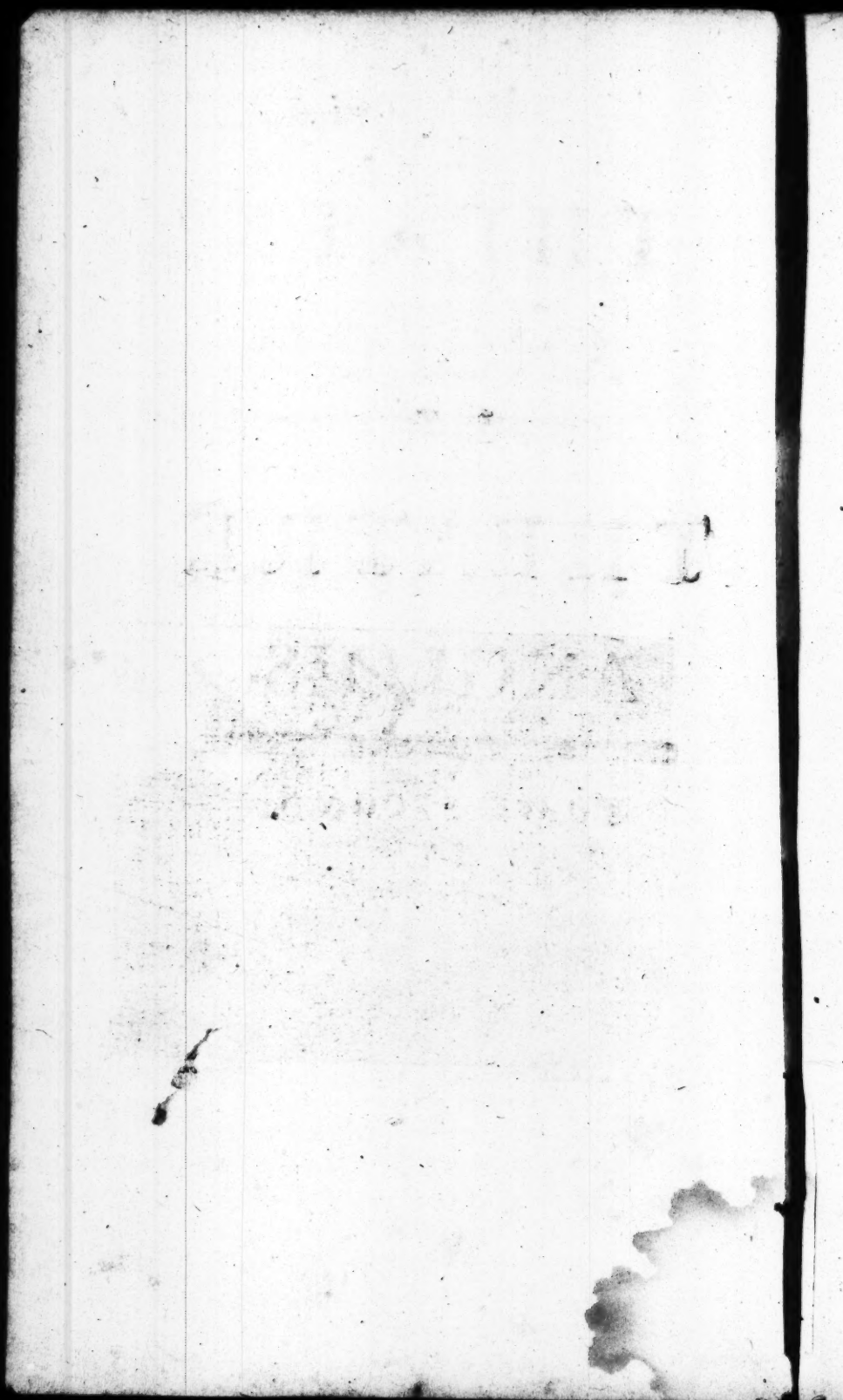


LE  
THEATRE  
ANGLOIS.

---

*TOME SECOND.*





LE  
THEATRE  
ANGLOIS.

---

..... *Non verbum reddere verbo.*

---

TOME SECOND.



*F. Boucher del.*

*Beaum. et Sculp.*

A LONDRES,

---

M.DCC,XLVI,

ALFONSO R. L.

ALFONSO R. L. ALFONSO R. L. ALFONSO R. L.

ALFONSO R. L.

LA VIE-  
ET LA MORT  
DE  
RICHARD III.  
ROI D'ANGLETERRE,  
*TRAGEDIE*  
TRADUITE DE L'ANGLOIS  
DE  
SHAKESPEARE.

*II. Part.*

A

LA VIE

ET LA MORT

DE

RICHARD III

ROI D'ANGLETERRE

TRAGÉDIE

DE L'ABBE DE LANGTON

PAR M. DE LAUNAY

PARIS



## PERSONNAGES.

EDOUARD IV. ROI D'ANGLETERRE.

EDOUARD, PRINCE  
DE GALLES.

RICHARD, DUC  
D'York.

} Fils d'Edouard  
IV.

GEORGE, DUC DE CLARENCE, Frere  
d'Edouard IV.

RICHARD, DUC DE GLOCESTRE,  
Frere d'Edouard IV.

LE CARDINAL, Archevêque d'York.

LE DUC DE BUKINGHAM,

LE DUC DE NORFOLK,

LE COMTE DE SURREY,

LE MARQUIS DE DORSET, Fils  
de la Reine Elizabeth.

LE COMTE DE RIVERS, Frere de  
la Reine.

MILORD GRAY, Fils de la Reine.

LE COMTE DE RICHEMONT,

L'EVEQUE D'ELY,

MILORD HASTINGS,

SIR THOMAS VAUGHAN,

SIR RICHARD RAT-  
CLIF,

MILORD LOVEL,

CATESBY,

} Seigneurs atta-  
chés au Duc  
de Glocestre.

SIR JAMES TYRREL,

MILORD STANLEY,

LE COMTE D'OX.

FORD,  
BLOUNT,  
HERBERT,  
SIR GUILLAUME  
BRANDON,

} Seigneurs attachés au Comte de Richemont.

BRACKENBURY, Lieutenant de la Tour de Londres.

DEUX ENFANS DU DUC DE CLARENCE.

MILORD, Maire, de Londres.

SIR CHRISTOPHE URSWICK, Prêtre.

ELIZABETH, Femme d'Edouard IV.

MARGUERITE D'ANJOU, Veuve de Henry VI.

ANNE, Veuve d'Edouard, Prince de Galles.

LA DUCHESSE D'YORK, Mere du Roi Edouard IV. du Duc de Clarence, & du Duc de Glocestre.

LE PREVÔT, COURTISANS, CITOYENS, PHANTÔMES, SOLDATS, &c.

*La Scene est en Angleterre.*

N B. Quoique cette Tragédie soit intitulée: *La vie, & la mort de Richard III.* elle ne comprend guere que les huit dernieres années de sa vie : car elle ouvre, par l'emprisonnement du Duc de Clarence, en 1477. & elle finit par la mort de Richard, à la bataille de *Bosworth*, en 1485.

Cette Piece est traduite aussi litteralement, qu'il est possible ( du moins à l'Auteur de cette traduction ) de rendre en François ce que l'Original a de hardi, & de singulier. Ceux qui possèdent le langage de Shakespeare, ne trouveront surement rien d'outré, dans la maniere dont on a tâché de le transmettre dans notre Langue.

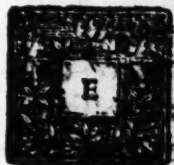


## ACTE PREMIER.

---

### SCENE PREMIERE.

LE DUC DE GLOCESTRE ,  
*seul.*



NFIN le glorieux soleil ;  
\* du redoutable York , a  
dissipé l'hyver de nos  
guerres civiles ; & l'ai-  
mable printems qui suc-  
cede à des jours si orageux , vient de  
précipiter dans le fond de l'Océan ,  
les nuages qui obscurcissoient notre  
illustre maison ! Des guirlandes victo-  
rieuses , marquent maintenant les li-

\* Edouard IV. avoit pris trois soleils pour  
devise , comme on l'a vû dans Henry VI. à  
cause des trois Princes de la maison d'York.

### 6 RICHARD III.

mites de notre Empire, & l'amas confus des armes brisées forme le moment éternel de notre gloire. La confiance succède aux allarmes cruelles, & les sons effrayans de nos marches guerrières, sont changés en concerts d'allégresse. La fiere Bellone, a déridé son front : il n'a plus rien d'affreux, que pour nos ennemis domptés, qu'elle épouvante encore du haut de nos montagnes ; & la discorde oisive, est releguée dans les chambres de nos Dames, où elle anime à l'envi, nos guerriers, à tenter d'amoureux combats ! .... Mais moi, qui ne suis point formé pour l'amour, & ses ruses, ni pour caresser assidument la glace d'un miroir ; moi dont les traits grossiers, ne sont pas susceptibles de cette impression douce, & majestueuse, seule capables de fixer l'attention d'une jeune & légère beauté ; moi, dont la taille courte, & disproportionnée, semble avoir été faite en dépit de la nature, pour jurer avec les traits de mon visage ; moi enfin, dont la difformité semble annoncer, que cette même nature a laissé volontairement

# ACTE I.

7

son ouvrage imparfait , en me faisant voir le jour avant le tems prescrit , *par ses loix ordinaires* : que puis-je faire ? A quoi employerai-je le loisir que nous laisse la paix ? quels seront mes plaisirs , & mes amusemens ? ... Quoi ? d'aller me promener au soleil , pour admirer dans mon ombre toutes les défauts de ma figure ? ... Non , non , puisque la galanterie , la politesse du langage & des manieres , ne sont pas faites pour moi , il faut que je me signale par des méchancetés proportionnées à la haine que je porte , à ceux qui jouissent des plaisirs que je ne puis goûter. Mes projets sont bien concertés : Les inductions dangereuses que j'ai sçû tirer de certaines prophéties obscures ; les libelles que j'ai fait répandre , dans le secret ; les songes mêmes , que j'ai fait interpréter , conformément à mes vûes , ne peuvent manquer d'allumer une haine mortelle , entre mon frere Clarence , & le Roi. Si Edouard est aussi vrai , & aussi crédule , que je suis subtil , & traître , cette journée ne se passera pas sans voir Clarence confiné dans

A iij



2 RICHARD III.

une obscure prison. Il me suffit, pour  
l'espérer, qu'Edouard soit déjà frappé  
de la prophétie, qui porte, qu'un  
homme, dont le nom commence par  
la Lettre G. sera le meurtrier de tous  
ses enfans.... Noires pensées ! rentrez,  
cachez-vous dans mon âme ! Clarence  
vient ici.

---

S C E N E II.

LE DUC DE CLARENCE.  
BRAKENBURY. *Gardes.*

GLOCESTRE.

**B** On jour mon frere ! ... Mais que  
signifie cette Garde, qui vous ac-  
compagne ?

CLARENCE.

Je la dois à la tendresse fraternelle  
du Roi, qui veillant à la sûreté de ma  
personne, m'a donné cette escorte,  
pour me conduire à la Tour.

GLOCESTRE,

Et sur quoi fondé ?

ACTE I.

2

CLARENCE.

Parce que je m'appelle George ?

GLOCESTRE.

Hélas, Seigneur, cette faute peut-elle vous être imputée ? C'est votre parain seul, qu'il doit en accuser. Ce seroit donc, pour vous faire baptiser de nouveau, qu'il vous enverroit à la Tour ? ... Mais au fond, cher Clarence, de quoi est-il question ? Puis-je le savoir ?

CLARENCE.

Oui, quand je le sçaurai moi-même ; car je vous proteste, que je l'ignore : tout ce que j'ai compris, c'est que le Roi prête l'oreille à des prophéties ; qu'il ajoute foi à des songes ; & qu'ayant tiré, au hazard, une lettre dans l'alphabet, un Magicien lui a prédit que cette lettre, qui étoit un G, étoit l'initiale du nom de celui qui devoit être le destructeur de sa famille. Hélas, parce que mon nom de Baptême, commence par cette lettre, il s'est mis en tête que c'est moi qui suis désigné par l'Oracle : cette foiblesse, jointe à quelques autres du même genre, est

A v

10 RICHARD III.

tout ce que j'ai pû pénétrer des causes  
de ma disgrâce.

GLOCESTRE.

Tel est l'écueil des plus grands hommes , quand ils se laissent gouverner par les femmes ! Ce n'est pas le Roi , Seigneur , qui vous envoie à la Tour : c'est Miladi Gray , sa femme ; c'est elle seule , cher Clarence , qui le porte à de pareilles extrémités ! N'est-ce pas elle , & son vénérable frere , Antoine Woodvil , qui ont aussi forcé le Roi , d'envoyer Mylord Hastings à la Tour , d'où il n'est sorti qu'à ce moment ? ... Nous avons tout à craindre , cher Clarence ; il est tems de songer à nous !

CLARENCE.

Je crois , en verité , que personne n'est ici en sûreté , que les parens de la Reine , & les Messagers nocturnes , qui galopent pour les amours du Roi , avec Jeanne Shore. Vous avez sçu , sans doute , les bassesses que Mylord Hastings a faites auprès de cette femme , pour obtenir sa délivrance ?

GLOCESTRE.

Humblement prosterné vers sa divinité ,  
Le Chambellan. enfin obtient sa liberté !..

A C T E I. rr

Mais j'en sçai plus que vous là-dessus ,  
& je vous le dirai... Je crois pour-  
rant, que nous n'avons pas d'autre voie  
à choisir ; si nous voulons nous main-  
tenir auprès du Roi , il faut plier sous  
sa maîtresse , & prendre sa livrée. La  
jalouse veuve de Gray , ainsi que la  
Shore , sont devenues de puissantes pro-  
tections dans ce Royaume , depuis que  
notre frere les a ennoblies....

BR A K E N B U R Y.

Daignez me pardonner , Seigneurs !  
mais le Roi m'a ordonné expressément  
d'empêcher que personne, de telle con-  
dition que ce puisse être , ait aucune  
espece de conversation privée avec le  
Duc de Clarence.

G L O C E S T R E.

A la bonne heure , Monsieur de Bra-  
kenbury ! Vous pouvez partager la  
conversation : Il n'est pas question de  
trahison entre mon frere & moi , mon  
ami !... Nous disions , que le Roi est  
sage , & vertueux ; que sa noble Reine  
est dans son bel âge , aimable , & point  
jalouse.... Nous ajoutions , que la fem-  
me de Shore , a le pied mignon , la lè-  
vre vermeille comme une cerise , & la

A vj.

langue dorée ; que les parens de la Reine enfin, sont maintenant de jolis Bourgeois-Gentils-hommes... Qu'en dites-vous, Monsieur ? N'êtes - vous pas de notre avis ?

BR A K E N B U R Y.

Seigneur, ces sortes de matieres ne sont pas de mon ressort.

G L O C E S T R E.

Que tu es sot ! Te parlai-je en mal, de Madame Shore ? Je veux dire seulement, qu'à l'exception d'un seul, ceux qui sont bien avec elle devroient en garder le secret.

BR A K E N B U R Y.

Peut-on sçavoir, Seigneur, quel est celui que vous exceptez ?

G L O C E S T R E.

Eh, son mari, apparemment ! .... Mais ferois-tu capable de trahir ma confiance ?

BR A K E N B U R Y.

Moi, Seigneur ? Je n'ai que des pardons à vous demander, & à vous supplier de mettre fin à votre conversation avec le Duc.

C L A R E N C E.

Je conviens, Brakenbury, qu'il faut



# A C T E I.

17

que tu fasse le devoir de ta charge ; & je vais te suivre.

## GLOCESTRE.

Puisque la Reine nous-hait , c'est à nous d'obéir !... Adieu , mon frere ! je vais trouver le Roi. Attendez tout d'une amitié que vous pouvez mettre à toute épreuve !... Oui , dussai-je m'abaisser au point d'appeller la maîtresse du Roi , ma sœur , je m'y soumettrai pour hâter votre élargissement !... Je vous quitte , en gémissant plus que vous ne pouvez croire , de la fatale brouillerie qui désunit ainsi mes freres !

## CLARENCE.

Je suis convaincu de la part que vous y prenez !

## GLOCESTRE.

Soyez sûr que votre prison ne sera pas longue : je vous délivrerai bientôt , ou vous me verrez prendre votre place. En attendant , tâchez de patienter !

## CLARENCE.

Il le faut bien , par force !... Adieu !

## SCENE III.

GLOCESTRE, *seul.*

**V** As , tu fais un chemin , par lequel tu ne repasseras jamais ! ... Simple , & trop sincere Clarence ! ... Je t'aime tant , que je vais travailler à t'envoyer bien-tôt au Ciel , si tant est cependant que le Ciel veuille recevoir un présent de ma main ! ... Mais quelqu'un vient ici ? C'est Milord Hastings , tout nouvellement sorti de prison...

## SCENE IV.

GLOCESTRE. MILORD  
HASTINGS.

## HASTINGS.

**T** Rès-gracieux Seigneur , daignez recevoir mes vœux !

## GLOCESTRE.

Recevez aussi les miens , cher Milord Chambellan ! soyez le bien rece-

A C T E I. 15

nu au grand jour !... Eh bien , comment avez-vous supporté vos fers ?

HASTINGS.

Avec patience , Seigneur , comme il convient aux prisonniers ; mais j'espère de vivre assez long-tems pour remercier , & récompenser dignement les auteurs de ma disgrâce..

GLOCESTRE.

Oh je n'en doute point ; & ils doivent en attendre autant de Clarence : car vos ennemis sont aussi les siens , & leur menées ont autant prévalu sur lui , que sur nous.

HASTINGS.

Il est bien cruel , que l'aigle soit enchaîné , tandis que de vils oiseaux de proie exercent impunément leurs ravages !

GLOCESTRE.

Que dit-on de nouveau dans le monde ?

HASTINGS.

Rien de pire que ce qu'on voit ici. Le Roi est valétudinaire , foible , & mélancolique ; & les Médecins n'augmentent pas bien de sa maladie.

RICHARD III.  
GLOCESTRE.

Par *Saint Paul*, cette nouvelle ne vaut rien ! ... Le Roi a gardé long-tems une diette trop rigoureuse : l'inanition l'a consumé : on n'y peut penser sans douleur ! ... Où est-il ? Gardé-t'il le lit ?

HASTINGS.

Oui , Seigneur.

GLOCESTRE.

Allez le voir ; je vais vous suivre dans le moment.

SCENE V.

GLOCESTRE , *seul*.

J'Espere que le Roi ne vivra pas long-tems... Je ne voudrois pourtant pas, qu'il mourût avant que j'eusse dépêché George pour l'autre monde. Entrons ; excitons , ranimons la haine qu'il porte à Clarence , & n'épargnons ni mensonges ni raisonnemens capiteux , pour achever de l'aigrir contre lui.... Si mes conjectures sont aussi vraies que vraisemblables, Clarence ne

vivra pas demain. Dieu peut ensuite  
 disposer du Roi Edouard, & me laisser  
 le soin de bouleverser son Royaume...  
 Alors, j'épouserai la plus jeune des fil-  
 les de Warwick, quoique son Pere, &  
 son mari soient morts de ma main. Le  
 moien le plus prompt, pour réduire une  
 femme, c'est de l'épouser. C'est aussi  
 ce que j'ai envie de faire, moins  
 poussé par l'amour, que par d'autres  
 motifs qui n'écloront qu'après notre  
 mariage.... Mais n'allons pas si vite! ...  
 Clarence respire encore ! Edouard tient  
 encore son sceptre ! ... Attendons qu'ils  
 soient morts, pour m'applaudir de mes  
 succès ! ..





## SCENE VI.

*Le Théâtre change , & représente une Ruë , où l'on voit arriver le convoi funébre du Roi Henri VI. avec un détachement de troupes qui l'escorte. Lady Anne , mène le deuil.*

## LADY ANNE.

**A**Rrêtez , mes amis : laissez reposer ici ce poids honorable ( si tant est que l'honneur puisse être enseveli sous un drap mortuaire ! ) Laissez - moi le tems de payer , par mes pleurs , ce que je dois à la chute du vertueux Henry ! Froides cendres de l'illustre maison de Lancastre ! Précieux reste d'un sang aussi royal , que malheureux ! Triste , & déplorable effigie , du plus saint des Rois ! Permetts que j'invoque ton ombre sacrée , & que je l'invite à entendre les regrets funébres , de la malheureuse Anne ! de la veuve de ton fils Edouard ! de ton fils inhumainement

massacré , par le même bourreau qui se baigna dans ton sang ! . . . Que maudite soit la main , dont tu reçûs tant de blessures ! Que maudit soit le cœur , qui fut assez barbare pour concevoir , & consumer un pareil forfait ! Qu'il tombe , s'il se peut , de plus grandes calamités sur la tête du misérable ( qui nous rend encore plus misérables par ton trépas ) que je n'en puis souhaiter aux serpens , à l'aspic , & aux insectes les plus vénimeux ! . . . Si le Ciel permet jamais qu'il soit Pere , que son fils vienne au monde , *avant terme* ; que ce soit un monstre , dont l'aspect hideux trompe les douces espérances de sa mere , & la fasse frémir d'horreur ! Qu'il soit enfin l'héritier des vices & des malheurs de son détestable Pere ! . . . Si jamais il se marie , puisse sa mort exciter encore plus de fureur , & de désespoir dans l'âme de son épouse , que la mienne n'en ressent pour la perte de mon jeune époux , & pour la tienne ! . . . Allons , amis reprenez votre charge sacrée , & portons inhumer , à Chertsey , le précieux dépôt que *Saint Paul* , vient de nous rendre ! . . . Vous , qui devez être

fatigués de l'avoir porté jusqu'ici, demeurez en ces lieux, tandis que mes soupirs vont accompagner le corps de Henry jusqu'à son tombeau !...

## SCENE VII.

LADY ANNE, LE DUC  
DE GLOCESTRE, &c.

GLOCESTRE.

**A**rrêtez ! vous qui portez ce corps !  
je vous l'ordonne !

ANNE.

Quel noir Magicien a suscité cette  
furie, pour venir troubler l'acte de  
charité le plus respectable ?

GLOCESTRE.

Arrêtez ! laissez là ce cadavre ; ou  
j'en fais un, du premier qui m'osera dé-  
sobéir !

UN OFFICIER.

Seigneur, rangez-vous de grace ;  
laissez passer ce cercueil !

GLOCESTRE.

Insolent ! Recule toi-même, quand je

parle; & que le fer de ta hallebarde ne soit plus dirigé vers ma poitrine. Ou, par *Saint Paul*, je vais t'abattre d'un seul coup, & te fouler aux pieds!

ANNE.

Quoi, vous tremblez, mes amis? Je vous vois tous effrayés? .... Hélas, je ne vous blâme pas! vous êtes mortels; & les yeux mortels ne peuvent supporter la vûe d'un Démon! .... Sors d'ici, des enfers effroiable ministre! Ton pouvoir s'est exercé sur ce corps, mais son ame est à l'abri de ta puissance! ainsi va-t'en! Fuis!

GLOCESTRE.

Point tant de fierté, de grace, mon aimable dévoté, ! vous oubliez la charité! ....

ANNE.

Implacable furie! au nom du Ciel, fuis, laisse ces lieux en paix! .... N'es-tu pas satisfait d'avoir transporté les enfers dans cet heureux pais, où l'Echo ne repète plus que des cris de douleur, & d'affreux gémissemens? Si la vûe de tes forfaits, a tant de charmes pour toi, contemple cet échantillon de tes

carnages ! . . . O mes amis , regardez ;  
 regardez ! Les blessures du mort se  
 r'ouvrent ! son sang figé se liquéfie , &  
 coule de nouveau ! Rougis , rougis ,  
 obscur & méprisable poids de la ter-  
 re ! C'est ta présence qui réchauffe  
 & attire ce sang ! C'est elle seule qui  
 a pû le reproduire dans des veines  
 aussi froides qu'épuisées ! ton inhu-  
 manité surnaturelle , produit à tes  
 yeux des effets du même genre ! . . .  
 O Dieu , que ce sang irrite , hâtez-  
 vous de le venger ! ô terre , qui le  
 bût à regret , hâtez-vous de le ven-  
 ger ! Ciel , lancez vos carreaux con-  
 tre le meurtrier ! ou que la terre ou-  
 vre un abîme qui l'engloutisse , com-  
 me elle a fait du sang de ce bon Roi ,  
 massacré par son bras parricide !

## GLOCESTRE.

Vous oubliez , Madame , que la  
 charité ordonne de rendre le bien  
 pour le mal , & de bénir ceux qui  
 nous maudissent ?

## ANNE.

Scélérat ! les loix divines , & humai-  
 nes , te sont également inconnues ! la  
 pitié même , qui touche quelquefois



A C T E I. 23

les bêtes les plus féroces , n'a jamais eu d'entrée dans ton cœur !

GLOCESTRE.

C'est en quoi vous avez tort de me mettre de leur classe , puisque je ne la sentis jamais.

ANNE.

Miracle ! le Diable dit la vérité !

GLOCESTRE.

Il est encore plus miraculeux de voir un ange aussi en colere , que vous l'êtes ! . . . . Daignez me permettre , adorable Lady , de vous demander la grace d'un moment d'audiance ! vous me verrez bientôt justifié de tous ces prétendus crimes.

ANNE.

Daigne me permettre toi-même ; infame fleau de l'humanité , de te demander la grace ( après t'avoir prouvé tes crimes ) de te maudire autant que tu le mérites !

GLOCESTRE.

Plus charmante cent fois , que ma langue ne peut l'exprimer ! daignez entendre mes excuses avec un peu de patience ?

ANNE.

Cœur cent fois plus corrompu, qu'on ne peut le penser ! la meilleure excuse que tu puisses employer, c'est de t'aller pendre à l'instant.

GLOCESTRE.

Un pareil désespoir, me feroit croire coupable.

ANNE.

Il est vrai, que la juste punition que tu t'infligerois à toi-même, ne seroit pas suffisante pour venger tout le sang innocent que tu as répandu !

GLOCESTRE.

Vous avez tort de m'en accuser ?

ANNE.

En ce cas, ceux que je pleure ne sont donc pas morts ? Mais hélas, ils ne le sont que trop véritablement ; & c'est ta main barbare, qui les coucha dans le tombeau !

GLOCESTRE.

Ce n'est pas moi, qui ai tué votre époux.

ANNE.

Ciel ! il est donc vivant ?

GLOCESTRE.

Non : il est mort, de la main d'Edward.

ANNE

ACTE I.

23

ANNE.

Tu as menti malheureux !... La Reine Marguerite t'a surpris retirant ton poignard tout fumant du sang de mon époux ! Tu as même osé le lui porter à la gorge , & elle étoit morte , si ton frere n'étoit arrivé à tems pour détourner le coup !

GLOCESTRE.

Elle m'avoit rendu furieux , par ses calomnies , qui tendoient à me faire croire coupable de ses propres iniquitez.

ANNE.

Ah , rien ne t'a rendu furieux , que ton imagination sanglante , qui n'enfanta jamais que des idées de meurtre , & de carnage !... Et le Roi , que tu vois , ne l'as-tu pas tué ?

GLOCESTRE.

J'en conviens , Madame.

ANNE.

Tu en conviens , monstre ? Et Dieu m'est garant que ce seul forfait te plongera dans les enfers ! ... Vit-on jamais un Roi plus modéré , plus doux , plus vertueux ? ...

*II. Part.*

B.

RICHARD,  
GLOCESTRE.

Il en étoit plus propre à occuper une place dans le Ciel !

ANNE,

Il suffit qu'il y soit , pour que l'entrée n'en soit à jamais interdite,

GLOCESTRE,

Il m'a du moins l'obligation d'y être : un caractère , tel que le sien , n'étoit point fait pour ce monde.

ANNE.

Et le tien fut formé , pour briller aux enfers.

GLOCESTRE.

Je connois une place qui me conviendrait mieux , si j'osois vous le dire !

ANNE.

Ce ne peut être qu'un cachot.

GLOCESTRE.

Nenni , Madame , c'est votre appartement,

ANNE.

Qui moi ! Je ne dormirois jamais dans un appartement où tu aurois couché !

GLOCESTRE,

A la bonne heure , Madame : mais

A C T E I. 29

quand nous y serons ensemble, il n'en sera peut-être pas de même... Mais, chere Lady Anne, finissons ce petit assaut de pointes satyriques, & mordantes, où notre esprit s'exerce un peu trop longtems : passons à une conversation plus douce & plus méthodique... Ne conviendrez-vous pas, que celui qui a été la première cause du trépas des deux Plantagenettes, Henri, & Edouard, est aussi condamnable que celui qui les a tués ?

A N N E.

J'en trouve dans toi seul, & la cause & l'effet.

G L O C E S T R E.

Non, votre beauté seule en fut la cause ; & l'effet ne pouvoit être moindre : votre image, toujours présente à mes yeux, même dans le sommeil, m'auroit fait entreprendre la perte de de tous les humains ; & je serois mort content, s'il m'avoit été possible de passer une heure avec vous !

A N N E.

Si je pouvois le croire, exécration homicide, tu me verrois défigurer

B ij



à tes yeux, ce visage qui auroit eu le  
malheur de te plaire !

GLOCESTRE.

Mes yeux ne supporteroient point la  
ruine de tant d'attraits. Il ne fera  
jamais en votre pouvoir de les flétrir,  
moi présent. Ainsi que le soleil vivifie  
la nature, c'est par eux que je vis ! c'est  
d'eux enfin, que je crois tenir mon  
être !

ANNE.

Que les ombres de la nuit obscur-  
cissent tes jours les plus purs ! & que  
la mort soit toujours sur tes traces.

GLOCESTRE.

Epargnez-moi, Madame ! votre  
haine ne suffit-elle pas pour me rendre  
malheureux ?

ANNE.

Ah plutôt à Dieu ! que je me venge-  
rois de toi ?

GLOCESTRE.

Ciel ! est-il naturel de haïr qui nous  
aime ?

ANNE.

Oui, quand la haine est fondée sur la  
justice.... N'es-tu pas le bourreau de  
mon époux ?

A C T E I.  
GLOCESTRE.

29

Si je vous ai privé de votre époux ,  
c'étoit pour vous en procurer un meilleur !

A N N E.

Hélas ! en est-il sur la terre ?

GLOCESTRE.

Oui , Madame ; il est un .... Il vous adore !

A N N E.

Eh , quel est son nom ?

GLOCESTRE.

Plantagenette.

A N N E.

Ah ; mon époux portoit aussi ce nom !

GLOCESTRE.

J'en conviens : mais celui qui vous aime , est d'un tout autre caractère ....  
Il peut enfin ....

A N N E.

Où donc est-il ?

GLOCESTRE.

Il est devant vos yeux ! .... Ciel !  
vous me crachez au visage ? ....

A N N E.

Puisse ce crachat , être un poison  
pour toi !

B iiij

RICHARD III.  
GLOCESTRE.

Jamais poison ne sortit d'un lieu si délicieux !

A N N E.

Et jamais serpent ne fut plus venimeux que celui, que je vois ! Fuis, fuis te dis-je ! tu m'infectes les yeux !

GLOCESTRE.

• Les vôtres, ont enchanté les miens !

A N N E.

Que n'ont-ils la vertu de ceux du Basilic, pour te donner la mort !

GLOCESTRE.

J'en serois plus heureux ! je mourrois du moins tout d'un coup : au lieu, que je meurs à chaque instant, en voyant vos beaux yeux irrités contre moi ! Ces yeux qui ont eu assez de puissance pour tirer des larmes des miens, que les remords les plus cruels n'ont jamais pû rendre humides !.... J'ai vû pleurer mon pere ; j'ai vû pleurer Edouard, à l'aspect tragique de la mort de Rutland, & des gémissemens qu'il fit entendre, lorsque le noir Clifford le perça de son épée. J'ai vû pleurer votre brave pere, en me faisant la relation de la triste mort du

# ACTE I.

31

mien. J'ai vu les sanglots couper vingt fois la parole à ce guerrier , pendant sa narration , & tous les auditeurs verser des larmes aussi abondantes que celles qui tombent des arbres , après une grosse pluie ! . . . . Tous ces récits funestes , tous ces détails sinistres , n'ont jamais pu m'arracher une larme sincère : un pareil miracle vous étoit réservé ! jouissez de votre victoire , Madame , en voyant mes yeux éteints , & baignés dans les pleurs ! . . . . Je n'ai jamais flaté d'amis , ni d'ennemis ; ma langue n'a jamais pu prononcer un seul mot gracieux : & maintenant que j'ose aspirer à votre main , ce cœur superbe s'attendrit , en s'humiliant , & force ma langue à vous le dire ! . . . . \* Ah , ne défigurez point votre belle bouche , pour me marquer toute l'étendue de votre mépris ! ces lèvres aimables sont faites pour l'amour , & l'expression de la haine ne leur est pas naturelle ! Mais j'apprends que votre ame vindicative , est sourde à mes regrets ! Je vois que

\* Il s'apperçoit qu'elle le regarde avec dédain.

tout espoir de pardon m'est interdit . . . . Eh bien , Madame , prenez cette épée , plongez-la dans mon sein ! Chassez de ce corps malheureux , une ame qui vous adore ! . . . . Frappez cruelle ! mon estomach tout nud se présente à vos coups ! Glocestre à vos genoux vous demande la mort ! . . . \*

Que tardez-vous , Madame ? ... Frappez , vous dis-je ? Oui , c'est moi qui ai tué le Roi Henri : mais ce sont vos attraites qui m'ont forcé à commettre ce crime ! . . . . Qui vous retient encore ? Hâtez-vous donc , frappez ! c'est aussi cette main qui a immolé le jeune Edouard , votre époux : mais ce nouveau crime est l'effet du pouvoir de vos charmes ! .... \*\* Ah reprenez cette épée , ou accordez-moi ma grâce !

## ANNE.

• Lève-toi , fourbe ! Je désire ta mort , mais je dédaigne d'être ton boureau !

\* Il met un genou en terre ; son estomach est découvert ; & Anne en approche la pointe de son épée.

\*\* Elle laisse tomber l'épée.



GLOCESTRE.

Eh-bien ordonne-moi, de me tuer  
moi-même : je t'obéis sur le champ !

ANNE.

Je te l'ai déjà dit ?

GLOCESTRE.

C'étoit dans ta colere . . . Mais re-  
dis-le-moi encore ; & cette main, que  
l'amour forca d'immoler l'objet de ta  
tendresse, te convaincra bientôt, en  
me perçant le cœur, de toute la sin-  
cerité de la mienne !

ANNE.

Ah, si je connoissois mieux ce  
cœur . . .

GLOCESTRE.

Il est aussi vrai, que ma langue.

ANNE.

Je crains bien qu'ils ne soient faux  
tous deux !

GLOCESTRE.

En ce cas, jamais homme ne fut  
sincere.

ANNE.

Hélas ! reprenez votre épée !

GLOCESTRE.

Dites donc, que je suis pardonné ?

B v

34

RICHARD III.

ANNE.

Nous verrons par la suite.

GLOCESTRE.

M'est-il du moins permis d'espérer ?

ANNE.

Je ne prétens point vous priver de la consolation permise à tous les hommes !

GLOCESTRE.

Daignez donc accepter cette bague ! .... Ciel, l'anneau semble avoir été compassé sur votre doigt ! puisse mon cœur, ainsi, s'enchâsser dans le vôtre ! vous les portez tous deux, & tous deux sont à vous ! .... Mais osero s-je encore vous supplier de m'accorder une autre grâce ? une faveur, enfin, que je regarderai comme un gage certain de ma félicité ?

ANNE.

Qu'exigez-vous encore ?

GLOCESTRE.

Qu'il vous plaise, d'abandonner la conduite de ce triste convoi, à celui qui doit, à plus d'un titre, remplir ce funeste devoir. Et que vous daigniez aller vous reposer à Crosby ! j'irai vous y rejoindre, après avoir solennelle-

A C T E I.

35

ment fait inhumer ce noble Roi , dans le monastère de Chertsey , & versé sur sa tombe , des pleurs garantes du plus cuisant repentir ! . . . . Vous me reverrez bientôt voler vers vous , avec des sentimens dignes de vos vertus ! . . . Ne me refusez pas cette grace , que des raisons aussi importantes , que secretes , me font désirer ardemment !

ANNE.

Je vous l'accorde de tout mon cœur ; & je vois avec joie , que vos remords peuvent être sinceres ! . . . . Trassel , & Barclay , \* suivez-moi.

GLOCESTRE.

Ne me direz-vous point adieu !

ANNE.

C'est plus que vous ne méritez ! mais depuis que vous m'avez appris ce qui peut vous flater , je veux bien que vous imaginiez , que je vous l'ai déjà dit.

\* A les femmes.

B vj

---

## SCENE VIII.

### LE DUC DE GLOCESTRE.

*Les officiers & la suite du  
Convoi.*

#### GLOCESTRE.

**A**llons, Messieurs, qu'on emporte ce corps. Marchons.

#### UN OFFICIER.

Allons-nous à Chertsey, noble Seigneur ?

#### GLOCESTRE.

Non, portez-le aux Moines-Noirs ;  
& attendez-moi là.

---

## SCENE IX.

#### GLOCESTRE, *seul.*

**P**Arla-t-on jamais d'amour à une femme dans une pareille situation ? & n'est-il pas plus singulier encor, de l'y avoir trouvé sensible?... J'ai pourtant

tout lieu de croire , que ma conquête est assez assurée ? Mais mon dessein n'est pas de la conserver longtems.

Quoi donc ? moi , qui ai massacré son époux , & son pere ; j'ose lui parler d'amour dans le fort de sa douleur & de sa rage ? dans le tems même , où sa bouche exhale autant de transports que ses yeux versent de larmes ? en présence des témoins muets & sanglans de ma barbarie ? en dépit du Ciel , de sa conscience , & de mon crime , qui crient vengeance contre moi ? . . . . Que de motifs de haine & de mépris ! . . . . Qu'avois - je à leur opposer ? qu'est-ce qui pouvoit parler en ma faveur ? l'enfer seul , & mes regards étudiés ! . . . . Ah , si j'ai pû la vaincre avec ces seules armes , le plus foible bras peut aspirer à la conquête de l'univers ! . . . . Mais a-t-elle pû si tôt oublier son époux ? ce brave & jeune Edouard , que ma fureur a poignardé à Tewksbury , il n'y a pas encore trois mois ? ce Prince , le plus sage , le plus vaillant , le plus accompli , que la nature forma jamais ? Peut-elle laisser tomber ses regards jusques



sur moi, qui en tranchant le fil des jours naisans de son aimable époux, l'ai condamnée à un triste, & douloureux veuvage ? sur moi, que la flatterie la plus outrée n'oseroit apprécier à la moitié de ce que valoit son Edouard ? sur moi, misérable boiteux, & en tous sens disgracié de la nature ? sur moi, enfin, qui pourrais transporter ma qualité de Duc au plus vil mendiant, sans craindre, que ceux qui ont ouï parler de moi, crussent être trompés en voyant ce nouveau Duc ! en vérité, il faut que cette femme trouve en moi quelque mérite, qui me soit échappé à moi-même ! cet événement va me mettre en dépense de miroirs, & de tailleurs, pour chercher les moyens de déguiser les défauts de ma figure ; & puisqu'on me persuade que je suis moins laid, que je ne pensois, il faut bien qu'il m'en coûte un peu. Mais commençons par faire enterrer ce sor,\* & retournons soupirex aux genoux de Lady Anne.

Soleil ! en attendant que j'achete un miroir,  
Brille ! & procure-moi le plaisir de me voir !

\* Parlant d'Henri VI.

SCENE X.

*Le Théâtre représente le Palais du  
Roi d'Angleterre.*

LA REINE ELIZABETH.  
MILORD RIVERS.  
MILORD GRAY.

M. RIVERS.

**N**E vous désolez point, Madame !  
Je ne doute pas que le Roi ne  
recouvre bientôt la même santé dont  
il jouissoit.

M. GRAY.

Votre douleur & vos inquiétudes,  
ne servent qu'à le rendre plus mala-  
de. Au nom du ciel, Madame, tâ-  
chez de vous modérer ! Et, s'il se  
peut, ne paroissez devant le Roi,  
qu'avec des yeux plus tranquilles &  
plus gais !

LA REINE.

Hélas ! que deviendrois-je, si le Ciel  
me l'ôtoit ?

RICHARD III.  
GRAY.

Vous n'auriez à pleurer d'autres malheurs, que celui d'avoir perdu un si bon mari.

LA REINE.

Ce malheur seul renferme tous les autres !

GRAY.

Le Ciel vous a donné un fils, dont l'excellent caractère fera votre consolation.

LA REINE.

Il est bien jeune ! & sa tutelle sera confiée au Duc de Gloucestre, qui me hait, ainsi que vous !

M. RIVERS.

Est-il arrêté, qu'il aura la Régence ?

LA REINE.

La chose n'est encore que projetée : mais, si le Roi meurt, elle aura lieu.



LA REINE.

Le Ciel vous a donné un fils, dont l'excellent caractère fera votre consolation.

SCENE XI.

*Les mêmes Acteurs.* LE DUC  
DE BUKINGHAM.  
MILORD STANLEY.

M. GRAY.

V Oici Mylords de Bukingham, &  
Stanley....

M. BUKINGHAM.

Que votre Majesté , daigne recevoir  
mes respects !

M. STANLEY.

Puisse votre Majesté recevoir les  
vœux que je fais pour sa félicité !

LA REINE.

La Comtesse de Richemont , cher  
Mylord Stanley , ne pense surement  
pas comme vous ! Cependant , quoi-  
qu'elle soit votre épouse , & qu'elle  
me haïsse , soyez certain , Mylord , que  
ce que j'ai souffert de son arrogance ,  
ne-rejaillit point sur son mari.

M. STANLEY.

Je-vous supplie , Madame , de ne point

ajouter foi aux bruits calomnieux ,  
que l'envie & la jalousie ont répandus  
contre elle , ou s'ils contiennent quel-  
ques vérités , daignez plutôt les im-  
puter à la foiblesse d'une femme ma-  
lade & chagrine , qu'à sa malice !

LA REINE.

Avez-vous vû le Roi , aujourd'hui ,  
Mylord ?

M. STANLEY.

J'en fors , avec le Duc de Buking-  
ham , Madame.

LA REINE.

Que pensez-vous de sa santé , My-  
lords ?

M. BUKINGHAM.

Madame , il y a tout à espérer.  
Le Roi nous a paru de fort bonne hu-  
meur.

LA REINE.

Que Dieu vous entende ! ... Vous  
a-t-il parlé d'affaires ?

BUKINGHAM.

Oui , Madame. Sa Majesté veut  
pacifier les différens du Duc de Glo-  
cestre , avec vos freres , ainsi que ceux  
de ces derniers avec Mylord Cham-  
bellan. Il vient de les mander tous.



# ACTE I.

47

## LA REINE.

Je souhaite qu'il réussisse ! ... \* Mais  
j'en sens toute l'impossibilité ! .... Je  
crois que notre prospérité a atteint son  
dernier terme !

\* A part.

## SCENE XII.

*Les mêmes Acteurs.* LE DUC  
DE GLOCESTRE , *entre.*

### GLOCESTRE.

C'Est m'insulter , & je ne le souffrirai pas ! ... Qui sont ceux qui osent se plaindre , au Roi , de mes mépris , ou de ma haine ? Par *saint Paul* , c'est l'aimer bien singulièrement , que de lui rompre les oreilles de semblables tracasseries ? Quoi , parce que je ne suis ni flatteur , ni ami de tout le monde ; que je ne ris point , au premier venu ; que j'ignore l'art de cajoler poliment les gens , en les trompant ; parce qu'enfin , les courbettes Françaises me déplaisent ,

autant que routes les autres singeries des fades Courtisans ; Je suis donc regardé , comme un cœur plein de fiel , ou comme un ennemi du genre humain ? Il ne sera donc plus permis d'être simple dans ses manieres , & dans ses mœurs , à moins qu'on ne veuille risquer d'être regardé comme un homme d'angereux , par tous les fats , & les brillans *colifichets* de la Cour ?

M. GRAY.

Seigneur , l'assemblée est nombreuse : peut-on sçavoir , à qui vous en voulez ?

GLOCEST.

A toi-même , qui n'a pas plus de probité , que d'indulgence pour autrui ! De quelle injure te plains-tu ? quel tort t'ai-je jamais fait , non plus qu'à lui \* , à lui , ou à qui que ce soit de ta cabale ? ... Dieu vous confonde tous ! Votre Roi , qu'il conserve mieux que vous ne le souhaitez , a-t-il pâ , depuis quelque-tems , respirer

\* En montrant les autres Seigneurs.

un quart d'heure, sans être fatigué par vos infâmes délations ?

LA REINE.

Mon frere de Glocestre, vous vous emportez mal à propos. Le Roi, de son propre mouvement, & sans en avoir été sollicité par personne, a réfléchi sur la haine que vous laissez souvent éclater, malgré vous, contre mes enfans, contre mes freres, & contre moi-même. Il vous a mandé, pour sçavoir, de votre bouche, les causes de votre aversion, afin d'y apporter remède s'il est possible.

GLOCEST.

Je n'y comprends plus rien ! Le monde est devenu si pervers, que je vois tous les jours le Roitelet enlever de riches proyes, dans les lieux où l'Aigle même n'oseroit diriger son vol ! ... En vérité, depuis que bien des Roturiers sont devenus Gentilshommes, bien des Gentilshommes sont devenus Roturiers !

LA REINE.

Ah, mon frere, nous connoissons le fond de votre âme ! .... Vous êtes jaloux de l'avancement de mes amis :

Dieu permettra , que nous n'aurons  
jamais besoin de vous.

GLOCEST.

En attendant , Dieu permet, Ma-  
dame , que nous ayons besoin de vo-  
tre protection. Mon frere est en pri-  
son , par vos menées secretes ; je suis  
moi-même disgracié ; la noblesse du  
Royaume est méprisée , & sans crédit :  
Tandis que toutes les graces ne se ré-  
pandent , que pour illustrer des person-  
nages , qui deux jours auparavant ,  
étoient à peine dignes d'être enno-  
blis !

LA REINE.

Par le nom de celui qui m'a tiré de  
la condition médiocre , mais tranqui-  
le , dont je jouissois , pour m'élever à  
une grandeur dont je n'ai jamais goûté  
les charmes sans inquiétude , je ju-  
re que je n'ai point aigri le Roi con-  
tre le Duc de Clarence ! Il est honteux  
à vous , Seigneur , de m'injurier au  
point de m'accuser d'une telle bas-  
se !

GLOCEST.

Vous niez donc aussi , de n'avoir

A C T E I.

47

point causé l'emprisonnement de Mylord Hastings ?

M. RIVERS.

Elle le peut, Seigneur, car....

GLOCEST.

Elle le peut, Mylord Rivers ? ....  
Eh, que ne peut-elle pas ? Elle peut par exemple, vous aider à obtenir des préférences signalées sur des rivaux, qui valent cent fois mieux que vous ; & nier ensuite fermement, d'avoir eu part à vos succès, afin de vous laisser toute la gloire du triomphe ! ... Que ne peut-elle pas, encore un coup ? .... Elle pourroit, si l'envie lui en prenoit,.... marier... oh, oui, elle le pourroit ! ....

M. RIVERS.

Qu'entendez-vous ? qui marier ?

GLOCEST.

Qui ? un Roi, par exemple, avec... Mais je m'entends.... Avouez que votre ayeule n'a jamais fait un si bon marché ?

LA REINE.

Mylord de Glocestre, j'ai trop souffert.



48 RICHARD III.

fert vos insultes grossieres , & vos brocards amers ! que Dieu me punisse , si je ne me plains au Roi , de les avoir endurés si patiemment ! Je préférerois la servitude , à la couronne , si je ne pouvois la porter qu'à ce prix !.. Hélas , grace à votre haine , je n'ai guere goûté le bonheur , d'être Reine d'Angleterre ! ...

---

S C E N E XIII.

*Les mêmes Acteurs.* LA REINE  
MARGUERITE.

LA R. MARG.

**T**El peu que tu l'ayes goûté , ce n'a pû être qu'à mes dépens ! Les honneurs dont tu jouis , le Thrône que tu occupes , & le nom que tu portes , n'appartiennent qu'à moi.

GLOCEST. *à la R. Elizabeth.*

Quoi donc , vous me menacez de porter des plaintes au Roi ? ... Eh , Madame , vous le pouvez ! surtout ne m'épargnez pas ! sçachez même , que  
ja

A C T E I.

49

Je me prépare à lui avouer tout ce que je vous ai dit... Il est tems que je parle : le Roi a presque oublié combien je suis malheureux.

L A R. M A R G.

Hors d'ici démon ! Je te reconnois trop bien ! Tu as tué mon mari , dans la Tour , & mon fils Edouard à *Tewksbury*.

G L O C E S. *à la Reine Elizabeth.*

Avant que vous fussiez Reine , & que votre mari fût Roi , on sçait ce que j'ai fait pour lui. Fleau de ses adversaires , esclave de ses amis , plus jaloux mille fois de sa gloire que de la mienne , j'ai répandu mon sang , pour couronner le sien.

L A R. M A R G.

Ah , tu as répandu du sang bien plus illustre encore !

G L O C E S. *à la Reine Elizabeth.*

Pendant tout ce tems-là , votre époux Gray , & vous-même , Madame , étiez les plus zelés partisans de la faction de Lancastre ! vous en étiez aussi Rivers ! . . . . Que dis-je ? Eh votre époux , Madame , n'étoit-il pas du nombre des rebelles , qui furent

*II. Part.*

C

tués dans la bataille que Marguerite perdit à Saint Alban ? .... Souffrez donc que je vous remette en mémoire , puisque vous l'avez oublié , ce que vous ériez alors , & ce que vous êtes aujourd'hui ? que je le compare enfin , avec ce que j'étois , & ce que je suis maintenant ?

LA R. MARG.

Tu n'étois qu'un infame Assassin , & tu l'es encore.

GLOCES.

L'infortuné Clarence abandonna son père Warwick , & se rendit parjure . . . Pardonnez-lui , grand Dieu ! . . .

LA R. MARG.

Qu'il le punisse , plutôt ?

GLOCESTRE.

Eh pourquoi Clarence se rendit-il parjure ? pour aider Edouard à monter sur le Trône ! . . . Quelle est aujourd'hui sa récompense ? un cachot , & des chaînes ! . . . Ah , que n'ai-je le cœur aussi dur que l'est celui d'Edouard ! ou , que celui d'Edouard n'est-il aussi tendre , & aussi sensible que le mien ! . . . Mais je suis trop simple & trop crédu-

ACTE I. 55

le, pour vivre dans un monde si corrompu !

LA REINE MARG.

Fuis donc vite aux enfers, & purge la terre de ta présence ! le Thrône t'attend là.

M. RIVERS.

Duc de Gloucester ! dans ces tems orageux, où vous nous accusez d'avoir été les ennemis de votre maison, nous servions notre maître, & notre légitime Roi. Nous en ferions de même, pour vous, si vous deveniez jamais notre Souverain !

GLOCESTRE.

Si je le devenois jamais ? ... J'aime-rois mieux devenir .... Ah loin de moi de pareilles idées !

LA REINE ELIZAB.

Tel peu sensible que vous puissiez vous croire au plaisir de regner en ces lieux, soyez certain, Seigneur, que j'en goûte encore moins, en m'envoyant la Reine.

LA REINE MARG.

La Reine de ces lieux connoît donc peu la joie, car c'est moi qui le fuis, & je ne la connus jamais ! ... Mais c'est

Cij

52 RICHARD III.

trop long-tems me contenir ! ... Ecoutez-moi , barbares & audacieux Pirates , qui disputez pour le partage de mes dépouilles ! ... Qui de vous tous osera me regarder en face , sans frémir ? Si je ne fus jamais votre Reine légitime , pourquoi vous vois-je interdits & soumis , comme des Sujets ? Et si vous croyez avoir eu droit de me déthrôner , pourquoi vous vois-je trembler comme des rebelles ? ... \* Ah , modeste scelerat , ne fors pas , je t'en prie !

GLOCEST.

Que veux - tu vieux spectre ? Pourquoi viens-tu t'offrir à mes regards ?

LA R. MARG.

Uniquement pour faire une répétition de l'histoire que tu viens de tronquer ; & tu ne sortiras pas , que tu ne l'aye entendue ! Tu me dois un époux ! tu me dois un fils ! tu me dois un royaume ! ... C'est par toi que j'ai tout perdu ! ... Quant à vous , Madame , \*\* la douleur que j'éprouve , vous appartient

\* Au Duc de Glocestre.

\*\* A la Reine Elizabeth.



# ACTE I

53

de droit ; & les plaisirs que vous goûtez  
m'appartiennent : vous n'en jouissez  
que par usurpation !

## GLOCESTER

Souviens-toi des malédictions de  
mon Pere , lorsque tu deshonoras son  
front guerrier , avec une couronne de pa-  
pier ! Lorsque les opprobres que tu lui  
fis essuyer , changerent ses yeux en fon-  
taines ! Lorsque , pour lui mieux dé-  
chirer le cœur , tu lui envoyas un mou-  
choir trempé dans le sang innocent de  
son fils , Rutland ! . . . Toutes les im-  
précations qu'il lança alors contre toi ,  
sont tombées sur ta tête coupable ! c'est  
le Ciel même , & non pas nous , qui t'a  
puni de tes forfaits.

## M. HASTINGS.

Oh , l'action étoit cruelle , d'immo-  
ler , sans raison , ce jeune Prince !

## M. RIVERS.

Les tyrans mêmes pleurerent , quand  
ils en furent instruits !

## M. DORSET.

Et l'univers , en prévint la ven-  
geance !

Northumberland , ici présent , ne put alors retenir ses larmes !

LA REINE MARG.

Quoi ! donc , avant que j'arrivasse ici , vous étiez tous animés l'un contre l'autre , & prêts à vous égorger ? Maintenant vous réunissez toutes vos haines contre moi ?... Vous croyez que les malédictions du Duc d'York ont eu assez de crédit au Ciel , pour causer la mort du Roi Henry , celle de mon cher Edouard , la perte de leur couronne , & mon déplorable banissement ? ... Eh bien , si cela est , entreouvrez-vous épaisses nues ! livrez passage à mes vives malédictions ! .... Qu'au défaut de la guerre , je sois vengée , par la crapule ! Que votre Roi périsse & tombe par elle , comme les nôtres sont tombés par le fer , pour le faire Roi ! Que ton fils Edouard , \* qui porte le nom de Prince de Galles ( nom usurpé sur mon Edouard ) meure dans sa jeunesse , d'une mort violente ! Toi , qui portes le nom de Reine , à mes

\* A la Reine Elizabeth.

# ACTE I. 55

dépens , sois aussi malheureuse que moi ! Survis à ta gloire ! ... Puisse-tu vivre assez long-tems , pour déplorer la perte de tes enfans , & pour voir , ainsi que moi , de cruels usurpateurs parés de leurs dépouilles sanglantes ! Pleures long-tems tes jours heureux avant que de mourir ; & enfin , desséchée par tes longues douleurs , meurs privée des doux noms , de mere , de femme , & de Reine d'Angleterre ! ... Vous Rivers , & Dorset , qui fûtes présents , ainsi que vous Hastings , lorsque mon fils expira sous le poignard ! Je demande au Ciel , qu'aucun de vous ne vive suivant le cours ordinaire de la nature : mais que vous périssiez tous par quelque accident aussi fatal qu'imprévu !

GLOCEST.

Eh bien , odieuse Megere ! ta conjuration est-elle finie ?

LA REINE MARG.

Ciel ! je t'avois oublié ? ... Arrête , montre , il faut que tu m'entende ! ... Si le Ciel a quelques fléaux qui nous soient encore inconnus , qu'il les rassemble tous , pour en accabler ta tête criminelle , quand la mesure de tes for-

C iiij

faits sera comble ! Que sa vengeance ,  
assiége de toutes parts l'infâme pertur-  
bateur du repos de l'univers ! Que le  
ver rongeur , de tes remords , vienne  
alors déchirer , & dévorer ton cœur !  
Que tu frémisses à la vue de tes amis ,  
en les prenant pour des traîtres ; & que  
tu mettes toute ta confiance dans ceux  
qui voudront te trahir , sous le voile de  
l'amitié ! Que le sommeil ne ferme ja-  
mais ton œil perfide , à moins que ce  
ne soit pour offrir à ton imagination ,  
tous les spectres de l'enfer ! ... Voilà  
le partage que je te souhaite , à toi ,  
difforme avorton de la nature ! à toi ,  
qu'elle eut soin de marquer en naissant ,  
du sceau de la réprobation ! à toi , qui  
déchiras le sein où tu pris la naissance !  
à toi , vil opprobre du genre humain !  
sceau de la probité ! détestable ....

GLOCEST.

Marguerite ? ...

LA R. MARGUER.

Richard ?

GLOCEST.

Quoi ?

LA R. MARGUER.

Je ne t'appelle point !

GLOCEST.

En ce cas, j'ai tort. Je m'imaginois que tous ces noms odieux, que tu viens de prononcer, s'adressoient à moi.

LA R. MARGUERITE.

Tu ne te trompois pas : mais ne songe point à la replique, jusqu'à ce que j'aye fini ma malédiction.

GLOCEST.

Ah je me tais, puisque c'est de la tienne dont tu parles !

LA REINE ELIZAB. *à Marg.*

Ainsi, Madame, toutes les imprécations que vous venez d'épuiser, retombent sur-vous-même !

LA REINE MARG.

Pauvre Reine en peinture ! vain phantôme de ma grandeur passée ! pourquoi caresses-tu cette perfide araignée, dont la toile envenimée t'environne déjà de toutes parts ? ... Infensée ! aveugle que tu es ! achève d'aiguiser le couteau, qui doit t'égorger ! ... Il viendra un tems, où tu croiras mon secours nécessaire, pour maudire à ton gré le serpent que tu flattes !

HASTINGS *à la Reine Marguerite.*

Fausse & impérieuse femme ! ret-



mine enfin tes imprécations frénétiques, de crainte que pour ton malheur, tu ne lasses notre patience !

LA R. MARG.

Eh malheur à vous - même , qui avez épuisé la mienne !

M. RIVERS.

Dussions-nous être encor vos sujets , vous nous forceriez de vous apprendre vos devoirs.

LA R. MARG.

Pour bien remplir le vôtre , il faudroit m'obéir ; cela seul m'apprendroit à regner & à ne pas oublier ce que je dois à des sujets soumis. Si vous n'étiez des rebelles , ce premier devoir ne vous seroit pas inconnu.

M. DORSET.

Ne disputez point avec elle, Milord : elle est furieuse.

LA R. MARG.

Taisez-vous, Mylord de fraîche date : à peine l'écriture de vos titres de noblesse , a-t'elle eu le tems de sécher !... Songez plutôt combien il seroit cruel pour vous, de retomber dans votre premier état ! plus on est élevé , plus l'o-

ACTE I.

59

rage est à craindre , & plus la chute  
est mortelle.

GLOCES.

Le conseil est fort bon , profitez-en,  
Marquis !

M. DORSET.

Il vous regarde , Seigneur , autant  
que moi.

GLOCES.

Sans doute , & beaucoup plus même :  
mais ma naissance . . . .

L A R. M A R G.

Ta naissance ? Eh , regarde mon fils ,  
que ta rage a plongé dans la nuit du  
tombeau ! c'est au prix de son sang que  
tu as acquis le rang dont tu te vantes.  
Puisse un autre gagner le tien , au même  
prix.

B U K I N.

Finissez , Madame , & si ce n'est point  
par charité , que ce soit du moins par  
politique.

L A R. M A R G.

N'attens de moi , ni charité , ni égards.  
En a-t-on eu pour moi , quand on a  
massacré tous les miens ? Cher , & noble  
Bukingham ! je te baise la main ,  
en signe d'amitié. Que le ciel te soit tou-

C vj

jours propice, ainsi qu'à ton illustre maison ! tes habits ne sont pas teints de mon sang, & tu n'es point compris dans les vœux cruels que je viens de faire !

BUKIN.

J'espère qu'ils ne seront fatals à personne de ceux qui sont ici : la force des malédictions, expire au bord des lèvres de ceux qui les prononcent.

LA R. MARG.

Je crois, au contraire qu'elles pènetrent les cieus, quand elles sont fondées sur la justice, & qu'elles réveillent la divinité.... \* O Bukingham ! défiez-vous de ce jeune dogue ! \*\* il caresse d'abord, mais c'est pour mordre plus sûrement ; & le venin de sa morsure est mortel ! N'ayez rien à démêler avec lui ; gardez-vous de lui ! le crime, la mort, & l'enfer sont dans son cœur, & leurs ministres dirigent tous ses pas !

GLOCE.

Que vous dit-elle, Mylord Bukingham ?

\* Bas à Bukingham.

\*\* Montrant Glocestre.

# ACTE I

6r

BUKIN.

Rien qui mérite attention , Seigneur.

LA R. MARG.

Quoi , Buckingham , tu méprises le conseil que je te donne ? & tu flattes celui dont je t'avertis de te défier ? .... Tu te souviendras un jour , dans l'amertume de ton cœur , de ce que je t'ai dit ! & tu avoueras , mais trop tard , que Marguerite a prophétisé juste ! .... Soyez , tous tant que vous êtes , les objets de sa haine , jusqu'à la mort ! qu'il soit toujours l'unique objet de la vôtre ! & que le Ciel vous haisse encore plus ! ... Adieu.

---

---

## SCENE XIV.

*Les mêmes Acteurs , à la réserve  
de la Reine Marguerite.*

BUKIN.

**S**Es imprécations , me font dresser les cheveux.

Je suis aussi ému ; & je m'étonne, de ce qu'on le laisse en liberté.

GLOCES.

Pour moi , je ne puis la condamner. Elle a essuié de trop cruelles peines ; & je me repens , en mon particulier , du mal que je lui ai fait.

M. DORSET.

Je ne me rappelle pas , de lui avoir jamais donné lieu de se plaindre de moi.

GLOCES.

Vous avez pourtant la meilleure part de ses malédictions. A mon égard , j'ai toujours agi avec trop de chaleur , en rendant service à mes amis ; & je sens bien que je m'en repens trop tard ! .... Hélas , le pauvre Clarence en est également fort bien récompensé ! .... On l'a si bien lié , qu'on n'a plus à craindre ses reproches ! Dieu le pardonne à ceux , qui en sont les auteurs !

M. RIVERS.

Rien n'est plus grand , & plus vertueux , que de prier pour ceux qui nous ont fait du mal ....



ACTE I.

63

GLOCES.

C'est ma coutume ordinaire , & je  
la crois bonne !....

---

SCENE XV.

*Les mêmes Acteurs.* CATESBY.

CATESBY.

**M** Adame , le Roi vous demande ;  
& vous aussi Milords.

LA REINE.

Nous y allons , Catesby. Milords ,  
ne venez-vous point avec nous ?

M. RIVERS.

Madame , nous suivrons votre  
majesté.

---

SCENE XVI.

LE DUC DE GLOCESTRE ,

*seul.*

**J**E fais le mal ; je crie le premier ; &  
je mets sur le compte d'autrui toutes  
les mechancetés dont je suis l'auteur

secret. Je pleure Clarence , en présence de Stanley , Hastings , & Bukingham ; & ils sont assez dupes pour croire mes larmes sinceres , tandis que c'est moi seul qui suis la cause de son emprisonnement ! je leur persuade enfin , que c'est la Reine , & sa famille , qui ont irrité le Roi contre lui ; & convaincus de cette vérité , ils m'exciteront bientôt , d'eux-mêmes , à me venger de Rivers , Dorset , & Gray.... Mais je leur répondrai , en soupirant , que la religion défend de rendre le mal pour le mal !.... C'est ainsi que couvrant ma scélératesse , du manteau spécieux de la charité , je passerai pour un Saint , tandis que je jouerai le Rôle du Diable.... Mais silence ! Voici mes Braves ....



SCENE XVII.

GLOCESTRE, DEUX  
ASSASSINS.

GLOCESTRE.

**E**H bien , mes valeureux compa-  
gnons , comment va-t-il ? vous dis-  
posez-vous à mettre notre aventure à  
fin ?

I. ASSAS.

Nous y marchons , Seigneur , &  
nous ne venons que pour vous deman-  
der un ordre , pour nous faire péné-  
trer jusqu'aux lieux où le prisonnier  
est gardé.

GLOCESTRE.

C'est fort bien pensé. J'ai l'ordre  
dans ma poche.... dès que vous au-  
rez fait , réfugiez-vous à Crosby. Mais  
que l'exécution soit prompte , & point  
de pitié !... Gardez-vous sur tout , d'en-  
trer en discours avec lui , car , Claren-  
ce est éloquent , & il pourroit vous  
attendrir.

## II. ASSAS.

Ne craignez rien , Seigneurs : nous n'aimons pas à jazer. Les grands parleurs disent beaucoup , & font peu. Pour nous , foyez certain que nous agissons plus du bras , que de la langue.

## GLOCESTRE.

C'est-à-dire que vos yeux s'endurcissent , à proportion de ce que ceux des autres s'attendrissent ! J'aime les cœurs de cette espece.... Allez , partez : voilà votre ordre ; achevez vite.

## S C E N E   X V I I I.

*Le Théâtre représente la Tour de Londres.*

LE DUC DE CLARENCE.  
BRAKENBURY.

BRAKEN.

**S**eigneur , pourquoi vous trouvaie-je aujourd'hui l'œil si sombre , & si chargé d'ennui ?

CLARENCE.

Hélas ! J'ai passé une si cruelle nuit, si pleine de visions sinistres, & de rêves funestes, que je balancerois d'acheter mille jours heureux, s'ils étoient mis à pareil prix !... Jamais tant de terreur ne pénétra mon âme.

BR A K E N.

Ciel ! & de quelle nature étoient donc ces rêves, Seigneur ?

CLARENCE.

Je songeois, qu'après m'être échappé de la Tour, je m'étois embarqué, avec mon frère de Glocestre, pour chercher un azile chez le Duc de Bourgogne. Glocestre me faisoit promener sur le tillac du vaisseau, d'où nous jetions un œil douloureux sur l'Angleterre, en nous rappelant les révolutions cruelles dont la querelle des deux roses a gravé les époques, avec des traits de sang !... Je crois, alors, voir Glocestre ébloui, & prêt à tomber.... Je veux le retenir : mais il me porte un coup si terrible, qu'il me jette dans la mer !... C'est là, grand Dieu ! que je sentis toute l'horreur du supplice, d'un homme qui se noye ! quel bruit ef-



frayant les flots ne faisoient-ils pas  
ronfler dans mes oreilles ? Quelles ima-  
ges funebres , & fantastiques , ne frap-  
perent point mes yeux ? Mille gouffres  
ouverts prêts à m'engloutir , mille mal-  
heureux mortels rongés par les poif-  
sons , des lingots d'or , des ancres de  
vaisseaux , des monceaux de perles ,  
des coquillages rares , des pierres ines-  
timables , & des bijoux de toute espe-  
ce ! Ici des têtes de morts , me paroif-  
soient remplies de ces richesses ! Là ,  
je voyois d'autres crânes , où de gros  
diamans tenoient la place que les yeux  
y avoient jadis occupée , & qui en  
éclairant de leurs feux la profondeur de  
l'abîme , sembloient regarder d'un œil  
mocqueur une forêt d'os humains dis-  
persés sur le sable !

B R A K E N.

Mais , Seigneur , les horreurs de la  
mort vous laissoient-elles le loisir de  
faire toutes ces remarques ?

C L A R E N C E.

Je le rêvois ainsi ! j'essayai même  
plusieurs fois , de mourir : mais tou-  
jours vainement ; la mer jalouse de  
conserver mon ame , sembloit resserret

toutes les issues, par où elle auroit pu s'échaper, pour gagner le vuide de l'air!

BRACKEN.

Et vous ne vous éveillâtes pas, dans une telle agonie?

CLARENCE.

Non. Mon rêve continua, même après ma mort! C'est alors que mon ame éprouva d'autres tourmens. Je crus passer le fleuve funeste, avec ce vieux Nocher, si renommé dans la fable. La premiere ombre que je rencontrai, étoit celle de mon beau-pere, le grand Warwick, qui s'écria : *Ah quel supplice assez grand les Enfers auront-ils, pour punir le parjure Clarence?* & disparut. Je vis ensuite errer une ombre, qui me parut un Ange : sa chevelure étoit brillante, quoique teinte de sang; & j'entendis crier : *Le voilà enfin venu ce traître, ce parjure Clarence, qui m'a poignardé aux Champs de Tewksbury! Emparez-vous de lui, furies infernales! on le livre à votre rage!* A ces mots, je me vis environné d'une légion de spectres horribles, dont les cris affreux m'éveillèrent enfin! Et ce songe lugubre a tellement frappé mon

imagination, que je me crois encore  
au milieu des Enfers !

BRACKEN.

Je ne m'en étonne pas, Seigneur,  
je tremble en moi-même au seul récit  
que je viens d'en entendre !

CLAREN.

Hélas, mon cher Brakenbury, la  
conscience me reproche d'avoir trop  
bien servi Edouard ! Je me sens déchiré  
de remords !... Et tu vois la récompense  
que je reçois du Roi !... O Ciel ! si mes  
ardentes prières, & la vivacité de mon  
repentir ne peuvent t'appaiser ; venge-  
toi sur moi seul, punis-moi dès à pré-  
sent ! mais épargne mon épouse &  
mes enfans ! Ils ne t'ont jamais of-  
fensé... Je te prie, cher Brakenbu-  
ry, de demeurer auprès de moi. Mon  
ame est surchargée de peines, & mon  
corps de lassitude : je croi que le som-  
meil, vient m'offrir quelque soulage-  
ment.

\* Il s'endort.

SCENE XIX.

BRAKENBURY. LES DEUX  
ASSASSINS.

CLARENCE, *endormi.*

BRAKEN.

QUI est là ?

I. ASSASSIN.

Je voudrois parler au Duc de Clarence.

BRAKEN.

Cela est-il si pressé ?

I. ASSASS.

Le plutôt vaut le mieux.... Voyez notre commission, & finissons.

BRAKEN, *après avoir lu.*

Cet ordre m'enjoint, de remettre le Prince entre vos mains : Je n'en veux pas sçavoir davantage, de peur d'en trop apprendre, pour mon repos !... Vous voyez le Duc ; il dort ; & voici les clefs... Je vais rendre compte au Roi de la manière dont j'ai obéi à ses ordres,

## I. ASSASS.

Cela est prudent, Monsieur; & vous pouvez partir.

## II. ASSAS.

veux-tu envie que nous le tuyons endormi?

## I. ASSAS.

Non. Il pourroit, à son réveil, nous accuser de poltronnerie.

## II. ASSAS.

A son réveil? Quelle bêtise!.... il ne s'éveillera, qu'au jour du jugement,

## I. ASSAS.

Eh bien, ne dira-t-il pas alors, qu'il dormoit quand nous l'avons tué?

## II. ASSAS.

Ce mot de jugement me frappe, & fait naître en moi quelque espece de remords.

## I. ASSAS.

Quoi donc! aurois-tu peur?

## II. ASSAS.

Non pas, de le tuer, parce que nous avons un bon garant: mais d'être damné, pour l'avoir fait, parce que le garant ne pourra nous défendre!

## I. ASSAS.



ACTE I.

75

I. ASSAS.

Je vais faire part de ton scrupule au Duc de Glocestre.

II. ASSAS.

N'en fais rien, je t'en prie ; attens un moment. J'espère que cette idée pieuse ne me durera pas longtems : Le remords n'a coutume de me tenir au cœur , que pendant la durée d'une minute.

I. ASSAS.

Eh bien , comment te trouves-tu maintenant ?

II. ASSAS.

Ma foi', je sens encore en moi quelque petit reste de scrupule !

I. ASSAS.

Songe à la récompense qui nous est promise : cela s'évanouira.

II. ASSAS.

Tu as raison ! ... Il faut qu'il meure. J'avois presque oublié la grandeur du salaire !

I. ASSAS.

Où donc est ta conscience , maintenant ?

II. ASSAS.

Dans la bourse du Duc de Glocestre

II. Part.

D

## I. ASSAS.

C'est-à-dire qu'elle s'envolera ; lorsqu'il l'ouvrira pour nous payer.

## I. I. ASSAS.

Peu importe : allons notre chemin. Pense-t-on autrement dans ce Siècle-ci ?

## I. ASSAS.

Mais si tes remords s'avisoient de revenir ?

## II. ASSAS.

Je ne veux rien avoir à démêler avec eux. Rien n'est plus dangereux, pour un homme de Cour : ils sont capables de le rendre poltron ! Si l'on vole, ils vous accusent ; si l'on veut jurer fausement, ils vous arrêtent ; & si l'on veut coucher avec la femme de son voisin, ils vous trahissent. C'est une espèce de lutin timide, quoique vif, qui se loge, dès l'enfance, dans le sein des hommes, pour les faire enrager, & pour opposer des obstacles à tous leurs projets !... Croirois-tu, qu'il a été un jour assez puissant, pour me faire restituer, une bourse que j'avois trouvée ? Oh, il conduit infailliblement à l'hôpital ceux qui l'écoutent ! aussi est-il banni de

## ACTE I.

75

toute bonne ville , comme un dangereux ennemi ; & un habile homme , qui veut faire fortune , commence par secouer le joug de son Empire.

### I. ASSAS.

Je crois l'entendre à mon oreille , cherchant à me dissuader de tuer le Duc !

### II. ASSAS.

Si tu l'écoutes , au lieu de t'inspirer du courage , il te rendra lâche , & compatissant comme une femme.

### I. ASSAS.

Oh , je suis ferme dans mes projets : il ne gagnera rien sur mon esprit.

### II. ASSAS.

C'est parler en grand-homme , & qui connoît le prix de la réputation !... Allons ; mettons-nous à l'ouvrage.

### I. ASSAS.

Plonge-lui ton épée dans le flanc ; jusqu'à la garde ; & jette-le , ensuite , dans le tonneau de Malvoisie , qui est ici à côté.

### II. ASSAS.

Excellent conseil !

D ij

## II. ASSAS.

Doucement, Il s'éveille ! , . Veux-tu que je le frappe ?

## II. ASSAS.

Non. Raisonnons un peu avec lui.

LE DUC DE CLAR. *s'éveille,*

Holà , Gardes : donnez-moi un verre de vin !

## II. ASSAS.

Vous en aurez bientôt abondamment, Seigneur.

## CLARENCE.

Qui êtes-vous ?

## I. ASSAS.

Un homme , comme vous.

## CLARENCE.

Que vois-je ? Ta voix est un tonnerre , & ton regard est humble ?

## I. ASSAS.

Ma voix, est celle du Roi : mais je n'ai pas ses yeux.

## CLARENCE.

Quelle obscurité funeste renfermes-tu dans ton discours ? Pourquoi te vois-je pâlir , tandis que ton œil me menace ? .. qui t'envoie en ces lieux ? qui es-tu ? d'où viens-tu ?

ACTE I.  
TOUS DEUX.

77

Nous venons, pour...

CLAREN.

M'assassiner ?

TOUS DEUX.

Oui, Seigneur !

CLAREN.

A peine avez-vous la force de me le dire, ainsi j'espère que vous n'aurez pas celle de l'exécuter ! ... Et par quel endroit, mes amis, vous ai-je jamais offensés ?

I. ASSAS.

Nous ne vous reprochons rien, Seigneur : mais le Roi...

CLAREN.

Ah, j'espère me réconcilier bientôt avec lui !

II. ASSAS.

Jamais, Seigneur, jamais ! ainsi préparez-vous à la mort !

CLAREN.

Auriez-vous eu le malheur, d'avoir été choisis parmi tous les humains, pour tuer un innocent ? Eh quel est donc mon crime ? quelle preuve en a-t-on ? sur quelles informations le Juge le plus sévère a-t-il pu prononcer ma

D iij



sentence ? quoi donc ! sans conviction ! sans forme de procès , le malheureux Clarence se verroit - il condamné à la mort ? Ah l'injustice seroit trop criante ! Je vous conjure , si vous êtes Chrétiens , de ne pas mettre la main sur moi , & de sortir d'ici ! votre ame en répondroit au Dieu que nous servons !

I. A S S A S.

Seigneur , nous ne faisons rien , que par ordre du Roi.

CLAREN.

Aveugles sujets ! le Roi des Rois ne vous défend-t-il pas le meurtre ? auquel des deux croyez-vous devoir obéir ? ... craignez le Ciel ! craignez sa vengeance ! la foudre est toujours prête à punir les réfractaires à sa loi !

II. A S S A S.

Elle tombe aujourd'hui sur toi , pour le parjure , & pour le meurtre. N'avois-tu pas promis ta foi , sur tout ce qu'il y a de plus sacré , à la maison de Lancastre ?

I. A S S A S.

Et comme un traître , à ce Dieu même que tu invoques , n'as-tu pas rom-

pu ton serment : n'as-tu pas trempé ta main dans le sang du fils de ton Roi?... Comment oses-tu donc nous menacer de la colere du Ciel, toi qui as enfreint sa loi dans un si haut degré :

CLAREN.

Hélas, pour qui me suis-je rendu si criminel ? pour Edouard ! pour mon frere ! & c'est lui qui vous envoie pour m'assassiner ? Ah si Dieu veut me punir, sa vengeance sera publique : son bras puissant n'a besoin du secours de personne ! gardez-vous de vous charger de sa querelle !

I. ASSAS.

Pourquoi donc t'en es-tu rendu le ministre, en immolant le brave Plantagenette ?

CLAREN.

J'étois guidé par l'amour de mon frere, par l'enfer, & par ma rage !

I. ASSAS.

C'est aussi l'amour de ton frere, notre devoir, & ton crime, qui nous guident ici, pour te donner la mort.

CLAREN.

Si vous aimez le Roi, vous ne devez pas me haïr, puisque je suis sou

frere, & que je l'aime. Si c'est l'espoir du salaire qui vous tente, allez de ma part, trouver mon frere de Glocester; vous serez mieux payés par lui, pour m'avoir sauvé la vie, que vous ne le seriez par le Roi, pour me l'avoir ôtée!

## II. ASSAS.

Vous êtes dans l'erreur: le Duc de Glocestre, ne vous aime pas.

## CLARENCE.

Ah, je sçais trop combien je lui suis cher! Allez le voir, de ma part.

## TOUS DEUX.

Nous nous y disposons.

## CLAREN.

Dites-lui, que lorsque le Duc d'York, notre pere, bénit ses trois fils, de sa main victorieuse, & qu'il nous enjoignit, sur notre ame, de nous aimer l'un l'autre, il sembloit avoir prévu ce qui m'arrive aujourd'hui!... Glocestre n'entendra pas ce discours, sans répandre des larmes!

## I. ASSAS.

Oui, des larmes de pierre: c'est ainsi qu'il nous a enseigné à pleurer!

ACTE I.

81

CLAREN.

Oh , n'attendez pas à ses jours , car il est bienfaisant.

I. ASSAS.

Comme la grêle sur la récolte ! ....  
Vous vous trompez , vous dis-je ....  
c'est lui qui nous a chargés de vous tuer.

CLAREN.

Qu'entens-je , Ciel ?... mais cela ne se peut. Je l'ai vû pleurer mon infortune , me serrer dans ses bras , & jurer en sanglottant , qu'il alloit travailler à ma délivrance.

I. ASSAS.

Il le fait aussi , en vous délivrant des peines de ce monde , pour vous faire goûter les plaisirs célestes.

II. ASSAS.

Réconciliez-vous vite avec le Ciel , Seigneur , car il faut mourir !

CLAREN.

Pouvez-vous me donner un conseil aussi saint , & être assez impie pour déclarer la guerre à la divinité , en immolant un Prince innocent ? O , mes amis ! songez que ceux qui vous emploient , pour commettre un pareil

D v

forfait, seront les premiers à vous dé-  
tester.

II. ASSAS.

Que voulez-vous que nous fas-  
sions ?

CLAREN.

Que vous vous repentiez, que vous  
fauviez votre ame ! qui de vous deux,  
étant fils de Prince, & voyant arriver  
deux Assassins pour le massacrer, ne  
chercheroit pas à les attendre ?

I. ASSAS.

Arrêtez, Seigneur : il ne convient  
qu'à une femme de s'abaisser jus-  
qu'à ce point.

CLAREN.

Non : Rien n'est plus naturel. Il  
faudroit n'être pas homme, penser  
autrement ! .... Mais j'apperçois en-  
fin, mes amis, quelque ombre de pitié  
dans vos regards ! .... Ah si tes yeux  
ne me trompent point, \* range-toi  
de mon côté, & défens moi ! .... Qui  
peut voir, sans douleur, un Prince sup-  
pliant ?

II. ASSAS.

Tournez la tête Seigneur.

\* Aux II. Assassins.

I. ASSAS.

Reçois ceci, & encore ceci . . . \*

Si ce n'est point assez, le tonneau de Malvoisie, dans lequel je vais te plonger, r'achèvera! \*\*

II. ASSAS.

Quelle horreur! quel forfait! . . .

Ah, je voudrois, comme Pilate, pouvoir me laver les mains de ce meurtre abominable!

SCENE XX.

LES DEUX ASSASSINS.

I. ASSAS.

**E**H-bien? à quoi rêves-tu? pour quoi ne m'as-tu pas aidé? . . . je te jure, que le Duc sçaura ta l'acheté.

II. ASSAS.

Je voudrois qu'il sçût, que j'ai sauvé son frere! . . . Va chercher notre récompense: je te l'abandonne toute en-

\* Il le poignarde.

\*\* Il emporte le Prince.



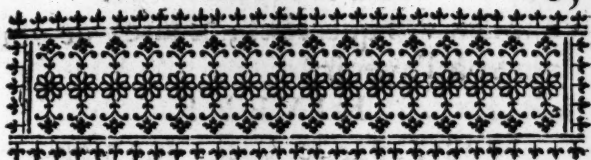
tiere, tu peux lui apprendre, que je  
gémis de la mort du Duc ! \*

## I. ASSAS.

Je ne pense pas de même. Adieu, pol-  
tron ; sauve-toi ! . . . . Il s'agit main-  
tenant de chercher quelque trou , pour  
cacher ce cadavre , jusqu'à ce qu'il  
plaise au Duc de le faire enterrer ; &  
dès que j'aurai reçu mon argent , je  
crois que le parti le plus prudent ,  
pour moi , sera de me sauver.

\* Il sort.





## ACTE II.

---

### SCENE PREMIERE.

LE ROI EDOUARD, *malade*.

LA REINE. MILORDS  
DORSET, RIVERS, HAS-  
TINGS, CATESBY, FU-  
KINGHAM, & WOOD-  
VILE.

#### LE ROI.

**J**E suis fort satisfait d'avoir enfin ac-  
compli ce grand ouvrage ! ... Vous  
nobles Pairs de ce Royaume , entrete-  
nez parmi vous l'union dont je viens de  
ferer les nœuds ! ... Pour moi , qui cha-  
que jour attens ma dernière heure , je  
vous déclare que je meurs sans regret ,  
puisque je laisse mes amis réunis , & la  
paix dans mon Royaume ! ... Hastings ,  
& vous Rivers , donnez-vous la main ;

86 RICHARD III.

oubliez vos querelles ; & jurez de vous aimer à l'avenir !

RIVERS.

Je jure , par le Ciel , que mon ame ne conserve aucun ressentiment ! & ma main va sceller les sentimens de mon cœur.

HASTINGS.

J'en dis autant ; & je le jure avec sincérité !

LE ROI.

Gardez-vous de tromper votre Roi , de crainte que le suprême Roi des Rois ne punisse votre dissimulation , en vous faisant périr par la main l'un de l'autre !

HASTINGS.

Puissai-je n'être heureux , qu'autant que j'ai dit vrai !

RIVERS.

Puissai-je ne l'être jamais , qu'autant que j'aimerai Mylord Hastings !

LE ROY.

Madame , vous n'êtes pas plus qu'une autre exempte de ceci , ni votre fils Dorset , ni vous non plus Buckingham ! Je connois les cabales , & les intérêts qui vous divisent. .... Madame , aimez

## III ACTE II. 87

Mylord Hastings ; donnez - lui votre main à baiser ; & sur-tout, point de dissimulation dans votre raccommodement !

LA REINE.

Tenez Hastings !... que tout soit oublié entre nous , comme je jure de l'oublier !

LE ROI.

Dorset , embrassez - le ... Hastings , aimez Dorset.

DORSET.

Je proteste ici , que de ma part , la paix sera inviolable.

HASTINGS.

J'en jure tout autant.

LE ROI.

Maintenant , c'est à vous illustre Buckingham , à mettre le dernier sceau à cette union !... Embrassez les parens de mon épouse , & que l'espoir de vous voir amis , achevé de me rendre heureux !

BUKIN.

Madame , si jamais le ressentiment me fait départir de vos intérêts , & de mon devoir , je prie le Ciel , de ne me

88 RICHARD III.

faire trouver que de la haine partout  
où je chercherai de l'amitié ! \*

LE ROI.

Ce que je vois , cher Bukingham ,  
est le plus doux remede , & le plus sa-  
lutaire , pour un cœur aussi malade  
que l'est le mien !... Il ne manque plus  
ici, que mon frere Glocestre , pour met-  
tre le comble à cette heureuse paix ,  
& à ma joie....

BUKIN.

Sire , il arrive très-à-propos.

\* Il embrasse Rivers , &c.

---

## SCENE II.

*Les mêmes Acteurs.* LE DUC  
DE GLOCESTRE ,  
& RATCLIFF.

GLOCESTRE.

**Q**UE le Ciel bénisse , en cet heu-  
reux jour , le Roi , la Reine , &  
vous , très-illustres Pairs !

LE ROI.

Un jour, aussi-bien employé que ce-

lui-ci , ne peut être qu'heureux , mon frere. La charité nous anime tous : la paix succede au trouble , l'amitié à la haine , & tous nos Pairs , si longtems divisés , sont maintenant amis !

GLOCESTRE.

L'œuvre est digne de vous , très-souverain Seigneur ! ... S'il se trouve quelqu'un , dans cette illustre assemblée , qui puisse me regarder comme son ennemi ouvert , ou caché ; si , sans le sçavoir , j'ai pû offenser quelqu'un , de ceux qui la composent , je désire de tout mon cœur de me réconcilier avec lui , & je lui demande son amitié ! C'est un supplice , pour moi , que de hair quelqu'un , & rien ne m'est plus cher que l'estime des gens de bien ! .... Je commence , par vous , Madame , en vous demandant une paix , dont je me rendrai digne , par le plus respectueux attachement ! je vous la demande aussi , mon illustre cousin Bukingham ; si tant est que quelque chose ait pû l'altérer entre nous ! à vous , Rivers , à vous Dorset , qui ne m'avez jamais aimé ! à vous Woodvile , & à vous My-

\* A la Reine.



lord Scalés ! à vous tous enfin , Ducs , Comtes , Mylords , & Gentilshommes !... Je serois au désespoir , de connoître un seul Anglois , qui eut le moindre sujet de se plaindre de moi ! & je rends grace à Dieu , de mon humilité !

## LA REINE.

O jour heureux , si l'avenir ne te dément point !.... Très-souverain Seigneur , j'ose encore supplier votre Grandeur , de recevoir en grace votre frere Clarence !

## GLOCESTRE.

Eh quoi , Madame , est-ce de cette façon que vous entretenez déjà la paix avec moi ? Est-ce en présence du Roi , que je dois être si cruellement raillé ?.. Eh , qui peut ignorer que ce cher frere est mort ?... \*

## LE ROI.

Qui peut ignorer sa mort , dites-vous ?... Et qui donc la sçavoit ?... ont

## LA REINE.

Toi , qui lis dans les cœurs , grand Dieu ! Dans quel monde sommes-nous ?

\* La surprise de l'Assemblée , fait naître un silence d'un moment.

ACTE II.

21

BUKIN.

Ma pâleur, cher Dorset, égale-t-elle celle que je vois regner sur tous les visages de l'Assemblée ?

DORSET.

Hélas, cher Duc, il faudroit être plus, ou moins qu'homme, pour conserver quelque couleur, dans une conjoncture aussi affreuse !

LE ROI.

Quoi, Clarence est mort ? ... Eh ; mon ordre n'avoit-il point été révoqué ?

GLOCESTRE.

Hélas, il est arrivé trop tard : le premier ordre étoit déjà exécuté ! le porteur de la grace, qui avoit sans doute été retardé en chemin, par quelque accident, est arrivé dans le tems qu'on inhumoit mon malheureux frère ! ... Plaise au Ciel, que quelqu'un, qu'on ne soupçonne point, mais moins noble, moins attaché à la vertu, & moins proche au Roi, du côté du sang, ne soit pas plus digne du supplice, que l'infortuné Clarence !

---

---

SCENE III.

*Les mêmes Acteurs.* MILORD  
STANLEY.

STANLEY.

**S**ire, en faveur de mes services ;  
j'ose demander une grace à votre  
Majesté.

LE ROI.

Ah laissez-moi. Mon ame est abîmée  
dans la douleur.

STANLEY.

Je ne me relève point ! jusqu'à ce  
que votre Majesté m'ait entendu !

LE ROI.

Parlez donc vite !... Que me de-  
mandez-vous ?

STANLEY.

La grace, d'un de mes gens ; qui  
vient de tuer un Gentil - homme , de  
mauvaise vie , depuis peu attaché au  
Duc de Norfolk.

LE ROI.

Ma langue a pû prononcer un arrêt

de mort contre mon frere ; & l'on veut que cette même langue prononce maintenant la grace d'un esclave !.... Mon frere n'avoit tué personne ; s'il étoit criminel , ce n'étoit du moins qu'en pensée ; & c'est sur un soupçon que je l'ai condamné !... Hélas ! qui de vous tous m'a parlé en sa faveur ? Qui de vous s'est jetté à mes pieds , pour calmer ma colere , & demander sa grace ? Qui m'a mis devant les yeux , les liens du sang qui nous unissoient , & la tendre amitié que nous avons toujours eue l'un pour l'autre ?... Qui m'a rappelé le sacrifice qu'il m'a fait , en abandonnant le grand Warwick , pour venir se ranger sous mes étendards ? Qui de vous a daigné me redire , que c'est lui seul qui m'a sauvé la vie à la bataille de Tewksbury , ( lorsque je tendois la gorge à Mylord Oxford , qui m'avoit terrassé ) en me disant , *Vivez , cher frere , & soyez Roi ?* Qui m'a fait souvenir , enfin , du moment fatal , où nous trouvant tous deux à demi-morts , sur le champ de bataille , non content de me couvrir de son corps , il se dépouilla de ses ha-

bits , pour m'en revêtir , & ne craignit pas d'exposer le reste de sa vie au froid le plus rigoureux , pendant toute une nuit ?... Hélas , mon aveugle colere avoit effacé tant de bienfaits de ma mémoire ; & personne n'a eu assez d'humanité , pour me les retracer ! Tandis qu'un vil esclave , qu'un meurtrier , vous fait jetter à mes genoux , pour obtenir le pardon de son crime ! N'est-ce pas être bien injustes ? Eh-bien , pour l'être autant que vous , je vous l'accorde , ce pardon.... cher Clarence , infortuné frere , personne n'a dit un mot pour toi ! Moi-même , ingrat & cruel que je suis , ai-je cherché dans mon cœur les anciennes traces de notre amitié ?... Le plus superbe de vous tous , a toujours été son obligé pendant sa vie : pas un n'a fait un pas , pour empêcher sa mort !.. Que je crains , hélas , que la vengeance céleste ne s'étende sur moi , sur vous , sur les miens , & sur les vôtres !... Venez Hastings : aidez-moi à regagner mon cabinet !... Ah malheureux Clarence !

SCENE IV.

GLOCESTRE, avec ceux  
de l'assemblée qui n'ont pas  
encore suivi le Roi.

GLOCESTRE.

**V**oilà les fruits d'une colère im-  
prudente ! Avez-vous remarqué,  
Seigneurs, les mouvemens du visage  
de la Reine & de sa parenté, à la nou-  
velle du trépas de Clarence ? Ah, c'est  
eux seuls qui ont aigri le cœur du Roi !  
c'est au Ciel à venger mon frere ! Al-  
lons, Seigneur, suivons Edouard, &  
 tâchons de le consoler.





## SCENE VI.

LA DUCHESSE D'YORK  
*avec les deux Enfans du* DUC  
DE CLARENCE.

LE FILS.

AH, ma chere grand-mere, on  
vient de nous dire, que notre cher  
pere est mort !

LA DUCHESSE.

Non, mon fils, cela n'est point.

LA FILLE.

Pourquoi donc pleurez-vous conti-  
nuellement, & vous frappez-vous la  
poitrine, en criant, *O Clarence ! ô mon  
malheureux fils !*

LE FILS.

Si notre pere vit encore, pourquoi  
détournez-vous la tête, après nous  
avoir regardés, & nous appelez-vous  
d'infortunés orphelins ?

LA DUCH.

Hélas, mes chers enfans, vous  
vous trompez tous deux : je pleure la  
maladie

## ACTE II.

97

maladie du Roi, & je crains pour ses jours. Si votre pere étoit mort, mes pleurs le rappelleroient-ils à la vie ?

LE FILS.

Ah, je vois bien maintenant, que mon pere est mort !... En ce cas, le Roi mon oncle est bien condamnable ; Et le Ciel le punira, si mes prières continuelles peuvent le toucher !

LA FILLE.

J'y joindrai les miennes, mon cher pere.

LA DUCH.

Paix ! mes enfans, paix ! le Roi vous aime tous deux !... Pauvres petits innocens, vous n'êtes guère en état de deviner l'auteur de la mort de votre pere !

LE FILS.

Oh pardonnez-moi, car mon oncle ; le Duc de Glocestre, m'a dit que le Roi, animé par la Reine, avoit donné un ordre pour emprisonner mon cher pere. Quand mon oncle me dit cela, il pleuroit, & paroissoit avoir pitié de moi ; il me baisoit tendrement ; & en me disant de le regarder comme mon

*H. Part.*

E

pere, il me promet de m'aimer comme son fils !

## LA DUCHESSE.

Ah, ces déguisemens peuvent tromper des enfans, mais ils ne peuvent rien sur un œil vertueux, & éclairé. Le vice se voile en vain aux yeux de la vertu ! ... Glocestre est à la fois, & mon fils, & ma honte. Mais vous sçavez, grand Dieu, si c'est de moi qu'il apprit l'art de feindre !

## LE FILS.

Croyez-vous, que mon oncle Glocestre ne soit pas sincere ?

## LA DUCHESSE.

Oui, mon fils, je le crois.

## LE FILS.

Pour moi, je ne puis le croire ! Mais écoutez. Quel bruit se fait entendre ?

---

---

SCENE VI.

*Les mêmes Acteurs.* LA REINE  
ELIZABETH *entre toute é-*  
*chevelée.* RIVERS, & DOR-  
SET, *la suivent.*

LA REINE.

**H**Elas, où me cacher, pour pleu-  
rer mon malheur, pour déplorer  
ma perte en liberté ? le désespoir est  
dans mon cœur ; c'est l'unique Dieu  
que j'invoque ! ...

LA DUCHESSE.

A quoi tendent les violens tranf-  
ports, qui vous agitent, Madame ?

LA REINE.

A quelque chose de plus tragique  
encore... Edouard, mon Seigneur, vo-  
tre fils, notre Roi, vient à l'instant  
d'expirer ! ... Pourquoi les branches  
poussent-elles encore, quand le tronc

E ij

est coupé ? Pourquoi les feuilles ne se flétrissent-elles pas , au moment que la sève est tarie ? Ah malheureuse Reine ! Si tu veux vivre , pleure ! si tu veux mourir , tais-toi ! Renfermes dans ton sein l'excès de ta douleur ! Qu'elle en chasse ton âme , pour voler sur les traces de celle de ton Roi !

## LA DUCH.

Ah , je partage votre douleur à plus d'un titre , Madame !... Vous perdez un époux , & moi je perds un fils !... Hélas , j'ai jadis eu le malheur de perdre aussi le plus digne des époux ; mais j'ai vécu , pour le contempler dans les vives images qu'il m'avoit laissé de lui ! La mort vient de briser les deux miroirs , où mes yeux trouvoient encore sa ressemblance ; & la barbare ne me laisse , dans Glocestre , qu'une glace infidelle , où je n'apperçois rien que l'opprobre de ma vie ! .... Vous êtes veuve , ainsi que moi , Madame : vous êtes mere ; vous avez un fils ! mais la mort , non contente de m'avoir ravi mon époux , m'arrache encore les deux seuls appuis qui me res-

ACTE II. 107

tassent , Edouard , & Clarence .... Ah ,  
votre perte est-elle comparable à la  
mienne ? & mes régrêts ne doivent-ils  
pas étouffer les vôtres ?

LES ENFANS DU DUC DE  
CLARENCE, *à la Reine.*

Ah , ma tante , vous n'avez pas  
pleuré la mort de mon pere , comment  
pourions-nous mêler nos tendres pleurs  
aux vôtres ?

LA FILLE.

Vous n'avez point partagé notre  
douleur : ne comptez pas que celle  
de votre veuvage nous touche !

LA REINE.

Que m'importe , hélas , que vous  
joigniez vos pleurs aux miens ? ma  
douleur ne cherche pas à s'exhaler au  
dehors : elle est toute en moi-même !

Edouard ! cher époux , je ne pleure que toi !

LES DEUX ENFANS.

Clarence ! tes enfans , ne pleurent que pour  
toi !



LA DUCHESSE.

Je les pleure tous deux ! Tous deux étoient à  
moi !

LA REINE.

Quelle veuve jamais a perdu davantage ?

LES ENFANS.

Quels orphelins jamais , perdirent davantage ?

LA DUCHESSE.

Quelle mere jamais , a perdu davantage ?

LA REINE.

Hélas ! qu'attends-je encor , puisqu'Edouard  
n'est plus !

LES DEUX ENFANS.

Qu'attendons-nous encor ? Clarence hélas ,  
n'est plus !

LA DUCHESSE.

Qu'attends-je encor ? hélas , mes enfans ne  
sont plus !

Votre douleur est partagée , &  
la mienne enveloppe tout ! la Reine re-  
grette Edouard : je le regrette aussi ! je  
pleure pour Clarence , & Clarence ne  
la touche pas. Ces enfans , enfin , pleu-

rent Clarence, & mes larmes coulent avec les leurs ! . . . Hélas, vous versez à trois, les pleurs que je verse moi seule. Si jamais votre douleur languit, elle trouvera toujours dans la mienne de quoi se ranimer.

M. DORSET, *à la Reine.*

Ne vous laissez point accabler, madame. C'est offenser le Ciel, que de se révolter contre ses décrets. L'on taxe, avec raison d'ingratitude, celui qu'il faut contraindre à rendre ce qu'on lui a prêté généreusement. N'est-on pas plus ingrat encore, envers le Ciel, quand on lui reproche de nous ôter une vie, que nous ne tenions que de sa bonté ?

M. RIVERS.

Souvenez-vous, Madame, que vous êtes mère ; & que vos attentions doivent tomber sur le jeune Roi, votre fils ! . . . Qu'on aille le chercher au plutôt ; qu'on ne perde pas un moment, à le faire couronner : vous trouverez en lui votre consolation ! il est tems, en un mot, de renfermer votre douleur, dans le tombeau d'Edouard mort, pour

chercher votre félicité, sur le trône  
d'Edouard vivant ! ...

---

## SCENE VII.

*Les mêmes Acteurs.* LE DUC  
DE GLOCESTRE , BU-  
KINGHAM , STANLEY.  
HASTINGS, & RATCLIFF.

### GLOCESTRE.

C Onsolez-vous, ma sœur, nous som-  
mes aussi touchés que vous, du  
malheur qui vient de tomber sur l'An-  
gleterre : sa brillante lumière est éclip-  
sée ! Mais ce n'est pas avec des larmes  
qu'on répare de pareilles pertes ! ... \*  
Ah, Madame ! ah ma mere, daignez  
me pardonner ! Je ne vous voyois  
point ... Et j'attens humblement, à  
vos pieds, votre bénédiction !

### LA DUCH.

Que le Ciel te bénisse ! qu'il mette  
dans ton cœur, la sincérité, l'amour,  
la charité, & l'obéissance !

\* A la Duchesse d'York.

## G L O C E S.

Ajoutez donc à ces vœux , celui d'une longue & heureuse vie ? ... Telle doit être la conclusion des souhaits d'une bonne mere , & je m'étonne que vous l'ayez oublié !

B U K.

O vous, tristes Pairs de ce Royaume , qui supportez également le poids de la douleur commune ! il est tems de reprendre courage , & de chercher notre consolation , dans l'amitié que nous nous sommes promise les uns aux autres. Il est vrai que la mort , en frappant notre Roi , nous enleve l'espoir d'une récolte abondante : mais c'est vers son fils, qu'il faut maintenant tourner nos regards ; celle qu'il nous promet , ne sera peut-être pas moins riche ! Songez, si le bien de l'Etat vous est cher , que l'union que nous avons jurée , entre les mains du Roi mourant , doit-être plus forte & plus serrée que jamais ... Je crois qu'il conviendrait d'envoyer , dès à présent , chercher le jeune Prince à Ludlow , avec un train peu considérable ; & de

E v

le faire couronner, en arrivant à Londres.

M. RIVERS.

Et pourquoi donc, Seigneur, avec un train peu considérable ?

BUKINGHAM.

Dans la crainte, Milord, que les playes causées, par nos anciennes querelles, & qui sont à peine renfermées, ne viennent à se r'ouvrir, dans le tumulte d'un nombreux cortège : malheur d'autant plus à redouter, aujourd'hui, que l'Etat est, pour ainsi dire, encore sans Maître !... Quand le cheval est sans conducteur, il dirige sa course au gré de son caprice ! Je pense, en un mot, qu'en remédiant à l'apparence du mal, on prévient souvent le mal même.

GLOCEST.

Je me flatte, que le Roi nous a tous réunis sincèrement. Quant à moi, je pense, & j'agis en conséquence.

M. RIVERS.

Moi de même ; & j'espère que nous pensons tous ainsi. Mais puisque le lien de notre amitié est encore si nouveau ; & que la moindre querelle pourroit le

# ACTE II.

107

rompre : il est prudent, d'en prévenir l'occasion. Ainsi je me range de l'avis du noble Bukingham, & je crois qu'une suite médiocre suffit, pour aller chercher le Prince.

M. HASTINGS.

Je suis de même avis.

GLOCESTRE.

Et moi, j'y consens. . . . Allons délibérer sur le choix de ceux que nous enverrons à Ludlow. . . . Madame \*, & vous ma sœur \*\*, ne souhaitez-vous pas de venir dire votre sentiment, dans une affaire aussi importante . . .

\* A la Duchesse d'York.

\*\* A la Reine.

## SCENE VIII.

GLOCESTRE. BUKING-  
HAM.

BUKIN.

**S**ongez, Seigneur, qu'il faut faire en sorte, de ne point rester ici tous les deux, quels que soient ceux qui se-

E vj



108 RICHARD III.

ront nommés, pour aller à Ludlow ?  
J'espère, chemin faisant, trouver le  
moyen de perfectionner le complot,  
dont nous avons parlé dernièrement ;  
& par conséquent d'écarter, du jeune  
Prince, les orgueilleux parens de la  
Reine sa-mere.

GLOCESTRE.

Je vous regarde comme un autre  
moi-même, comme mon unique con-  
seil, comme mon oracle, comme mon  
prophète !... Ainsi, cher cousin, re-  
gardez-moi comme un enfant soumis à  
vos lumieres !... Nous irons à Lud-  
low ; je vous en répons.

---

## SCENE IX.

*Le Théâtre représente une rue  
aboutissante à la Cour.*

*Deux Bourgeois de Londres, chacun à  
leur porte.*

I. BOURGEOIS.

**B**onjour, mon voisin : où donc  
allez-vous, si vite.

II. BOUR.

Je vous jure que je n'en sçai presque rien moi-même. Ne sçavez-vous pas les nouvelles du jour ?

I. BOUR.

Si.... le Roi est mort.

II. BOUR.

Mauvaise nouvelle, pour la femme : on trouve rarement de si bons maris ! Je crains fort que ceci ne nous amene de nouveaux troubles !

Un III<sup>e</sup>. BOUREOIS *entre.*

Bonjour voisins. Dieu vous garde !

I. BOUR.

Je vous en dis de même.

III. BOUR.

Est-il bien vrai, que le Roi Edouard soit mort ?

II. BOUR.

Il n'est que trop vrai .... Dieu nous soit en aide !

III. BOUR.

Préparons-nous donc, à de nouvelles révolutions !

I. BOUR.

Non, non ; s'il plaît à Dieu, son fils regnera.

Où ? ici ? ce país seroit gouverné par un enfant ?

On dit, qu'il promet beaucoup. Il peut avoir un bon conseil pendant sa jeunesse, & regner ensuite par lui-même. Pour moi j'espere que ce fera un bon Roi.

L'Etat se trouva dans les mêmes circonstances, lorsque Henry V I. fut couronné à Paris, à l'âge de neuf mois !

Quoi, l'Etat aujourd'hui subsisteroit ainsi ? Dieu le sçait ; mais je n'en crois rien, mes amis !... Quand vous avez vû prospérer le Royaume, dans la minorité d'Henry VI. le Roi avoit des oncles aussi vertueux, que grands politiques !

Eh bien, celui-ci n'en a-t-il pas, tant du côté paternel, que du côté maternel ?

Il vaudroit mieux, qu'ils fussent tous

## A C T E II. 111

paternels, ou qu'il n'en eut aucun de ce côté: car, l'envie de se supplanter l'un l'autre, nous causera bien des maux, si Dieu n'y met la main! Le Duc de Glocestre, est un homme dangereux; les fils, & les freres de la Reine, sont superbes & vains; & soit qu'ils commandent, ou qu'ils soient commandés, cette pauvre isle va voir renaître tous ses malheurs passés!

I. BOUR.

Bon, bon, vous mettez tout au pis; & moi j'espère que tout ira bien!

III. BOUR.

Quand le soleil se couvre, les gens sages prennent leur manteau; quand les feuilles tombent, l'hyver n'est pas loin; quand le jour baisse, la nuit est prochaine; & l'orage hors de saison, fait craindre la disette!... Tout ira bien pourtant, si Dieu le veut: mais c'est plus que nous ne méritons; ainsi je m'attends à tout ce qui en sera!

II. BOUR

En vérité, le cœur de nos citoyens est bien agité par la crainte! on n'en peut accoster aucun, qui ne vous fasse part de ses frayeurs.

112 RICHARD III.

III. BOUR.

Cela est ordinaire , à la veille des grands événemens ! .... Il semble que l'homme , par un instinct , qui tient de la divinité , présente ses malheurs ! il en est comme de l'eau , qui s'enfle à l'approche d'une grosse tempête ! .... Mais laissons tout entre les mains de Dieu . . . . Où allez-vous maintenant , mes amis ?

II. BOUR.

Nous sommes mandés par la régente ; & nous y allons.

III. BOUR.

J'y vais aussi. Je vous tiendrai compagnie.



SCENE X.

*Le Théâtre représente la Cour.*

L'ARCHEVESQUE D'YORK.

Le jeune DUC D'YORK.

LA REINE. LA DUCHESSE D'YORK.

L'ARCHEVESQUE.

**L**'On m'a dit, qu'ils ont couché, la nuit dernière, à Northampton, & qu'ils doivent coucher tantôt à Stony-Stratford. Ils seront ici demain, ou après-demain.

LA DUCH.

Je brûle du désir de voir le Prince Edouard ! je compte qu'il sera beaucoup grandi, depuis que je ne l'ai vu !

LA REINE.

Je n'en ai pas entendu parler ainsi. L'on dit même, que mon fils York, croît beaucoup plus que lui.

LE J<sup>e</sup>. YORK.

On le dit, Madame ; mais j'en suis fâché.



Eh pourquoi donc , mon petit ? il est toujours bon de croître.

LE J<sup>e</sup>. YORK.

Je vais vous dire ma raison , Madame . . . . Mon oncle Rivers s'étonnoit un soir , à mon souper , de ce que je grandissoit plus vite que mon frere. Ah , répondit mon oncle de Glocestre , *mauvaise herbe croît volontiers* . . . . Ainsi , je ne suis pas jaloux de croître si promptement. J'aime mieux ressembler aux fleurs , qu'aux mauvaises herbes.

LA DUCH.

Fort bien , fort bien , en vérité ! . . . mais votre oncle n'a pas été dans le cas qu'il vous reprochoit. Jamais enfant ne fut plus délicat , plus maladif , plus lent à croître , & plus difficile à élever , que lui. Ainsi , si sa regle étoit vraie , il seroit d'une plus jolie figure !

LE J<sup>e</sup>. YORK.

Mais , n'est-il pas tel , Madame ? Pour moi je le croyois ?

LA DUCH.

Vous pouvez le croire : mais sa mere peut en douter.

ACTE II.

115

LE J<sup>e</sup>. YORK.

Oh, si je m'en étois souvenu, j'aurois pû railler mon oncle, sur sa croissance, un peu mieux qu'il ne m'a raillé sur la mienne!

LA DUCH.

Eh comment, mon cher York? Dites-le-moi, je vous prie?

LE J<sup>e</sup>. YORK.

Vraiment, l'on dit, que mon oncle croissoit avec tant de vitesse, qu'il mangeoit des croûtes à l'âge de deux ans: tandis, qu'au même âge, je n'avois pas encore de dents! N'est-il pas vrai, Madame, que la raillerie auroit été un peu piquante?

LA DUCH.

Je vous prie de me dire, de quoi vous tenez ceci?

LE J<sup>e</sup>. YORK.

De sa nourrice, Madame?

LA DUCH.

De sa nourrice?... Elle étoit morte, avant que vous fussiez né!

LE J<sup>e</sup>. YORK.

Si ce n'est pas d'elle, je ne me r'appelle pas de qui.

116 RICHARD III.

LA REINE.

Voilà un petit jaseur !... Allez-vous-en , vous êtes trop rusé , pour votre âge.

LA DUCH.

Eh , Madame , un enfant doit -il vous fâcher ?

LA REINE.

Hélas , il peut être entendu !

---

## SCENE XI.

*Les mêmes Acteurs.* UN MES-  
SAGER.

L'ARCHEVESQUE.

**E** H bien , quelles nouvelles ?

LE MES.

Si mauvaises , Seigneur , que je crains de les-dire !

LA REINE.

Ciel ! .... Comment se porte le Prince ?

LE MES.

Madame , il est en bonne santé.

LA DUCH.

Quelles sont donc tes nouvelles ?

ACTE II.

117

LE MES.

Milord Rivers, Milord Gray, &  
Sir Thomas Vaughan, ont été conduits prisonniers à Pomfret.

LA DUCH.

Et par quel ordre ?

LE MES.

Par ordre du Duc de Glocestre, &  
de Milord Bukingham.

L'ARCHEV.

Qu'avoient-ils donc fait ?

LE MES.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce que  
j'en sçais. Le reste m'est inconnu.

LA REINE.

Il ne l'est pas pour moi ! & je vois,  
d'un coup d'œil, la perte de ma maison ! ... Le Faon est dans les griffes  
du Tigre, & la tyrannie élève déjà sa  
tête, jusqu'au trône ! ... La destruction,  
le sang, & le massacre, vont  
régner en ces lieux ; & ce premier  
acte, m'annonce le dénoüement de cette  
Tragédie !

LA DUCH.

Jours affreux, allez-vous renaître ?  
Mes yeux ne vous ont-ils pas assez  
vus ? Mon époux a perdu la vie, en disant

118 RICHARD III.

putant la Couronne ; & mes fils , alternativement heureux , ou misérables , ont plus souvent excité mes pleurs , qu'ils n'ont fait naître ma joie ! Vainqueurs enfin , j'ai vu les Conquérens aux prises les uns avec les autres , sang contre sang , freres contre freres , se détruire , & se déchirer de leurs propres mains . . . . O nouvelle source de discorde ! outrage aussi téméraire que déplacé ! mes yeux ne seront pas témoins de tes damnables suites ! . . . Il vaut mieux mourir , que d'avoir toujours la mort devant les yeux ! . . .

LA REINE.

Venez , fuions mon fils , & cherchons un azile , jusque dans le sanctuaire ! . . . . Adieu , Madame !

LA DUCH.

Non , je vous suis ! . . . :

LA REINE.

Madame , vous n'avez rien à craindre ! . . . . Mais nous ? . . . .

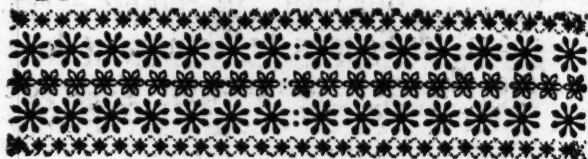
L'ARCHEVESQUE.

Venez , Madame , & apportez-y tout ce que vous avez de plus pré-

cieux.... Pour moi, je remets entre  
vos mains les Sceaux du Roiaume (dont  
je suis chargé) comme un gage de  
ma fidélité, & de mon attachement  
pour le sang d'Edouard! Suivez-moi,  
Madame: venez chercher un azile aux  
Pieds des Autels!







## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

*La Scene est à Londres.*

*On entend le son des Trompettes. Le Prince de Galles paroît, avec les Ducs de Glocestre & de Bukingham, l'Archevêque d'York, & autres.*

BUKINGHAM.

**S**Oyez le bien arrivé, grand Prince ; dans votre ville de Londres !

GLOCEST.

Je m'en réjouis, Seigneur ! mais il me paroît, que la fatigue vous a rendu un peu mélancolique ?

LE PRINCE.

Non, mon Oncle. Mais tous les détours

A C T E III. 127

détours, & les chemins de traverses que nous avons pris, ont rendu le voyage pénible, & ennuyeux ... Il me paroît que tous mes oncles ne sont pas ici ?

GLOCEST.

Cher Prince, la pureté de vos sentimens, ne vous permet pas, à l'âge où vous êtes, de pénétrer les replis du cœur humain, ni d'y distinguer autre chose que ce que l'extérieur offre à vos yeux. Mais Dieu sçait, que ces beaux dehors ne s'accordent que bien rarement avec l'intérieur .... Ces oncles dont vous parlez, avoient de dangereux desseins ; le miel sortoit de leur bouche, & leur cœur ne se nourrissoit que de poison .... Que le Ciel vous préserve d'eux, Seigneur, & de tous amis d'un pareil caractère.

LE PRINCE.

Je le prie de me garantir seulement des flatteurs, & des traîtres .... Mais mes oncles ne l'étoient pas ....

GLOCEST.

Seigneur, voici le Maire de Londres, qui vient vous saluer.

*II. Part.*

F

## SCENE II.

*Les mêmes Acteurs.* LE MAIRE  
*de Londres.*

LE MAIRE.

Que le Ciel vous bénisse, Seigneur,  
en vous comblant d'heureux jours,  
& de santé !

LE PRINCE.

Je vous rends grace, Seigneur, ainsi  
qu'à ceux qui vous accompagnent ....  
Je croiois que ma mère, & mon frere  
York, seroient venus nous rejoindre  
en chemin ? je ne sçais que penser  
de la lenteur d'Hastings .... Pour  
quoi n'arrive-t-il pas, pour m'apprendre  
si ils viennent, ou non ?



*lacibus Delicatis nalla*

SCENE III.

*Les mêmes Acteurs.* MILORD  
HASTINGS.  
BUKINGHAM.

SEigneur, le voici !  
LE PRINCE.

Eh-bien, Milord, ma mere arrive-  
t'elle ?

M. HASTINGS.

Seigneur, j'ignore pour quel sujet  
la Reine votre mere, & le Duc d'York  
votre frere, se sont refugiés dans  
l'Eglise.... Le jeune Prince vouloit  
absolument venir avec moi, pour  
vous saluer ; mais la Reine l'a retenu  
malgré lui.

B U K I N.

Voilà un trait de mauvaise humeur,  
bien extraordinaire ! Milord Cardinal,  
tâchez de persuader à la Reine, qu'il  
convient que le Duc d'York vienne si-  
r le champ saluer son frere ? si elle s'y op-

posoit encore , allez avec le Cardinal ;  
Milord Hastings , & arrachez le Prin-  
ce à sa jalouse tendresse.

## L'ARCHEV.

Milord Bukingham , si ma foible  
Rhétorique peut convaincre la Reine  
de la nécessité d'envoyer ici le Duc  
d'York , vous ne l'attendrez pas long-  
tems. Mais , si elle s'obstine dans ses  
refus , Dieu ne permet pas que le saint  
asile qu'elle a choisi , soit violé... Je  
ne voudrois pas , pour le Royaume en-  
tier, me rendre coupable d'un tel crime.

## BUKIN.

Vous vous entêtez souvent mal à  
propos , Mylord , par un attachement  
outré à de vaines cérémonies , &  
de ridicules traditions... Pesez le cas  
même conformément aux idées gro-  
sieres de ce siècle , & vous convien-  
drez , que les droits du sanctuaire  
peuvent être blessés , en forçant le  
Prince d'en sortir. Les immunités  
ainsi que le revenu d'un bénéfice , n'ap-  
partiennent qu'à celui qui en a été lé-  
gitimement pourvû , ou même à celui  
qui l'a acquis par quelque trafic secret.  
Or , le Prince n'est dans aucun de ces cas.

# A C T E III.

125

cas-là ! Donc il ne peut jouir du privilège d'un bénéfice qui ne lui appartient pas ; & ce n'est point attenter aux droits du sanctuaire , que de l'en faire sortir par force .... J'ai souvent entendu parler d'Hommes-d'Eglise , & de leurs immunités : mais voilà la première fois que j'entens dire , que des enfans puissent s'en prévaloir.

## L'ARCHEV.

Pour cette fois , Seigneur , je veux bien être de votre avis.... Allons , Mylord Hastings : Venez avec moi ?

M. HASTINGS.

Je vous suis , Mylord.

## S C E N E IV.

LE PRINCE DE GALLES.  
GLOCEST. BUKINGHAM.

LE PRINCE à l'Archevêque , & à  
M. Hastings.

Je vous prie , Mylords , de faire diligence .... Maintenant , dites-moi , Duc de Glocestre , où je demeurerai ,

F iij



avec mon frere, jusqu'au jour de mon couronnement ?

GLOCEST.

Par tout où vous souhaiterez, Seigneur . . . Mais si vous en croyez mon conseil, vous irez vous reposer à la Tour, pendant un jour, ou deux. Ensuite vous choisirez la résidence qui vous plaira le plus, tant pour votre santé, que pour votre plaisir.

LE PRINCE.

La Tour, est l'endroit du monde, que je hais le plus . . . Est-il vrai, mon oncle, qu'elle fut bâtie par Jules-César ?

GLOCEST.

Oui, Seigneur, c'est lui qui l'a commencée ; & de siecle en siecle, elle s'est accrue, & rétablie.

LE PRINCE.

Ce fait est-il constaté par actes ? ou n'est-ce qu'une tradition populaire ?

GLOCESTRE.

Il en a des preuves, Seigneur.

LE PRINCE.

Mais, dites-moi, je vous prie : si il n'y en avoit pas d'actes, la tradition, d'âge en âge, n'auroit-elle pas suffi,

# ACTE III.

127

pour établir la vérité du fait , & pour le rendre incontestable , jusqu'à la fin des siècles ?

GLOCESTRE , *à part.*

Qui en sçait tant à cet âge , ne vit , dit-on , pas long-tems . . . .

LE PRINCE.

Que dites-vous mon oncle ?

GLOCEST.

Je dis, Seigneur , que même sans titre , la renommée vit long-tems . . . . C'est ainsi \* qu'en jouant mon rôle d'iniquité , le même mot a toujours deux sens , pour déguiser ma pensée.

LE PRINCE.

Ce Jules-César , étoit un homme bien fameux ! sa valeur a enrichi son esprit , & son esprit a beaucoup illustré sa valeur. La mort ne peut rien contre un pareil conquérant. Elle a frappé son corps , mais sa réputation durera toujours . . . . J'ai quelque chose à vous dire , là-dessus , mon cousin Bukingam.

\* A part.

F iij

128 RICHARD III.  
BUKIN.

Quoi donc, gracieux Seigneur !  
LE PRINCE.

Si je parviens jusqu'à l'âge de majorité, je veux reconquérir tout ce que nous avons perdu , en France ; ou mourir en soldat , comme j'aurai vécu en Roi !

---

## SCENE V.

*Les mêmes Acteurs. Arrivent , le*  
DUC D'YORK, L'AR-  
CHEVESQUE, & MILORD  
HASTINGS.

BUKIN.

**E**Nfin, voici le Duc d'York bien arrivé !

LE PRINCE.

Ah, Richard d'York, mon cher frere ! comment vous portez-vous ?

LE DUC D'YORK.

Fort-bien, mon redoutable frere : car c'est ainsi que je dois vous nommer maintenant !

ACTE III.

129

LE PRINCE.

Hélas oui ! pour mon malheur ;  
comme pour le vôtre , celui qui portoit  
si dignement ce titre , est mort trop  
tôt ; & par sa mort , ce même titre  
perd beaucoup de son poids.

GLOCESTRE.

Comment se porte notre cousin  
le noble le Duc d'York ?

YORK.

Je vous remercie , gracieux oncle ...  
Mais , à propos ! vous me disiez der-  
nierement , *que mauvaise herbe croît bien*  
*vite ?* vous voyez pourtant , que mon  
frere est crû beaucoup plus que moi ?

GLOCESTRE.

Je m'en apperçois , Seigneur.

YORK.

Sur ce pied , il est donc mé-  
chant ?

GLOCESTRE.

O gentil cousin , je ne dis pas cela !

YORK.

Il vous a donc plus d'obligation que  
moi.

GLOCESTRE.

Il est mon souverain , & vous n'êtes  
que mon parent.

Je vous prie, mon oncle de me donner votre poignard.

GLOCESTRE.

Mon poignard, petit cousin ? de tout mon cœur.

LE PRINCE.

Demande-t-on ainsi, mon frere ?

YORK.

Je sçai que mon oncle est complaisant. Il ne me refusera pas une bagatelle pareille.

GLOCESTRE.

Je veux vous faire un plus beau présent, cher cousin.

YORK.

Ah, vous voulez, sans doute, y joindre l'épée ?

GLOCESTRE.

Fort bien. Mais le présent ne seroit-il pas un peu trop lourd ?

YORK.

En ce cas, je dirois volontiers, que vous n'aimez à faire que des légers présents ; & que vous seriez homme à refuser quiconque vous en demanderoit d'autres.

ACTE III. 131  
GLOCESTRE.

Mais vous ne pourriez pas le porter ?

YORK.

Seroit-il encore plus lourd, je le porterai aisément, je vous assure !

GLOCEST.

Quoi vous voudriez sérieusement avoir mon épée, petit Seigneur ?

YORK.

Je le voudrois en vérité, pour proportionner mon remerciement au titre que vous me donnez.

GLOCEST.

Quel titre ?

YORK.

Petit !

LE PRINCE.

Le Duc d'York est toujours un peu pointilleux dans ses discours. Mais vous sçavez, mon oncle comment il faut le prendre ?

YORK.

Parlez-vous de prendre le sens de mon discours, ou de me prendre moi-même ? ma foi mon oncle, mon frere se mocque de vous, & de moi .... Parce que je suis extrêmement délicat,

F. vj



132 RICHARD III.

il croit, que vous pourriez me prendre, & me porter sur votre dos ?

BUKIN, *à part.*

Quelle finesse, & quelle vivacité d'esprit, dans ses petits raisonnemens ! pour mitiger les marques de mépris qu'il donne à son oncle, il sçait adroitement se railler lui-même ! ... Tant de malice à cet âge, annonce un génie surprenant !

CLOCEs. *au Prince.*

Vous plait-il, Seigneur, de vous mettre en chemin ? J'irai ensuite moi-même, avec Milord, Buckingham, prier la Reine votre mere, de venir à la Tour, vous féliciter sur votre arrivée.

YORK.

Quoi, voudriez-vous aller coucher à la Tour, Seigneur ?

LE PRINCE.

Milord Protecteur, prétend que cela est nécessaire.

YORK.

Pour moi, je n'y pourrois dormir tranquillement !

GLOCEST.

Pourquoi donc ? Qui voyez-vous à craindre ?

A C T E I. 133

YORK.

L'ame irritée de mon oncle Clarence ! mon ayeule m'a dit, que c'est là qu'il fut massacré.

LE PRINCE.

Pour moi, je ne crains pas les oncles morts.

GLOCESTRE.

Non plus que les vivans, à ce que j'espère !

LE PRINCE.

Vivans même, je ne crois pas devoir les craindre... Mais allons, Seigneur : & quoique mon cœur y sente de la répugnance, marchons à la Tour !

---

S C E N E V I.

GLOCESTRE, BUKING-  
HAM, CATESBY.

BUKIN.

**P** Enféz-vous Seigneur, que ce petit jazeur, York, n'ait pas été irrité, & soufflé par sa subtile mère : l'aurions.

134 RICHARD III.

nous vû , fans cela , vous railler avec tant de chaleur , & de mépris ?

GLOCES.

Ah , je n'en doute point !.... Mais ce petit garçon est dangereux ! il est hardi , vif , & spirituel , au-delà de ce que son âge permet d'être .... C'est le portrait de sa mere , de la tête aux pieds !

B U K.

Eh bien , qu'ils se reposent , où ils sont. Parlons d'autre chose. Tu as juré , Catesby , assez fortement , pour exécuter ce que tu nous as promis , & assez secretement pour ne pas craindre qu'il éclate jamais rien de notre projet .... Nous t'avons mis au fait de tout , pendant le voiage. Qu'en penses-tu ? crois-tu qu'il sera difficile d'attirer Milord Hastings dans notre parti , & qu'il se prête à élever ce noble Duc , sur le trône ?

C A T E S B Y.

Il aime si tendrement le Prince , à cause de feu son pere , qu'il ne sera pas possible de le gagner.

ACTE III.

135

BUKIN.

Et que penses-tu de Milord Stanley ?  
Sera-t-il aussi ferme ?

CATESBY.

Il agira toujours , comme Hastings.

BUKIN.

N'en parlons donc plus .... Il faut pourtant dès à présent , cher Catesby , que tu sondes adroitement les dispositions de Hastings , & que tu tâches de pénétrer les impressions que nos projets auront fait sur son ame. Tu l'inviteras ensuite , pour demain matin , à la cérémonie du couronnement. Si tu le trouves traitable , aies soin de l'encourager , en lui détaillant les motifs qui nous font agir. S'il te paroît froid , ou silencieux , sois de même , & romps sur le champ la conversation .... Surtout , fais-nous sçavoir , d'abord , ce que tu auras démêlé de ses dispositions : attendu que nous tiendrons demain différens conseils privés , dans lesquels toi seul seras employé , par préférence à tous autres.

En parlant de moi à Milord Hastings, vante-lui mes vertus, ainsi que ma puissance. Dis-lui, surtout, cher Catesby, que le nœud qui rassembloit contre lui tant de cruels adversaires, sera demain rompu & enflanganté, au château de Pomfret. Ajoute, qu'en faveur de cette bonne nouvelle, je lui recommande un baiser de plus, à l'aimable Shore.\*

BUK.

Allez, brave Catesby; nous vous recommandons la plus prompte expédition.

CATESBY.

Je vais m'y employer, Seigneur; avec tout le zèle, & toute la précaution possibles!

GLOCES.

Sçaurons-nous de vos nouvelles, avant la nuit?

CATESBY.

Vous en aurez, Seigneur.

GLOCES.

Nous serons tous les deux, ce soir, à Crosby.

\* Jeanne Shore étoit maîtresse du feu Roi Edouard IV.

SCENE VII.  
GLOCESTRE, BUKING-  
HAM.

BUK.

Que ferons-nous , Seigneur , si  
Hastings refuse d'entrer dans no-  
tre complot ?

GLOCES.

Nous lui ferons trancher la tête ;  
ensuite nous pourvions au reste . . .  
Souviens-toi , cher Bukingham , lorsque  
je serai Roi , de me demander le comté  
d'Hereford. Je te le donnerai , avec  
toutes les mouvances qui y furent at-  
tachées , lorsque le Roi en devint  
Propriétaire.

BUK.

Je me souviendrai , Seigneur , de  
votre promesse.

GLOCES.

Pour la voir plutôt effectuée , allons  
souper ensemble , afin de convenir  
de nos opérations , & en arrêter tout  
le plan.



## SCENE VIII.

*La Scene est devant la maison de  
Milord Hastings.*

HASTINGS. UN MESSAGER,  
*qui frappe à la porte.*

LE MES.

**M**ilord ? Milord ?  
HASTINGS, *en dedans.*  
Qui est-là ?

MES.

C'est de la part de Milord Stanley.

HAST.

Qu'elle heure est-il ?

MES.

Bientôt quatre heures.

HASTINGS, *entre.*

Ton maître n'a donc pû dormir cette nuit ?

MES.

Il y paroît, par ce que j'ai à vous dire. Premièrement, il vous salue...

HAST.

Après.

MES.

Ensuite, il vous apprend, qu'il a rêvé cette nuit, qu'un Sanglier avoit abbatu son casque, d'un seul coup de ses défenses ! ... Il sçait de plus, qu'il doit se tenir deux Conseils : dans l'un desquels, on doit déterminer, lequel de vous, ou de lui, pleurera la mort de son ami .... C'est surquoi, il m'envoie demander votre sentiment. Le sien seroit, de monter bien-vîte à cheval, & de chercher ( dans le nord de l'Angleterre ) un azile, contre le danger que son ame vient de pressentir.

HAST.

Va, mon ami, retourne vers ton maître. dis-lui, que nous n'avons rien à craindre des deux Conseils qui doivent se tenir. Nous devons tous les deux assister à l'un ; & notre ami Catesby doit assister à l'autre. Il ne s'y passera rien contre nos intérêts, à moins que le Ciel ne nous prive de toute intelligence ... Dis-lui, qu'à cet égard, sa crainte n'a aucun fondement. Qu'à l'égard de son rêve, je m'étonne

140 RICHARD III.

de lui voir ajouter foi , aux vaines illusions d'un sommeil inquiet : c'est exciter le Sanglier à nous poursuivre , que de le fuir lorsqu'il ne nous attaque point ... Adieu. Dis à ton maître, qu'il s'habille , & qu'il vienne me rejoindre , pour aller ensemble à la Tour , où nous verrons de quelle humeur fera le Sanglier.

MES.

Seigneur , je vais lui porter votre réponse.

---

## SCENE IX.

HASTINGS, CATESBY.

CATESBY.

**M**ille bonjours , au noble Milord Hastings!

HAST.

Bonjour , Catesby. Vous êtes bien matinal aujourd'hui ? Quelles nouvelles , ami , dans notre état chancelant ?

CATES.

Il est en effet , bien ébranlé , Milord ! & je crois que nous ne le verrons ja-

mais affermi, jusqu'à ce que Richard en prenne le timon.

HAST.

Qu'appellez-vous le timon ? la Couronne ?

CATES.

Eh quoi donc Milord ?

HAST.

Cette tête ne sera plus sur mes épaules, quand on verra la Couronne d'Angleterre si mal placée !... Mais crois-tu, de bonne foi, que Glocester y pense ?

CATES.

Oui, sur ma vie il espere même que vous voudrez bien l'aider dans ce projet, & vous joindre à son parti. C'est dans cette confiance, qu'il m'envoie, pour vous apprendre, que Pomfret verra aujourd'hui couler le sang de tous vos ennemis.

HAST.

Je vous avoue, que cette nouvelle ne me fait pas de peine, parce que tous les parens de la Reine ont toujours été mes ennemis. Mais que cela m'engage à trahir le légitime héritier du Trône, en faveur de Richard de Glo-

142 RICHARD III.

cestre , c'est ce que la mort même  
n'obtiendra pas de moi !

CATES.

Que Dieu vous affermissé , Milord ,  
dans des sentimens si généreux.

HASTINGS.

Mais , je rirai longtems , d'avoir vu  
tomber ces mêmes adversaires , qui  
avoient cherché à me perdre auprès  
du Roi défunt !... Un peu de patience ,  
Catesby : avant qu'il soit quinze jours ,  
j'en ferai dépêcher encore quelques-  
uns , qui ne s'y attendent guère !...

CATESBY.

Il est bien fâcheux , Milord , d'être  
obligé de mourir , dans le tems qu'on  
s'y attend le moins !

HAST.

Oh , terrible , terrible !... Voilà  
pourtant ce qui arrive à Rivers , Vaug-  
han , & Gray ? & il en arrivera bien-  
tôt autant à d'autres , qui se croient  
aussi en sûreté que toi , & moi , qui  
sommes le plus avant dans les bonnes  
graces des Ducs de Glocestre , & Bu-  
kingham !

CATES.

Oh , ils font tous les deux , grand cas

d'une tête telle que la vôtre!... \* Aussi  
sera-t'elle bientôt placée sur le Pont  
de Londres.

H A S T.

J'en suis persuadé; & je crois l'avoir  
bien mérité.

S C E N E X.

HASTINGS. CATESBY.  
STANLEY.

H A S T.

**V**enez, Milord, venez.... Où  
est donc votre épieu? Ne crai-  
gnez-vous plus le Sanglier?

S T A N.

Bonjour Milord; bonjour Catesby!.  
Vous pouvez badiner à votre aise;  
mais, par la Sainte-croix, je n'aime  
pas tous ces Conseils privés, moi!

H A S T.

Seigneur, ma vie m'est aussi chère  
que la vôtre peut vous l'être; je vous  
dirai même que je n'en ai jamais fait

\* A part.



tant de cas, qu'aujourd'hui. Croyez-vous, que j'aurois un air aussi triomphant, si je n'étois aussi certain de notre sûreté, que de celle de l'Etat ?

STAN.

Les prisonniers de Pomfret, étoient aussi guais, & aussi tranquilles sur leur sort, quand ils sortirent de Londres ! & ils n'avoient en effet aucun lieu de penser autrement. Vous voyez cependant, quel est leur sort ! . . . Je souhaite de me tromper, mais cet exemple m'apprend à me défier d'un ancien ennemi réconcilié ! . . . . Qu'irons-nous faire maintenant à la Tour ? il est trop tard.

HAST.

Allons, Milord, allons ; reprenez votre fermeté ! & sachez que les prisonniers dont vous venez de parler, doivent avoir aujourd'hui la tête à bas.

STAN.

Hélas, ils sont plus dignes de porter leurs têtes, que beaucoup de leurs accusateurs ne le sont de porter des chapeaux ! . . . Partons pourtant, Milord, puisque vous le voulez ! . . .

HAST.

Allez toujours devant ... J'ai un mot  
à dire à cet homme.

S C E N E XI.

HASTINGS. *Un Sergent  
d'Armes.*

HASTINGS.

E H bien, comment te portes-tu, l'a-  
mi ? Quelles nouvelles dans ce  
monde ? en es-tu content ?

LE SERGENT.

Autant que votre grandeur peut  
l'être.

HASTINGS.

Je te dirai que j'en suis plus content ;  
que la dernière fois que je te rencon-  
traï ici. J'étois alors conduit prisonnier  
à la Tour , par les pratiques des pa-  
rens de la Reine : mais aujourd'hui  
( je te le dis sous le secret ) ils sont  
plus malheureux que je ne le fus ja-  
mais . . . . Ils doivent être décapités.

II. Part.

G

Plaise à Dieu, Seigneur, que ce  
soit pour votre bien !

HASTINGS.

Je te remercie, l'ami .., Tiens,  
bois à ma santé .... \*

\* Il lui donne sa bourse.

SCENE XII.

HASTINGS. *Un Prêtre.*

LE PRESTRE,

**J**E bénis le hazard qui me procure  
l'honneur de saluer votre gran-  
deur !

HASTINGS,

Je vous remercie, Sir Jean, & de  
bon cœur ! .... Je crois vous devoir  
un quartier de votre pension : passez  
chez moi Dimanche, je m'acquitterai  
envers vous. \*\*

\*\* Il parle à l'oreille du Prêtre.

SCÈNE XIII.

HASTINGS , BUKINGHAM.

BUKIN.

Q Uoi donc , en conversation avec un Prêtre , Mylord Chambellan ? .... Les Seigneurs de Pomfret , peuvent avoir besoin d'un homme de cette robe : mais je ne crois pas que vous soyez dans le cas de vous confesser ?

HASTINGS.

Ma foi , quand j'ai rencontré ce Prêtre , j'ai pensé à ceux dont vous parlez ! .... Allez-vous du côté de la Tour ?

BUKIN.

J'y vais , Mylord , mais je n'y retournerai pas longtems ! ... je crois que je vous y laisserai.

HASTINGS.

Cela est probable , car j'y dînerai.

BUKIN.

\* Tu y souperas aussi , quoique tu

\* A part.

G ij

148 RICHARD III.  
ne t'en doutes pas ! ... Allons , My-  
lord , marchons.

HASTINGS.  
Partons , Seigneur.

---

## SCENE XIV.

*Le Théâtre représente le Château  
de Pomfret.*

SIR RICHARD RATECLIF  
*paroît , avec des Hallebardiers,  
conduisant au supplice Mylords  
Rivers, & Gray, & Sir Thomas  
Vaughan.*

RATECLIF.

**A**llons : amenez les prisonniers...  
M. RIVERS.

Sir Richard Rateclif , vous allez  
voir mourir un sujet fidele , pour  
avoir été trop sincere , & trop zélé pour  
son Souverain !

M. GRAY , à Rateclif.  
Que Dieu le garde des mains cruelles

# ACTE III.

149

les de la cabale perfide , dont tu suis  
servilement les ordres !

VAUGHAN.

Tu regretteras un jour de t'être  
prêté à ce sanglant ministère !

RATECLIF.

Dépêchons... Le terme de votre vie  
est déjà expiré.

M. RIVERS.

O Pomfret , Pomfret ! O toi pri-  
son sanglante , & fatale , à tous les  
Pairs de ce Royaume ! C'est dans l'en-  
ceinte de tes murs funestes , c'est dans  
cet endroit même , que Richard II.  
reçut le coup mortel !... pour que rien  
ne manque à la réputation funèbre  
que tu t'es acquise , bois aussi notre  
sang !

M. GRAY , à *M. Rivers.*

C'est à présent que les malédictions  
de la Reine Marguerite , sont effective-  
ment tombées sur nos têtes ! rappelez-  
vous , Mylord , le reproche qu'elle nous  
fit , ainsi qu'à Mylord Hastings , d'avoir  
été tranquilles spectateurs du meurtre  
de son fils Edouard ?

M. RIVERS.

Qui , mais les malédictions ne sont

G iij



pas moins tombées sur Richard de Glocestre, & sur Bukingham, que sur Hastings, & nous ? .... O Dieu, n'oubliez pas de la venger d'eux, comme vous la vengez de nous trois ! Que notre sang versé, éteigne votre colère, ou l'écarte du moins de la tête de la Reine ma sœur, & de celle de son fils !

## RATECLIF.

Finissons... L'heure fatale est écoulée. Il faut mourir !

## M. RIVERS.

Allons... Venez, Gray ; approchez-vous, Vaughan ; embrassons - nous... Adieu ! jusqu'à ce que le Ciel nous rejoigne tous trois ! ....



SCÈNE XV.

*Le Théâtre représente la Tour de  
Londres.*

BUKINGHAM. STANLEY.  
HASTINGS. L'EVESQUE  
D'ELY. CATESBY. LOVEL,  
*& autres, autour d'une table.*

HASTINGS.

**V**ous sçavez, illustres Pairs, que  
nous sommes assemblés pour fi-  
xer le jour du couronnement de notre  
Souverain ? ... Parlez, nommez ce  
jour déjà trop attendu !

BUKIN.

Tout est-il préparé, pour ce jour  
d'allégresse ?

STANLEY.

Oui, Seigneur : il n'est question  
que de l'arrêter.

L'EVESQ. D'ELY.

En ce cas, mon avis est, que ce  
soit pour demain.

G iiij

Qui de vous , est le mieux dans l'esprit du noble protecteur ? qui de vous enfin croit avoir mieux mérité l'honneur de sa confiance ?

L'EVESQ. D'ELY.

Je crois , Mylord , que personne n'a droit , plus que vous , de se flatter de cet avantage.

BUKIN.

Il nous connoît tous à l'extérieur : mais quant à l'âme , il ne connoît pas mieux la mienne , que la vôtre ; & je ne connois pas mieux la sienne , Mylord , que vous la mienne ! ... Mylord Hastings ; vous vous aimez tous deux , depuis long-tems ? ...

M. HASTINGS.

Vous m'honorez , Seigneur : je sçai qu'il m'aime ; mais je n'ai point sondé ses desseins , par rapport au couronnement ; il ne m'en a jamais parlé... Nommez vous-même le jour , Mylord ; vous devez sçavoir ses intentions. Je joins ma voix à la vôtre , & j'espère que le Duc le trouvera bon.

## SCENE XVI.

*Les mêmes Acteurs.* LE DUC  
DE GLOCESTRE.

L'EVESQ. D'ELY.

**S** Eigneurs , voici le Duc.  
GLOCEST.

Nobles Seigneurs , & Cousins , je vous saluë ! ... J'ai été un peu paresseux aujourd'hui : mais j'ai crû ma présence peu nécessaire, pour hâter l'expédition des grandes affaires confiées à vos lumieres.

B U K I N.

Seigneur , quand même vous ne seriez pas arrivé à tems , Mylord Hastings auroit prononcé pour vous ; il alloit fixer le jour du couronnement.

GLOCEST.

Mylord Hastings , personne n'auroit été aussi hardi que vous ? Mais vous me connoissez ; & je sçai que vous m'aimez... Mylord d'Ely , quand j'ai passé à Holbourn , je me souviens

G. v.

154 RICHARD III.

d'avoir vû de belles fraises, dans votre jardin. Faites - moi le plaisir d'en envoyer chercher.

L'EVESEQ. D'ELY.

Mon Dieu, Seigneur, j'y consens de tout mon cœur ! ( *Il sort.* )

---

## SCENE XVII.

*Les mêmes Acteurs , sauf L'E.*  
VESQUE D'ELY.

GLOCEST.

**M** On Cousin Bukingham , un mot je vous prie . . . . ( *bas.* )  
Catesby a fondé Hastings ; & ce bourru lui a paru si entêté , qu'il perdra plutôt la tête , que de consentir à ce que le fils d'Edouard perde le Thrône d'Angleterre.

BUKIN.

Sortez un instant, Seigneur : je vous suivrai.

---

---

S C E N E XVIII.

*Les mêmes Acteurs, à la réserve*  
du DUC DE GLOCESTRE,  
& BUKINGHAM.

M. STANLEY.

Nous n'avons pas encore arrêté le grand jour... Pour moi, je pense qu'il y auroit trop de précipitation de le fixer à demain. J'avoue même, qu'à mon égard, il me manque bien des choses nécessaires pour cette fête, que je serois bien-aïse d'avoir.

---

---

## S C E N E XIX.

*Les mêmes Acteurs. L'EVE-*  
QUE D'ELY, *rentre.*

L'EVEQUE.

Où donc est Mylord Duc de Glocestre?... Je viens d'envoyer chercher les fraises qu'il demande.

G vj



# RICHARD III. HASTINGS.

Le Duc paroît aujourd'hui fort affable , & de bonne humeur. Il roule sans doute , dans son esprit , quelque pensée qui le réjouit : je n'en sçaurois douter , au ton dont il nous a souhaité le bon jour ! . . . Je crois , en vérité , que personne au monde , ne peut moins cacher son amitié , ou sa haine , que ce Prince ! . . . Ce qu'il a dans le cœur , est écrit sur son front !

M. STANLEY.

Qu'y lisez - vous donc aujourd'hui , Mylord ?

M. HASTINGS.

Rien , que de bien , s'il se croyoit offensé par quelqu'un de nous , ses yeux vous l'eussent déjà annoncé.

## S C E N E XX.

*Les mêmes Acteurs.* GLOCESTRE, BUKINGHAM.

GLOCEST.

**D**ites-moi , je vous prie , Mylords , ce que mérite un traître , qui , par

### A C T E III.

157

un art diabolique , travaille à précipiter l'instant de ma mort ; & dont les charmes infernaux n'ont déjà que trop operé sur le corps que vous voiez ?

M. HASTINGS.

La vivacité de mon zèle , & de mon affection pour vous , ne me permet pas , Seigneur , d'attendre mon tour pour condamner le criminel. De quel rang qu'il soit , il mérite la mort !

GLOCEST.

Que vos yeux soient donc témoins , de son forfait , & de mes maux !... Voyez l'effet du sortilège ! Voyez ce bras \* flétri , sec , & décharné !... C'est la femme d'Edouard : c'est cette infâme magicienne , qui , de concert avec l'indigne Shore , font parvenues , avec l'aide de l'enfer , à me réduire dans cet état déplorable !

M. HASTINGS.

Seigneur , si elles sont coupables de ce crime....

GLOCEST.

Si ?... Si , dis-tu , insolent protecteur d'une femme deshonorée ? ... Tu oses me parler de si ? à moi ? ... Tu es un

\* Il découvre son bras.

traître ! ... A bas sa tête ! ... Oui, je jure , par *Saint Paul* , que je ne dînerai point que je ne l'aye vûe hors de ses épaules ! ... Lovel , & Catesby ! je vous le livre. Veillez , à ce que ma Sentence soit promptement exécutée ! .. Que ceux qui restent, & qui m'aiment, me suivent ...

---

## SCENE XXI.

HASTINGS. LOVEL.  
CATESBY.

HASTINGS.

**M**Alheur ! malheur , sur l'Angle-  
terre, beaucoup plus que sur moi !  
j'aurois prévenu ce coup , si j'avois été  
plus sage ! ... Stanley avoit rêvé, qu'un  
sanglier avoit renversé son casque : il  
m'exhortoit à fuir avec lui , & j'ai mé-  
prisé sa crainte ! Mon cheval a bron-  
ché trois fois , & s'est jetté autant de  
fois en arriere , à l'aspect de la Tour ,  
comme s'il avoit senti qu'il menoit son  
maître à la boucherie ! ... C'est main-  
tenant , que j'ai besoin du Prêtre , à

A C T E III. 159

qui je parlois tantôt ! C'est maintenant, que je me repens d'avoir fait parade de mon triomphe , au Sergent d'armes , en insultant au malheur des victimes de Pomfret ! Oh , Marguerite ! Marguerite ! c'est maintenant , que ta malediction funeste éclate sur la tête du misérable Hastings !

C A T E S B Y.

Allons, allons, disposez-vous à mourir. Le Duc attend pour dîner ! confessez-vous vite !

H A S T I N G S.

Faveur momentanée , des Grands du monde ! Météore trompeur , que nous suivons avec tant de peines , & qui nous échape dans l'instant même où nous croyons te toucher ! Pourquoi te préférons-nous , à des biens plus solides ? . . . Oui , grand Dieu ! je le vois , mais trop tard : celui qui fonde ses espérances sur tout autre que sur toi , est un Matelot yvre ( au haut d'un mast ) toujours prêt à tomber , au moindre mouvement , dans les abîmes de la mer.

C A T E S B Y.

Eh bien finirons-nous ? Partons,

Toutes ces lamentations sont inutiles;

### HASTINGS.

Sanguinaire Richard ! ... Misérable Angleterre ! je t'annonce les tems les plus affreux , que jamais l'univers ait vû depuis son origine ! ... Allons ; qu'on me conduise à l'échafaut. Va lui porter ma tête ! ... Tel rit de mon malheur , qui périra demain !

## SCENE XXII.

*Le Théâtre représente les Murs de la Tour.*

GLOCESTRE , & BUKINGHAM ;  
*paroissent couverts d'armes rouillées.*

### GLOCEST.

C'Est ici , cher Bukingham , qu'il faut sçavoir jouer son personnage ! ... Ne sçais-tu pas , dans le besoin , changer , tout à coup , de visage , affecter un tremblement involontaire , entre couper tes mots , & fraper ta poitrine ? Recommencer ton discours , & t'arrêter encore ? Enfin , paroître

ACTE III. 161

frapé d'horreur , au point d'en avoir perdu le jugement ?

BUKIN.

Bon ! je puis surpasser le meilleur Acteur tragique ! je sçai faire parler à la fois ma langue , & mes yeux , toucher , émouvoir , & lire dans les cœurs ! Je sçai trembler , frémir , tressaillir même quand il le faut ; & l'instant d'après , paroître m'amuser sérieusement d'une bagatelle , lorsque je médite le plus grand dessein. La terreur & la crainte , se peignent aussi aisément dans mes yeux , que la joie & la tristesse. En un mot , toutes les passions m'obéissent ; & mon visage porte toujours l'impression de celle qui peut servir à mes projets.

GLOCEST.

Tant mieux !.... Mais voici le Maire de Londres.

BUKIN.

Laissez-moi l'entretenir un moment ....



## SCENE XXIII.

*Les mêmes Acteurs.* LE MAIRE  
DE LONDRES, & sa  
suite. GLOCESTRE &  
BUKINGHAM, fei-  
gnent beaucoup d'effroi.

GLOCEST.

**A** Mis, qu'on garde bien le pont-le-  
vis!... BUKIN.

Ecoutez!... J'entens le bruit des  
tambours!...

GLOCEST.

J'ai envoyé Caresby faire la ronde  
autour des remparts.

BUKIN.

Mylord Maire, nous vous avons  
mandé...

GLOCEST.

Prenez garde! défendez-vous...  
voilà les ennemis!

BUKIN.

Le Ciel, & notre innocence, com-  
battront pour nous!...

S C E N E XXIV.

*Les mêmes Acteurs. LOVEL, &  
CATESBY, portant la tête de  
Mylord Hastings.*

GLOCESTRE.

**N** On, tranquilisez-vous : ce sont de  
nos amis.

LOVEL.

Seigneur, voilà la tête de cet infâ-  
me traître, de ce dangereux Hastings,  
que vous n'osiez soupçonner !

GLOCEST.

Ah, je l'ai tant aimé, que je ne puis  
encore m'empêcher de le pleurer ! je  
l'avois toujours crû le plus vrai, le plus  
sincere, en un mot le meilleur des hu-  
mains ! je ne pensois que par lui ; son  
âme étoit le dépôt de mes pensées les  
plus secrètes ! ... Sous quelles appa-  
rences plus séduisantes, le vice trou-  
va-t'il jamais à se cacher ? Hélas, sans  
son commerce criminel avec la Shore,  
il seroit encore à mes yeux, au-dessus  
de tous soupçons !

Ah , c'étoit le traître le plus fin , & le plus couvert ! ... croiriez-vous bien, Mylord Maire , ( & ce n'est que par un miracle que nous en sommes échappés ! ) Croiriez-vous , dis-je , que ce perfide avoit comploté , dans la chambre du Conseil même , de nous assassiner aujourd'hui , l'illustre Duc, & moi ?

LE MAIRE.

O Ciel ! est-il possible ?

GLOCEST.

Comment donc ? nous prenez-vous pour des barbares ? Aurions-nous sévi contre le coupable , au point de le faire exécuter , sans forme de procès , si l'extrême péril de l'Etat , la paix de l'Angleterre , & notre propre sûreté , ne nous y eussent pas forcés ?

LE MAIRE.

Puisse sa mort vous rendre tranquilles ! il la méritoit ; & vous avez très-bien agi , en faisant un exemple capable d'épouvanter les traîtres.... Il avoit beaucoup perdu de mon estime, depuis son attachement pour la Shore !

BUKIN.

Notre intention n'étoit pourtant pas,

qu'il fût exécuté avant votre arrivée , Mylord ; mais le zèle de nos amis , \* a été plus vif que nous n'eussions voulu . . . Nous aurions été bien - aîsés , que vous l'eussiez entendu parler , & confesser toutes les circonstances de sa trahison ; vous eussiez été en état d'en faire part à nos Citoyens , qui pourroient , peut-être , interpréter sinistrement cette exécution précipitée , & plaindre le criminel.

LE MAIRE.

Votre parole , Mylord , ne vaut-elle pas autant , que si j'avois vû , & entendu le coupable ? Croyez , nobles Princes , que je vais rendre compte à nos zélés Bourgeois , de la maniere dont vous vous êtes comportés dans une circonstance aussi pressante , & aussi dangereuse pour l'Etat.

GLOCESTRE.

Hélas , Mylord , nous n'avons eu d'autre but , en vous mandant , que de prévenir , par votre moyen , la critique des mal-intentionnés.

BUKIN.

Quoiqu'arrivé trop tard , au gré de \* Montrant Lovel , & Catesby.

nos désirs, nous comptions cependant que vous certifierez tout ce que nous venons de vous apprendre. C'est dans cette confiance, que nous vous disons adieu.

\* Le Maire sort.

## S C E N E   X X V.

*Les mêmes Acteurs.*

### GLOCESTRE.

**C**Ours après lui, cher Bukingham, suis-le ! hâtes-toi de le joindre à Guild-Hall, feins de l'y rencontrer par hasard, & profite de l'occasion, pour lui parler, ainsi qu'aux Citoyens, de la bâtardise des enfans du Roi défunt. R'appelle au peuple, qu'Edouard a fait périr un Bourgeois de Londres, uniquement pour avoir dit, *qu'il feroit son fils héritier de la Couronne*, quoique ce malheureux n'entendit parler d'autre chose, que de l'Enseigne de sa Boutique !... ne manque pas, d'appuyer fortement sur son odieuse lubricité, qui

s'étendoit indifféremment sur les femmes, sur les filles, & sur les veuves de ce Royaume; sur toutes celles enfin qui avoient le bonheur, ou le malheur de plaire à ses yeux!.. Tu peux tomber, de là, sur ma personne. Dis-leur, que lorsque ma mere devint enceinte de cet insatiable Edouard, le Duc d'York, mon pere, étoit absent, & faisoit la guerre en France; que par un calcul exact du tems de sa grossesse, on a reconnu évidemment que l'enfant n'appartenoit point au Duc. R'appelle-leur enfin les traits du visage, d'Edouard, absolument étrangers à ceux de feu mon pere.... mais observe, sur-tout, de ne toucher des derniers traits, qu'avec une extrême délicatesse: car enfin, cher Bukingham, ma mere vit encore !.

BUKINGHAM.

Reposez-vous sur moi, Seigneur; je vais faire le rôle d'Orateur, avec autant d'art, & de véhémence, que si le brillant héritage, en litige, devoit être le prix de mon plaidoyé... je vous quitte là-dessus.



Si tu les vois bien disposés, amènes-les au Château de Baynard, où tu me trouveras dévotement accompagné, par des Evêques, & par d'autres révérends Personnages.

BUKIN.

Je pars ; & vers trois ou quatre heures après midi, soyez attentif aux nouvelles, qui vous arriveront de Guild-Hall.

## SCENE XXVI.

GLOCESTRE. LOVEL;  
CATESBY.

GLOCEST.

**L**Ovel, allez, en diligence, me chercher le Docteur Shaw... Vous, Catesby, allez chez le Moine Peuker. Dites-leur de me venir trouver, dans une heure, au Château de Baynard.

SCENE

## S C E N E XXVII.

GLOCESTRE, *seul.*

**I**L faut maintenant songer à donner mes ordres , pour cacher à tous les yeux les enfans de Clarence ; & pour que personne ne puisse approcher de ceux d'Edouard.

## S C E N E XXVIII.

UN NOTAIRE, *seul.*

**V**Oilà les chefs d'accusations intentés contre le pauvre Mylord Hastings ( assez amplement grossoyés par une bonne main ) pour être lûs tantôt publiquement dans l'Eglise de saint Paul ! ... J'ai employé onze heures entieres à les mettre au net : car ce n'est , qu'hier au soir , que Catesby me les a envoyés. L'original étoit rempli de tous les côtés. Cependant

*II. Part.*

H

Hastings , n'a pas vécu cinq heures après avoir été arrêté ; & pendant ce petit intervalle , il n'a été , ni interrogé , ni traité comme un criminel ! .... Il faut avouer que les hommes croissent en bonté ! .... Mais quel fera l'esprit assez bouché pour ne pas démêler ce grossier artifice ! ou assez effronté , pour dire , qu'il ne l'apperçoit pas ! ... Le monde est devenu trop pervers ; & cet excès de méchanceté présage la ruine !

## SCENE XXIX.

*Le Théâtre représente le Château de Baynard.*

GLOCESTRE , & BUKINGHAM , entrent par différentes portes.

GLOCEST.

**E**H bien , Mylord , que disent nos Bourgeois ?

BUKIN.

Par la mere de Dieu , ils ont tous la bouche fermée !

Avez-vous parlé de la bâtardise, des enfans d'Edouard ?

B U K I N.

Oui ; j'ai parlé de son contrat de mariage, avec Lady Lucy, & de celui qui a été fait en France, par ses Ambassadeurs. J'ai exagéré l'insatiableté de ses desirs, & les outrages qu'il a fait à tant de maris de Londres ; sa main toujours sanglante, dès le moindre soupçon ; sa bâtardise, & son peu de ressemblance avec le feu Duc d'York. De là, j'ai parlé de vous ; j'ai rappelé les traits de votre visage, qui nous laissent un portrait vivant de votre illustre pere, & la noblesse de vos sentimens, qui nous retracent l'idée de ses vertus. J'ai fait valoir, ses victoires que vous avez remportées en Ecosse ; votre admirable discipline dans la guerre, votre sagesse, dans la paix ; enfin la douceur de votre caractère, & cette humilité si rare, dans un homme de votre naissance ! En un mot, je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit concourir au succès de vos desseins ; & j'ai terminé ma ha-

H ij

rangue , en ordonnant à ceux qui aimoient sincèrement la Patrie , de crier  
*vive Richard , Roi d'Angleterre !*

GLOCESTRE.

Eh bien ? Qu'ont-ils dit alors ?

BUKIN.

Pas le mot ! .... Mais tous pétrifiés , & muets comme des statues , je les vois tout à coup se regarder l'un l'autre , & pâlir comme des morts ! .... Je leur fais , alors , d'amères réprimandes ; j'interpelle le Maire , de me rendre raison de ce profond silence. Il me répond que l'usage n'est pas de parler directement au peuple , qui n'est accoutumé qu'à la voix de ses Altesseurs. On le presse bientôt de répéter mon discours ; mais il s'en acquitte de manière , à ne rien prendre sur son compte ; il n'a rien vû , dit-il , il ne sçait rien enfin , que ce qu'il tient de vous ! ... A peine a-t-il cessé de parler , qu'un certain nombre de mes gens , apostés ( dans le bas de la salle ) jettent leurs bonnets en l'air , & crient , *vive le Roi Richard !* ... Je profite de ce léger avantage. *Mille graces , m'écriai-je , généreux Citoyens ! Mille gra*

# ACTE III. 173

*Ces braves amis ! Cet applaudissement général, & ces cris d'allégresse, prouvent votre amour pour la Patrie, & votre estime pour Richard ! . . . . Voilà, Seigneur ; tout ce qui s'est passé.*

GLOCEST. . . .

Ce silence général m'étonne, & me mortifie ! . . . . Mais le Maire, & les Echevins ne viendront-ils pas ?

BUKIN.

Ils font ici, Seigneur. Mais feignez d'être effrayé du motif de leur arrivée. Ne paroissez pas d'abord, & ne leur accordez audience, qu'après les plus vives sollicitations. Ne vous montrez, enfin, qu'armé, d'un gros livre de prières, & accompagné de deux Ecclésiastiques : Car j'ai envie de faire un beau sermon sur ce texte. Affectez, surtout beaucoup de répugnance à consentir à l'objet de leur requête ; tranchez longtems du Philosophe ; & dites toujours, *non*, jusqu'à ce que la violence, ou l'importunité, paroissent vous arracher un *oui* !

GLOCESTRE.

Je rentre ; & s'il n'est question que de bien jouer le rôle que tu me pres-



174 RICHARD III.

cris, notre projet ne peut manquer d'avoir une bonne issue.

BUKIN.

Dépêchez - vous : montez dans votre appartement ! Le Maire arrive , il frappe.....

---

### SCENE XXX.

BUKINGHAM. LE MAIRE,  
*& sa Suite. Plusieurs Bourgeois.*  
CATESBY *paroît ensuite.*

BUKIN.

**S**Oyez le bien venu , Mylord. J'attends ici depuis longtems... Je crois que le Duc ne veut voir personne aujourd'hui.... Ah , Catesby ; eh bien , qu'a répondu le Duc , à ma requête ?

CATESBY.

Il vous prie , Mylord , de revenir demain , ou après demain. Le Duc est enfermé avec deux saints Ecclesiastiques : ils sont actuellement en méditation ; & les affaires les plus im-

ACTE III. 175

portantès, ne lui feroient point interrompre ce pieux exercice !

BUKIN.

Je t'en prie, cher Catesby ! retourne vers le Duc. Dis-lui, que je suis ici, avec Mylord Maire, & les Echevins de Londres ! que nous avons une affaire à lui communiquer, qui intéresse le bien, & le repos de l'Etat !

CATESBY.

Je vais faire en sorte de lui parler, Seigneur !

SCENE XXXI.

*Les mêmes Acteurs.*

BUKIN. *au Maire.*

**V**ous voyez, Mylord, que nous n'avons pas ici à faire à un Edouard ! ce n'est pas avec une nouvelle Maîtresse, que le Duc est occupé ; ce n'est pas sur un lit voluptueux, qu'il repose maintenant ! Richard est à genoux ; Richard n'est occupé que de la contemplation des choses célestes !... Ce n'est pas non plus avec une

H iij

troupe de courtisans oisifs , qu'il donne des heures entieres à des amusemens frivoles & criminels ; ce n'est pas à un sommeil nécessaire , pour rétablir ses forces épuisées : C'est à la priere , c'est à la méditation , c'est enfin à de pieux devoirs , qu'il regarde comme la seule nourriture de l'ame !... Heureuse Angleterre ! Heureux Royaume , si tu peux déterminer un si digne Prince à porter ta couronne ! Mais , je crains bien , que nos efforts ne soient vains !

LE MAIRE.

Dieu nous préserve d'un pareil refus !

BUKIN.

Hélas , nous avons tout à craindre ! mais voilà Catesby.

## SCENE XXXII.

*Les mêmes Acteurs.* CATESBY.

BUKIN.

**E**H bien , cher Catesby ; que dit sa Grandeur ?

CATES.

Il paroît étonné de voir ici un si grand nombre de citoyens, & d'ignorer le sujet qui vous engage a les rassembler ! ... En un mot, Mylord, il paroît craindre, que vous n'ayez quelques mauvais desseins !

BUKIN.

Je suis fâché d'avoir donné matière à ses soupçons ! je jure que nous n'y sommes venus qu'à bonne fin ; & que les sentimens que nous y apportons, sont dignes de lui, & de nous ! ... Retournez, Catesby ! vous pouvez l'en assurer de notre part ! ... \* Il est difficile de retirer un homme, véritablement pieux, de ses exercices ordinaires. La contemplation a pour lui des charmes dont le reste des mortels ignore la douceur !

\* Catesby sort.



## SCENE XXXIII.

*Les mêmes Acteurs.* LE DUC  
DE GLOCESTRE , *paraît*  
*dans le fond du Théâtre , au mi-*  
*lieu de deux Evêques.* CA-  
TESBY *le suit.*

LE MAIRE.

**J**E l'apperçois , qui se promène avec  
deux de nos Evêques.

BUKIN.

Ce sont les vrais piliers de la vertu ;  
auprès d'un Prince Chrétien ! ils écar-  
tent loin de lui , les funestes idées , que  
la vanité suggère ! ... Voyez-vous ce  
bréviaire dans sa main ? digne signale-  
ment d'un homme vertueux ! ... \* Illus-  
tre Plantagenette ! gracieux Prince !  
pardonnez , si nous osons interrompre  
les saintes occupations où votre zèle  
vous engage !

GLOCES.

Mylord , vous n'avez pas besoin  
\* Il s'approche de Glocestre.

ACTE III: 179

d'excuses, auprès de moi ! je vous en dois moi-même, de ce que le service de Dieu m'empêche de voir mes amis aussi souvent que je le désirerois ! .... Mais, après tout, quel est le sujet de votre arrivée ? Et en quoi puis-je vous être utile ?

BUKIN.

En ce qui plaira sûrement à la divinité, & à tous les gens de bien, de cette Isle désolée.

GLOCES.

Je crains, d'avoir commis quelque faute, ou d'avoir offensé involontairement quelqu'un de nos Citoyens ! Et vous venez peut-être, me demander raison de ma conduite ?

BUKIN.

Vous l'avez dit, Seigneur : nous ne ferons satisfaits, que lorsque nous verrons votre grandeur disposée à réparer la faute !

GLOCES.

Serois-je ne Chrétien, si je le refusois ?...

BUKIN.

Sachez donc, Seigneur, que vous vous rendez coupable, en regardant

H vj



## 180. RICHARD III.

d'un œil indifférent , le Thrône , le Sceptre , & la Couronne de vos Ayeux ! en oubliant , que la gloire de votre Maison , & le devoir de votre naissance , ne vous permettent pas de les laisser en proie , à la foiblesse du rejeton flétri , d'un arbre , jadis si beau ! ... Il est tems , Seigneur , que ceux qui ont encore des entrailles , pour la Patrie , vous réveillent , & vous arrachent de la profondeur de vos méditations , pour peindre à vos regards , l'état déplorable de l'Angleterre ! ... Cette Isle , autrefois si redoutable , est avilie sous le faix honteux de sa foiblesse ; elle est défigurée aux yeux des Nations ; la souche Royale même se grêse sur des sauvagesons aussi ignobles qu'ignorés ; tout languit , enfin , dans ce malheureux Royaume , qui n'est plus connu dans l'Univers que par les troubles qui l'agitent encore ! ... C'est pour trouver remède à tant de maux , que nos cœurs viennent se mettre à vos pieds ! qu'ils vous supplient de nous secourir , en vous chargeant du Gouvernement de cet Etat déplorable ! ... Ce n'est plus un protecteur ,

# A C T E III. 181

un régent, ni un tuteur, que nous demandons : c'est un homme, c'est un Roi, qui travaille pour sa propre gloire, & pour le bonheur de ses Sujets ! C'est à vous seul, Seigneur, que ce titre doit appartenir ! la naissance vous le donne, vous le méritez par vos vertus, & les vœux d'un Peuple entier vous le confirment ! Voilà, Seigneur, l'unique espoir qui nous guide. Tous ces cœurs sont à vous ; & c'est sur leurs ardentes sollicitations que j'ai enfin consenti d'être l'organe de leurs justes souhaits !

## G L O C E S.

Dans l'étonnement où je suis, j'ignore si je dois me retirer, sans vous répondre, ou réfuter votre censure ainsi que je le dois. De ces deux partis, l'un blesseroit mon rang, l'autre votre condition ! en effet, si je me taisois, vous croiriez, peut-être, mon silence susceptible d'un orgueil caché à l'ombre duquel je me présumerois digne de porter le joug brillant, que vous prétendez m'imposer. Si, d'un autre côté, je condamne vos offres, avec aigreur, tandis qu'elles me sont

faites avec tant de zèle , & de cordialité , vous me croirez ingrat ; & peu digne des sentimens d'amitié , que vous me témoignez. Ainsi , pour éviter , s'il est possible , l'un & l'autre de ces écueils , voici quelle est ma réponse ! ... Votre amitié me touche , & me pénètre : je vous en remercie ! mais la médiocrité de mon mérite , ne quadre pas avec la grandeur des idées que vous avez de moi ! supposant , d'abord , que tous les obstacles qui me ferment le chemin du Thrône fussent levés , & que j'en fusse regardé comme l'héritier légitime : j'ai si peu de talens , pour remplir les devoirs d'un grand Roi , & mes défauts sont si frappans , que je préférerois une humble obscurité , à une grandeur qui m'exposeroit au mépris de mes Sujets. Mais grace au Ciel , l'Etat n'a pas besoin de moi ! l'arbre Royal nous a laissé des fruits , qui murissant avec le tems , seront dignes de la majesté du Thrône , & capables de nous rendre heureux ! c'est donc au fils d'Edouard , que je remets le fardeau dont vous voulez me charger : sa naissance , &

A C T E III. 183

son étoile , le destinent à le porter !...  
Loin d'envier son sort , je fais des  
vœux pour lui.

BUKIN.

Seigneur , tout ceci nous prouve  
uniquement , la délicatesse de votre  
conscience. Mais si vous daignez nous  
entendre , vos scrupules vont s'éva-  
nour ! vous dites que le Prince E-  
douard est fils de votre frere ? nous  
en convenons.. Mais est-il né de l'E-  
pouse légitime de son pere ? Le Roi  
n'avoit-il pas contracté auparavant ,  
avec Lady Lucy ? votre mere actuel-  
lement vivante , ne fut-elle pas témoin  
de leur engagement ? ... Depuis encore ,  
n'a-t-il pas fiancé , par Ambassadeur , la  
Princesse Bonne , sœur du Roi de Fran-  
ce ? ... Il est vrai , que ces deux épou-  
ses ont été supplantées , par une pauvre  
suppliante , par une mere accablée  
d'une nombreuse famille , par une  
beauté usée , veuve , & déjà sur le re-  
tour ; qu'elle a sçu faire valoir les tri-  
stes restes de ses charmes , & séduire  
Edouard au point , de lui faire oublier  
les engagements les plus sacrés ! C'est  
de ce commerce odieux , qu'est né

celui, que l'habitude, & la flatterie, nous ont fait appeller Prince, jusqu'aujourd'hui !... Je pourrois établir encore plus fortement, en remontant plus haut, votre droit à la couronne : mais le respect que je dois à une personne vivante, me ferme la bouche !... Ainsi, Seigneur, reprenez sans remords un bien qui vous est dû ! jouissez-en, pour faire notre félicité, & celle de l'Angleterre ! & si des motifs aussi sacrés ne suffisoient pas encore, pour vous ébranler, reprenez-le du moins, ce Sceptre, pour le remettre dans la ligne légitime, d'où la corruption des tems l'avoit écarté.

LE MAIRE.

Accordez-nous cette grace, Seigneur ; nos Citoyens, vos Sujets, vous en supplient.

B U K I N.

Ah, Seigneur, ne rejetez pas les témoignages d'un amour si sincère !

C A T E S.

Rendez-les heureux, Seigneur, en cédant à leurs desirs.

G L O C E S.

Hélas, que vous ai-je donc fait, pour

A C T E III. 185

m'imposer une si dure loi ? Suis-je en état d'occuper dignement un Trône ?... Ne m'en veuillez point de mal, je vous en supplie ! Mais , je ne puis , ni ne veux céder à vos desirs.

B U K I N.

Seigneur , puisque notre zèle ne peut trouver grace devant vous , n'oubliez pas du moins , que votre caractère nous est connu ; que nous avons de quoi nous venger de vos scrupules , & de vos refus !... C'est un sentiment outré d'équité qui vous retient ; c'est la crainte de faire tort à un enfant , que la charité seule vous fait regarder comme votre neveu , qui ferme votre cœur à nos tendres instances ? Eh bien , apprenez , Seigneur , que soit que vous acceptiez la Couronne , ou que vous la rejettiez , elle n'ornera jamais la tête du fils d'Edouard ! tout autre , nous paroîtra plus digne , que lui , d'être notre Roi ! & si le Sceptre est arraché de votre Maison , pour passer dans une autre , vous sçavez bien , Seigneur , à qui l'on doit s'en prendre ! Telle est notre résolution , Seigneur. Il ne nous reste rien à vous dire de plus.



186 RICHARD III.

Partons, braves Citoyens ; nous n'avons que trop longtems supplié en vain !

---

## SCENE XXXIV.

GLOCESTRE , CATESBY.

CATES.

**I**L faut les rappeler , Seigneur ! s'ils retournent sans avoir obtenu leur demande , tout va tomber dans la confusion !

GLOCEST.

Tu veux donc que je me charge d'un fardeau si pénible ?... Hélas !... rappelle-les !... je me croyois plus ferme : mais je me sens attendrir ! je cède malgré moi , & malgré les reproches de ma conscience !

## SCENE XXXV.

GLOCESTRE , CATESBY ,  
BUKINGHAM , & *sa suite.*

GLOCES.

ENfin , Mylord , & vous sages & graves Senateurs ! Puisqu'il faut absolument , pour vous satisfaire , que je croye votre fortune & votre repos attachés à ma personne , je me sou mets à vos désirs , & je me charge , quoiqu'à regret , de tout le poids du Gouvernement !... Mais , si la calomnie , ou le reproche inconsidéré , s'élève contre le choix que vous venez de faire , c'est à vous à me défendre , à me justifier , à me venger ! c'est à vous enfin à me laver des taches odieuses , dont on tentera peut-être de souiller l'ame de votre Roi ! Dieu sçait , ainsi que vous , combien mes idées étoient éloignées du Thrône !

LE MAIRE.

Ah , Seigneur ! nous l'avons vu ;

183 RICHARD III.

& nous le publierons par tout.

GLOCES.

Vous rendrez justice à la vérité.

BUKINGHAM.

Ainsi, je vous salue, Seigneur,  
en qualité de fidèle sujet ! Vive Ri-  
chard, digne Roi d'Angleterre !

TOUS ENSEMBLE.

Qu'il vive !

BUKIN.

Vous plait-il, Seigneur, d'être cou-  
ronné demain ?

GLOCES.

Puisqu'il le faut, ce sera quand vous  
voudrez !

BUKIN.

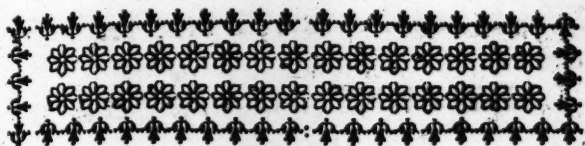
Nous viendrons donc demain,  
prendre votre Grandeur ; & nous par-  
tons remplis d'allégresse.

GLOCES.

Je rentre, pour achever mes exer-  
cices.... Adieu, cher Bukingham !  
Adieu mes chers amis !

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE IV.

---

### SCENE PREMIERE.

*La Scene est vis-à-vis la Tour.*  
 LA REINE, LA DUCHESSE D'YORK, ET LA MARQUISE DE DORSET, entrent d'un côté ; Lady Anne, Duchesse de Glocestre, menant Lady Marguerite Plantagenette, fille du Duc de Clarence, entre de l'autre côté.

#### LA DUCH. D'YORK.

**Q**UI rencontrons-nous ici ? C'est ma niece Plantagenette, que sa bonne Tante de Glocestre conduit par la main ; je crois qu'elles marchent vers la Tour, pour saluer les jeunes

190 RICHARD III.

Princes .... Ma fille, il faut les joindre ?

LADY ANNE, *à la Reine, & à la Duchesse.*

Que le Ciel vous bénisse toutes deux,  
& vous soit, aujourd'hui, propice !

LA REINE,

Je suis bien-aise, de vous avoir  
rencontrée, ma sœur ! peut-on sçavoir,  
où vous allez ?

LADY ANNE.

J'allois, à la Tour, dans le même  
esprit qui vous y mene, pour féliciter  
les jeunes Princes.

LA REINE.

Je vous en remercie, ma chere  
sœur ! ... Nous y entrerons de com-  
pagnie ... Mais le Lieutenant arrive  
fort à propos ! ...



SCENE II.

*Les mêmes Acteurs.* LE LIEUTENANT DE LA TOUR.

LA REINE.

Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre, comment se porte le Prince, & mon jeune fils York ?

LE LIEUT.

Fort bien Madame... Mais je suis fâché, de vous dire, qu'il m'est défendu de vous permettre de les voir, j'ai, là-dessus, des ordres précis, de la part du Roi.

LA REINE.

De la part du Roi, dites-vous ? Qui donc, est Roi ?

LE LIEUT.

Il me semble, que c'est Mylord Protecteur, Madame !

LA REINE.

Que Dieu le préserve de ce titre sublime ! ... Mais son dessein est-il de mettre une barrière, entre ma tendresse pour mes enfans, & celle qu'ils ont



192 RICHARD III.

pour moi ? Je suis leur mere ; qui  
sera assez hardi , pour me barrer le  
chemin ?

LA DUCH.

Je suis mere de leur pere ; & je pré-  
tens les voir.

LADY ANNE.

La loi , m'a fait leur Tante , & mon  
amour , leur mere : ainsi ouvre-moi la  
porte . . . Je prens ta faute sur moi , si  
ç'en est une.

LE LIEUT.

Non , Madame , non ! je ne le puis :  
j'y suis engagé , par le serment. Dai-  
gnez donc , m'excuser !

---

### SCENE III.

*Les mêmes Acteurs.* MYLORD  
STANLEY.

STANLEY , à la Duchesse.

**M** Adame , avant qu'il soit une heu-  
re , j'aurai l'honneur de vous sa-  
luer en qualité de mere , de deux belles  
Reines ! . . . Allons , Madame , \* il

\* A Lady Anne , Duchesse de Glocestre.

faut

ACTE IV. 193

faut se rendre , à Westminster , pour la cérémonie de votre couronnement , en qualité d'épouse du Roi Richard.

LA REINE.

Ciel ! ... mon cœur ne peut contenir les angoisses qu'il renferme ! la vivacité de ses mouvemens m'étouffe ! & je tombe en défaillance ! ... Ah nouvelles fatales !

LADY ANNE.

Événement odieux , & sinistre !

LE MARQ. DE DORSET , à la Reine.

Prenez courage , ma mere ! ... Hélas , en quel état vous vois-je ?

LA REINE.

Ne pense point à moi, Dorset ! songe à toi-même , & sauve-toi ! le carnage , & la mort sont déjà sur tes traces ; & le nom de ta mere te sera fatal , si tu restes en Angleterre ! ... Si tu veux vivre , fuis ! passe la mer : va joindre le Comte de Richemont ; vis auprès de lui , loin des atteintes de la malice infernale qui domine en ces lieux ! surtout , cache ton nom , ou plutôt songe à te cacher toi-même : c'est l'unique moyen d'échaper au bras san-

II. Part.

I

guinaire qui te menace, & de ne pas augmenter le nombre de ses victimes! tâche de m'oublier, & laisse-moi mourir, dans l'avilissement, prédit par la Reine Marguerite... Ni mere, ni femme, ni Reine d'Angleterre!

M. STANLEY.

Votre conseil est très-sage, Madame! Suivez-le, cher Dorset, & ne perdez pas un moment!... Je vous donnerai des lettres de recommandation, pour mon fils, que vous rencontrerez en chemin. Songez que le tems presse, & que le moindre délai peut vous perdre!

LA DUCH.

Quel vent destructeur a soufflé dans ces lieux!... O Dieu! mon sein malheureux n'a-t'il donné la vie à tant de Princes, que pour les voir en proie à la mort dévorante? Ressemblai-je donc à ce serpent dangereux, dont le trépas fuit toujours les regards?

M. STANLEY, à *Lady Anne*.

Allons, venez, Madame: on m'a recommandé la diligence.

LADY ANNE.

Et j'obéis en gémissant! je vous

A C T E IV.

195

drois, ( Pardonnez-le grand Dieu ! )  
oui, je voudrois que la couronne ,  
dont on va ceindre ma tête , fût d'un  
acier brûlant, qui me donnât la mort!...  
Ah , pénétrée du venin mortel qui  
me ronge le cœur, puiffai-je expirer,  
avant que le peuple ait le tems de  
crier , *Vive la Reine !*

LA REINE.

Allez, Princesse infortunée, allez au  
Temple ! je n'envie pas votre gloire ;  
& les maux que vous vous souhaitez ,  
ne flattent point ma douleur !

LADY ANNE.

Comment, donc ? ... Ignorez-vous,  
que lorsque celui , qui est aujourd'hui  
mon époux me rencontra , au convoi  
funébre du Roi Henry , lorsque les  
mains du cruel étoient encore teintes  
du sang que je pleurois : sçavez-vous ,  
dis-je , quels furent les souhaits dont  
j'ai accablé Richard ? Les voici : » Sois  
» l'objet du courroux céleste , & l'op-  
» probre de la terre ! que l'un & l'au-  
» tre te punisse du meurtre de mon  
» époux , & de celui de son Pere ! Si  
» jamais tu te maries , que la dou-  
» leur , & le désespoir entourent ton

» lit nuptial ! Et que ta femme ( s'il en  
» est une assez infortunée pour accep-  
» ter ce titre ) soit encore plus mal-  
» heureuse , que tu ne me l'as rendue ,  
» par la mort de mon époux ! . . . Hé-  
las , puis-je répéter cette malédiction ?  
Tandis que mon lâche cœur s'est en-  
suite laissé si aisément attendrir , par  
les larmes perfides de cet inhumain ?  
Ah , le Ciel a permis , sans doute ,  
que Richard trouvât le foible de mon  
sexe , pour que l'accomplissement de  
mes malédictions retombât sur moi-  
même ! Depuis ce jour , mon âme n'a  
pû s'occuper d'aucun autre objet ! De-  
puis ce tems , mes yeux n'ont jamais  
goûté, les douceurs d'un sommeil tran-  
quile ! Toujours tremblante , à côté  
de ce redoutable époux ; ou toujours  
éveillée, par les rêves funestes qui trou-  
blent son sommeil , chaque jour m'a  
fait sentir plus fortement l'horreur de  
ma situation ! Mais , grace au Ciel ,  
mon supplice ne sera pas long ! je sçai  
que la haine qu'il portoit à mon père  
Warwick , rejaillit sur moi , & que son  
dessein n'est pas que je vive long-tems !

ACTE IV.

197

LA REINE.

Adieu , Madame ! croyez que je vous plains bien sincèrement !

LADY ANNE.

Je déplore vos maux , tout autant que les miens !

M. DORSET , à *Lady Anne*.

Adieu ! vous , qui pleurez en allant à la gloire !

LADY ANNE , à *Dorset*.

Adieu ! vous , qui pleurez en la quittant !

LA DUCH. à *Dorset*.

Allez joindre Richemont , & que la fortune guide vos pas !

\* Allez joindre Richard , & que le Ciel vous garde !

\*\* Allez au sanctuaire , & calmez vos douleurs !

Je vais dans le tombeau , terminer mes malheurs ! . . . Hélas ! depuis quatre-vingt ans , que je vis dans les pleurs , si j'ai jamais goûté une heure de plaisir , je l'ai toujours payée par huit journées de peines !

\* A *Lady Anne*.

\*\* A la Reine.



Arrêtez un moment , Madame !  
jettons encore un regard sur cette  
Tour fatale , que nous voyons peut-  
être pour la dernière fois ! ... O vous ,  
antique amas de pierres insensibles !  
Devenez-le , s'il se peut , en faveur de  
mes pauvres enfans ! En faveur de ces  
illustres , & innocentes victimes , que  
l'artifice & la rage ont renfermées dans  
vos murs ! Berceau sinistre & dange-  
reux ! Rude & austère Nourrice ! épar-  
gne leur délicatesse ! Tout parle pour  
eux , dans un âge si tendre ! ... C'est  
ainsi , que ma douleur insensée prend  
congé de toi !



SCENE IV.

*Le Théâtre représente la Cour.*

*La Trompette sonne. GLOCESTRE paroît, en habits Royaux, avec BUKINGHAM, & CATESBY. Suite.*

LE ROI RICHARD *à sa suite.*

N'Avancez pas plus loin.... Ecoutez cher Bukingham !

BUKIN.

Que vous plaît-il, Seigneur ?

RICHARD.

Donne-moi ta main... C'est par tes conseils, & par ton assistance, cher ami, que Richard est enfin assis sur le Trône de ses peres ; mais ce bonheur, & cette gloire ne doivent-ils durer que peu de jours ? Ou prétendons-nous en jouir long-tems, avec tranquillité ?

BUKIN.

Ah, Seigneur, il faut en jouir, pendant toute votre vie !

RICHARD III  
LE ROI RICH.

Prépare donc ton cœur à me donner la preuve la plus convainquante des sentimens qu'il a pour moi ! ... Le Prince Edouard, vit encore ? ... Pense, & devine ce que je veux dire ?

BUKIN.

Parlez, Seigneur : que voulez-vous ?

LE ROI RICH.

Je veux être Roi.

BUKIN.

Eh bien, Seigneur, ne l'êtes-vous pas ?

LE ROI RICH.

Il est vrai : je le suis... Mais... Edouard ne vit-il pas encore ?

BUKIN.

Oui, Seigneur.

LE ROI RICH.

O conséquence facheuse, pour moi ! Edouard vit encore ? Mais cher Bukingham, tu es quelquefois plus pénétrant ? Faut-il que tu me forces à parler ouvertement ? ... Eh bien, sçache que je n'aime pas les bâtards ; que je les hais, au point de souhaiter, qu'ils meurent promptement... Que me répondras-tu maintenant ? Parle vite, & sans hésiter !

ACTE IV.

201

BUKIN.

Votre Majesté peut ordonner...

LE ROI RICH.

Non, non ; ton amitié pour moi se refroidit : je m'en apperçois bien ! ... Parle-moi nettement. N'es-tu pas d'avis, qu'il faut qu'ils meurent ?

BUKIN.

Seigneur ! ... De grace accordez-moi le moment de réfléchir, avant que de répondre positivement à une question de cette importance ! ... Vous aurez ma réponse dans l'instant.

CATESBY, *à Bukin. qui sort.*

Mylord, le Roi est fâché ! ... voyez comme il se mord les lèvres !

---

SCENE V.

LE ROI RICHARD. CATESBY. UN PAGE.

LE ROI RICHARD.

Il faut que je m'adresse à quelqu'un me plus déterminée à se prêter à tout, à quelqu'un de ces gens assez

L v

peu spirituels , pour que je n'aye rien à craindre de leur délicatesse , ni de leur indiscretion !... Buckingham devient circonspect , à ce qu'il me paroît !... Hola , Page ?

Un PAGE.

Seigneur ?

LE ROI RICH.

Ne connoît-*tu* personne , que l'espoir d'une bonne récompense pût engager à tuer secrètement quelqu'un ?

LE PAGE.

Je connois , Seigneur , un Gentil-Homme très-vain , à qui la misère a aigri l'esprit ; je suis persuadé que l'or aura plus de pouvoir , pour l'engager à condescendre à vos desirs , que n'en auroit l'éloquence des plus fameux Orateurs.

LE R. RICH.

Comment l'appelle-tu ?

LE PAGE.

Seigneur , il se nomme Tirrel.

LE R. RICH.

Je crois le connoître ? .. Va me le chercher... Le profond politique Buckingham , n'est plus digne de ma confiance : la longueur de ses réflexions ,

m'est suspecte. N'a-t-il pas eu du tems assez pour se déterminer, s'il m'étoit entierement dévoué? .... Mais peu importe...

---

## SCENE VI.

LE ROI RICHARD. CATESBY. MILORD STANLEY.

LE R. RICH.

**E**H bien, Mylord Stanley, quelles nouvelles?

M. STANLEY.

Seigneur, le Marquis de Dorset, est, dit-on, parti pour aller joindre le Comte de Richemont.

LE R. RICH.

Ecoutez, Catesby... \* Ayez soin de répandre dans le public, que Lady Anne, mon épouse, est dangereusement malade... J'ai trouvé le moyen de vérifier bientôt ce bruit.... Informez-  
moi de quelque mince Gentilhomme, à qui je puisse marier bien vite, là

\* Bas.



filles de Clarence. Quant à son fils, c'est un imbécile, que je ne crains pas.... Rêves-tu ? ou m'entends-tu ? ... Je te répète, qu'il faut faire répandre dans le monde, que la Reine est mortellement attaquée... Ajoute, qu'elle ne peut vivre longtems... Marche... Sa vie retarde le comble de mes espérances ; & il peut m'en arriver mal, si je l'épargne... Je sens bien qu'il faut, pour affermir mon Thrône ; que j'épouse la fille du Roi défunt : mais, il faut commencer par me défaire des freres de cette Princesse ! ... L'entreprise est cruelle ! Le succès n'en est pas même absolument certain ! Mais je suis engagé trop avant dans le crime, pour qu'un forfait de plus me fasse reculer. Le premier rend souvent le second nécessaire ; & la pitié ne tint jamais contre ce qui touche mes intérêts !



SCENE VII.

LE ROI RICHARD. ML.  
LORD STANLEY, écarté.  
TIRREL.

LE R. RICH.

T'Appelles-tu, Tirrel ?  
TIRREL.

Oui, Seigneur, je me nomme Jacques Tirrel, très-fidèle sujet de votre Majesté !

LE R. RICH.

Nous allons voir, si tu dis vrai \* ...

TIRREL.

Seigneur, vous pouvez m'éprouver.

LE R. RICH.

Pourrois-tu te résoudre à tuer un de mes amis ?

TIRREL.

J'aimerois mieux, je l'avoue, vous défaire de deux ennemis !

\* Il le tire à part.

C'est justement de quoi il s'agit. Ce sont deux ennemis redoutables pour moi , qui troublent mon repos , & dont je voudrois que tu me délivrasses !

TIRREL.

J'entends ! ... Ce sont les bâtards de la Tour : n'est-il pas vrai , Seigneur ? ... Donnez-moi le moyen de les aborder , je réponds de mon bras , ainsi que de mon cœur !

LE R. RICH.

J'aime à voir ton courage ! ... Reculons-nous un peu plus... Ecoute : La récompense \* ! ... Je ne t'en dis pas plus... Quand tu me viendras dire , que ç'en est fait , tu peux tout espérer de ma reconnoissance.

TIRREL.

Vous n'attendrez pas longtems , Seigneur.

\* Il lui parle à l'oreille.

SCENE VIII.

LE ROI. MILORD STANLEY. BUKINGHAM.

BUKIN.

Seigneur, j'ai pensé murement à la dernière proposition, que votre Majesté m'a faite.

LE R. RICH.

Fort bien. Mais, n'en parlons plus... Sçavez-vous, que Dorset, est en fuite, pour aller joindre Richemont ?

BUKIN.

Seigneur, je viens de l'apprendre.

LE R. RICH.

Approchez, Mylord Stanley... Richemont, est fils de votre femme ; songez, à y prendre garde !

BUKIN. *bas, au Roi.*

Permettez, Seigneur, que je rappelle la promesse, que votre Majesté m'a faite, concernant le Comté de Hereford ? ....

LE R. RICH. à *Stanley*.

Ayez l'œil sur votre épouse , Mylord ! ... Si elle osoit entretenir quelque correspondance avec son fils Richemont , vous m'en répondrez ! ...

---

## SCENE IX.

LE ROI RICHARD. BUKINGHAM.

BUKIN.

Puis-je sçavoir , ce que votre Majesté répond à ma Requête ?

LE R. RICH.

De quel souvenir suis-je frappé ? ...

Oui , je me rappelle , que le Roi Henry VI. a prédit , à Richemont , encore enfant , qu'il seroit Roi ? ... Qu'il seroit Roi ? ... Peut-être...

BUKIN.

Seigneur ? ...

LE R. RICH.

Ah , pourquoi ce même Prophète n'a-t-il donc pas deviné , en même tems , qu'il périroit lui-même de ma main ?

BUKIN.

Seigneur, vous n'avez pas oublié  
votre promesse, sans doute ? ...

LE R. RICH.

Richemont ! nom fatal ! ... Quand  
j'ai passé, dernièrement, dans la pro-  
vince d'Exeter, le Maire m'en fit  
voir le Château, qu'il me dit s'appel-  
ler Rouge-mont ! ... Je frémis alors,  
en me rappelant, qu'un Devin, Ir-  
landois, me prédit un jour, que je ne  
vivrois pas longtems après avoir vû  
Richemont ! ...

BUKIN.

Daignez, Seigneur ? ...

LE R. RICH.

Ah ! je t'entends... Quelle heure  
est-il ?

BUKIN.

J'ose, Seigneur, vous remettre en  
mémoire, ce que votre Majesté m'a  
promis.

LE R. RICH.

Mais, quelle heure est-il ?

BUKIN.

Dix heures vont sonner, Seigneur.

LE R. RICH.

Laisse-les donc sonner tranquille-  
ment.



BUKIN.

Et à quelle fin, Seigneur ?

LE R. RICH.

Parce que, depuis un quart d'heure, tu interromps, périodiquement, le cours de mes méditations, par tes demandes importunes... Je ne suis pas libéral aujourd'hui.

BUKIN.

Dites-moi donc, Seigneur, à quoi je dois m'en tenir ?

LE R. RICH.

Tu m'importunes, te dis-je ? ... Je ne suis pas d'humeur donnante, aujourd'hui... Adieu.

---

## S C E N E X.

BUKINGHAM, *seul.*

**L**'Ingrat ! ... Voilà donc la récompense des services que je lui ai rendus ? Il me méprise ! ah Ciel ! ... Et je l'ai fait Roi ! ... Ah malheureux Hastings, je rappelle ton fort ! Je ne

puis l'éviter , qu'en fuyant vers Brecknock , tandis que ma tête tremblante tient encore à mes épaules.

---

## S C E N E X I.

TIRREL, *seul.*

L'Acte sanglant & tyrannique est consommé ! Le plus grand des forfaits , le meurtre le plus barbare , dont cette Isle ait jamais été le coupable Théâtre , est achevé ! ... Dighton , & Forest , que j'avois chargés de cette cruelle expédition , en ont frémi d'horreur ! J'ai vû ces deux scélérats , quoiqu'endurcis dans le crime , & nourris de carnage , s'attendrir , & pleurer , en me racontant le détail de cette scène épouvantable ! ... Hélas , me dit Dighton , ces aimables enfans étoient couchés dans le même lit ! ... Ils se tenoient étroitement embrassés , ( dit Forest ) & leurs bras innocents étoient tellement entrelacés , que les deux corps paroissoient n'en faire qu'un seul ! Leurs bouches , collées l'u-

212 RICHARD III.

ne contre l'autre , ressembloient à deux boutons de rose , sur une même tige ! Et ce spectacle attendrissant , m'avoit presque converti ! Mais le diable ! ... L'infâme n'en pût dire davantage : Dighton acheva , en me disant... Enfin , nous avons étouffé les deux plus beaux enfans , les deux plus brillans ouvrages , que la nature ait achevés depuis la création !

Ils m'ont quitté si pénétrés de douleur , si déchirés de remords , qu'ils étoient hors d'état de parler ; & je viens apprendre au Roi ces nouvelles sanglantes.... Mais je le vois paroître.

---

## SCENE XII.

LE ROI RICHARD. TIRREL.

TIRREL.

**M**ille tendres souhaits , pour mon souverain maître !

LE R. RICH.

Vas-tu me rendre heureux , cher Tirrel ?

ACTE IV.

213

TIRREL.

Si l'exécution des ordres que votre Majesté m'a donnés, peut assurer sa félicité : Elle peut y compter, j'ai rempli ma promesse !

LE R. RICH.

Quoi, ils sont morts, en effet ? ....  
Mais les as-tu vû morts ?

TIRREL.

Oui, Seigneur.

LE R. RICH.

Et enterrés, cher Tirrel ?

TIRREL.

Le Chapelain de la Tour, les a enterrés sur le champ : mais, j'avoue que je n'ai pû sçavoir en quel endroit.

LE R. RICH.

Viens me trouver, après mon souper, & tu me feras le détail de tout...  
Songe, pendant cet intervalle, à ce qui peut flatter le plus tes desirs, & sois sûr de l'obtenir ! .... Adieu, jusqu'à tantôt,

## SCENE XIII.

LE ROI, *seul.*

**L**E fils de Clarence est maintenant bien renfermé. Je viens de marier sa fille. Les enfans d'Edouard, ne sont plus ; & ma femme vient de mourir ! ...

Il s'agit maintenant, d'achever mon ouvrage. Je sçais que le Comte de Richemont voudroit épouser la Princesse Elizabeth , fille de mon frere Edouard, pour se frayer un chemin au Thrône... Il faut que je l'épouse.

## SCENE XIV.

LE ROI RICHARD. CATESBY.

CATESBY.

**A**H, Seigneur ! ...

LE R. RICH.

Sont-ce de bonnes , ou de mauvaises nouvelles, que tu m'apportes , avec tant de précipitation ?

CATESBY.

Mauvaises , Seigneur ! Morton \* s'est enfui vers le Comte de Richemont ; le Duc de Bukingham marche à la tête des Gallois , qu'il a soulevés contre vous ; & son armée augmente à chaque instant !

LE R. RICH.

La fuite de l'Evêque d'Ely , vers le Comte de Richemont , m'inquiete plus , que Bukingham , & son armée levée à la hâte ! .... Allons , il faut agir ! Le tems qu'on perd , à réfléchir , est toujours fatal , dans de pareilles circonstances. C'est en frappant , qu'un Roi doit annoncer ses desseins à ses ennemis. Partons ; quand la révolte éclate , un Roi n'a de conseils à prendre , que de son bouclier !

\* Evêque d'Ely,



## SCENE XV.

LA REINE MARGUERITE,  
*seule.*

**A**insi la prospérité de la Maison d'York, parvenue à son dernier période, ressemble à un fruit mûr, qui tombe au moindre vent ! & le Ciel permet, pour me venger, qu'il tombe dans la bouche de la mort !... J'observe, en me cachant, toutes les démarches de mes ennemis ; & j'y trouve de plus en plus, de quoi me consoler des maux que j'ai soufferts !... Grace au Ciel, en partant pour la France, j'espère que les scènes tragiques dont mes yeux auront été témoins, apporteront quelque soulagement à ma douleur !... Mais cache-toi, malheureuse Reine ! quelqu'un vient en ces lieux..



SCENE

SCENE XVI.

LA REINE ELIZABETH. LA  
DUCHESSE D'YORK. LA  
REINE MARGUERITE ,  
*cachée.*

LA REINE ELIZABETH.

AH, mes chers Princes ! ah mes  
tendres enfans , aimables fleurs  
arrachées dès leur naissance ! si vos  
âmes irritées voltigent dans le vague  
des airs , & ne sont point englouties  
dans l'abîme inconnu de l'éternité :  
accourez , volez , venez m'entendre ,  
déplorer votre sort , & le mien !

LA R. MARG. *à part.*

Approchons .... \* Dis , que la justice  
éternelle doit ces victimes à la  
mort !

LA R. ELIZAB.

Mon âme est si accablée du poids de  
mes malheurs , que ma voix se refuse

\* Haut à la Reine Elizabeth.

*II. Part.*

K

## SCENE XV.

LA REINE MARGUERITE,  
*seule.*

**A**insi la prospérité de la Maison d'York, parvenue à son dernier période, ressemble à un fruit mûr, qui tombe au moindre vent ! & le Ciel permet, pour me venger, qu'il tombe dans la bouche de la mort !... J'observe, en me cachant, toutes les démarches de mes ennemis ; & j'y trouve de plus en plus, de quoi me consoler des maux que j'ai soufferts !... Grace au Ciel, en partant pour la France, j'espère que les scènes tragiques dont mes yeux auront été témoins, apporteront quelque soulagement à ma douleur !... Mais cache-toi, malheureuse Reine ! quelqu'un vient en ces lieux..



SCENE

SCENE XVI.

LA REINE ELIZABETH. LA  
DUCHESSE D'YORK. LA  
REINE MARGUERITE ,  
*cachée.*

LA REINE ELIZABETH.

AH, mes chers Princes ! ah mes  
tendres enfans, aimables fleurs  
arrachées dès leur naissance ! si vos  
ames irritées voltigent dans le vague  
des airs, & ne sont point englouties  
dans l'abîme inconnu de l'éternité :  
accourez, volez, venez m'entendre,  
déplorer votre sort, & le mien !

LA R. MARG. *à part.*

Approchons .... \* Dis, que la justice  
éternelle doit ces victimes à la  
mort !

LA R. ELIZAB.

Mon ame est si accablée du poids de  
mes malheurs, que ma voix se refuse

\* Haut à la Reine Elizabeth.

*II. Part.*

K

213 RICHARD III.

à mes gémissemens !... Edouard Plantagenette ! hélas , tu n'es plus.

LA R. MARG.

Plantagenette ! hélas , venge Plantagenette !  
Votre Edouard , au mien , vient d'acquitter sa dette !

LA R. ELIZAB.

Pourrois-tu , grand Dieu , rejeter de ta présence de si tendres agneaux , pour les laisser en proie à la rage du Loup infernal ?...

Ah , pourquoi dormois - tu , lorsqu'ils furent ravis ?

LA R. MARG.

Et lorsqu'on massacra mon époux , & mon fils !

LA DUCH. D'YORK.

Spectre vivant ! victime du malheur ! triste objet du mépris & de la pitié du monde ! ô toi , que le tombeau reclame , & que la vie arrête encore ! Que fais-tu sur la terre ? te reste-t-il quelques nouveaux malheurs à essuyer ? Peux-tu porter ici le pied dans quel que endroit , qui ne soit teint de ton sang ?... & tu vis cependant !

LA R. ELIZAB. à Marg.

Ai-je moins lieu que vous de déplorer mon sort ?

# ACTE IV.

219

Ai-je moins lieu que vous de souhaiter la mort ?

LA R. MARG.

Si la plus ancienne douleur, est la plus respectable, la vôtre doit se taire devant la mienne ! Si l'infortune a droit de rapprocher les esprits les plus divisés, rappelez vos malheurs, en écoutant les miens !

J'avois un Edouard, & Richard l'a tué !

J'adorois un époux, & Richard l'a tué !

Vous aviez un Edouard, & Richard l'a tué !

Vous aviez un Richard, \* un Richard l'a tué !

LA DUCH. D'YORK.

J'eus un Richard aussi, que toi seule as tué !

J'eus encor un Rutland, & ton bras l'a tué !

LA R. MARG. *à la Duchesse.*

Et ton Clarence aussi, par Richard fut tué !

C'est de ton flanc fatal, qu'est sorti ce fleau de nos deux maisons, dont nous devons tous être enfin les victimes ! C'est toi qui donnas l'être à ce sang alteré de sang, qui déchira le sein même de sa nourrice ! à ce barbare destructeur, des plus brillans ou-

\* Le jeune Duc d'York.

K ij



220 RICHARD III.

vrages de la Divinité, & dont la vue  
seule annonce le trépas!.... O Dieu  
juste ! ô Dieu vengeur ! Te puis-je trop  
louer, d'avoir permis que ce vantageur  
étendit son carnage , jusques sur les  
enfants de sa mere ; & qu'il fit gémir  
à la fois les deux maisons d'York , &  
de Lancastre :

LA DUCH.

O femme de Henri ! n'insulte point  
à ma douleur ! l'Eternel m'est témoin  
que j'ai gémi de la tienne !

LA R. MARG.

Endure ceci de moi ; je ne respirois  
que la vengeance , & j'en savoure en-  
fin la douceur !... ton Edouard , a tué  
le mien : il est mort ! ton autre E-  
douard , est aussi mort , pour venger  
mon Edouard ! je ne compte pas le  
jeune York , car le trépas des deux au-  
tres n'étoit pas suffisant , pour com-  
penser ma perte. Ton Clarence , qui  
poignarda mon Edouard , est aussi  
mort ! & les spectateurs de cette Scene  
Tragique , l'adultere Hastings , Vaug-  
han , & Gray , pourissent sous la tom-  
be !.... Richard seul , est vivant ! &  
l'enfer le réserve , pour le peupler en-

A C T E I V. 221

core de quelques ames criminelles.

Mais ses forfaits ont bientôt comblé la mesure ; sa fin s'approche : elle sera terrible ! La terre s'ouvre , l'enfer brûle , les démons rugissent , les Saints prient ; tout enfin crie vengeance ! Ecoute - les , grand Dieu ! hâte-toi de fraper , fais que je goûte , en expirant , le plaisir de crier , *enfin , le monstre est mort !*

LA R. ELIZAB.

Tu m'as prédit , ( je m'en souviens hélas ! ) que je serois un jour dans le cas d'implorer ton secours , pour maudire cet affreux mortel !

LA REINE MARGUERITE.

Je me souviens aussi , que je t'appellai alors , *pauvre Reine , en peinture ! vain phantôme de ma grandeur passée !....* Avois-je tort ? où sont tes enfans ? Qu'est devenue ta gloire ? où sont les grands qui composoient ta Cour ? où sont enfin tes serviteurs , & le pompeux appareil de ta dignité ? .... Tout est évanoui , je ne vois plus que toi ! & qui vois-je ? au lieu d'une épouse heureuse , une veuve gémissante ! au lieu d'une orgueilleuse mere ,

222 RICHARD III.

une femme qui en rejette le nom !  
 au lieu d'une grande Reine , une cap-  
 tive tremblante ! au lieu d'une femme ,  
 qui me méprisoit , une malheureuse  
 que je méprise ! . . . . C'est ainsi que  
 la fortune , après t'avoir portée au  
 plus haut de sa roue , te précipite dans  
 la fange ! que le souvenir de ce que tu  
 fus , te fait un supplice de l'état où tu  
 te vois ! . . . . tu usurpas ma place : le  
 ciel t'en punit , en égalant ta misère à  
 la mienne. Ton col superbe , plié lâ-  
 chement sous le joug honteux que tu  
 m'avois imposé , & dont le poids te  
 paroît d'autant plus accablant , que  
 tu m'en vois déchargée , par la ven-  
 geance que le ciel me procure ! . . . A-  
 dieu , femme d'York ! Adieu , Reine  
 de nom ! L'état , où je te laisse , en  
 partant pour la France , fait toute ma  
 consolation !

LA R. ELIZ.

Hélas , ne me refuse pas du moins  
 une grace , avant que de partir ! En-  
 seigne-moi l'art de maudire mes en-  
 nemis , avec autant de force , & de  
 succès que toi !

ACTE IV.

225

LA R. MARG.

Jeûne le jour, & ne dors pas la nuit ; compare ta félicité passée, avec ton bonheur présent ; pense, que tes enfans étoient encore plus accomplis, qu'ils ne l'étoient en effet, & que leur boureau est mille fois plus haïssable que tu ne peux le haïr ! en t'exagérant tes pertes, celui qui les cause t'en fera d'autant plus odieux, & tu apprendras bientôt à le maudire, malgré de ton désespoir !

LA R. ELIZ.

Mon éloquence est foible, & mon stile émoussé ! j'ai besoin de ton feu, pour ranimer le mien !

LA R. MARG.

Tu trouveras cette ressource dans l'amertume de tes chagrins ! . . . .  
Adieu !



## SCENE XVII.

LA REINE ELIZABETH.  
LA DUCHESSE D'YORK.

LA DUCH, *à la Reine Elizabeth.*

**E**H Madame , la véritable douleur  
n'a pas besoin du secours de l'é-  
loquence !

LA R. ELIZ.

La plainte est ce qui reste au mal-  
heureux. Elle ne guérit pas le mal ,  
mais elle soulage le cœur : on s'imagi-  
ne qu'elle parvient jusqu'à ceux qui  
sont l'objet de nos regrets , & cette il-  
lusion flate du moins notre douleur !

LA DUCH.

Ah s'il en est ainsi , plaignez-vous  
sans relâche , & suivez-moi ! je joins  
mes cris aux vôtres. Courons en ac-  
cabler mon détestable fils ! .... Mais  
j'entens des tambours ? .... Songez à  
la vengeance !

SCENE XVIII.

LE ROI RICHARD *paroît  
en Equipage de guerre , au bruit  
des tambours & trompettes.*

LA REINE ELIZABETH , ET LA  
DUCHESSÉ D'YORK , *arrêtent sa  
marche.*

LE R. RICH.

**Q**uel mortel téméraire interrompre  
mon passage ?

LA DUCH.

Celle , qui pour prévenir tes for-  
faits auroit dû t'étouffer en nais-  
sant !

LA R. ELIZ.

Oses-tu bien orner ton front de  
cette couronne ? Ce front , où le meur-  
tre de tes freres , & de tes neveux , de-  
vroit être gravé en trait de feu ?  
Arrête , scélerat ! qu'as-tu fait de mes  
enfans ?

K v



Parle, cruel, qu'as-tu fait de Clarence , & du jeune Richard son fils ?

LA R. ELIZ.

Que sont devenus Hastings , Rivers , Vaughan , & Gray ? ....

LE R. RICH.

Sonnez trompettes ! battez tambours ! empêchez que le Ciel n'entende les imprécations ridicules de deux femmes , contre l'Oint du Seigneur ! ... Touchez , dis-je ! ... \*

LE R. RICH.

Voyez , Mesdames ! si vous voulez me parler , avec modération , je suis prêt à vous entendre : sinon , le tambour & la trompette , vont se rejoindre à vos clameurs.

LA DUCH.

Richard ! es-tu mon fils ?

LE R. RICH.

Grace au Ciel , à mon Pere , à vous-même , je le crois.

LA DUCH.

Ecoute donc patiemment , ce que mon impatience me force à te dire !

\* On joue une fanfare,

ACTE IV. 227  
LA R. MARG.

Madame, vous sçavez que je tiens de vous : je ne puis supporter les reproches.

LA DUCH.

Eh bien, puisqu'il le faut, j'en adoucirai le ton.

LE R. RICH.

Hâtez-vous donc, Madame : le tems me presse.

LA DUCH.

Le tems te presse ? .... Eh combien de tems n'ai-je pas languï, combien de maux n'ai-je pas soufferts, pour te donner l'être ?

LE R. RICH.

Mais, ma naissance enfin vous en a consolée.

LA DUCH.

Non, malheureux, tu ne le sçais que trop ! tu ne vins sur la terre, que pour m'en faire un enfer ! j'ai souffert mille morts, en te donnant la vie. Ton enfance a été chagrine, & opiniâtre ; ton éducation difficile ; ton adolescence, hardie, téméraire, & aventureuse ; ta puberté, orgueilleuse, subtile, & sanguinaire. Et bien loin d'affoiblir,

K vj

228 RICHARD III.

l'âge accrût tes défauts ! Dieu ! Quelle  
espece de consolation , ai-je donc pu  
recevoir de toi ?

LE ROI RICH.

Madame , puisque ma présence vous  
est si odieuse , ne m'arrêtez pas da-  
vantage ... Frappez Tambours !

LA DUCH.

Ecoute encore un mot ... Je te par-  
le , pour la dernière fois !

LE ROI RICH.

Comment ? ...

LA DUCH.

Si le Ciel est juste , tu dois périr  
dans cette guerre. Mais dussé-tu reve-  
nir vainqueur , accablée par mes maux  
& par le poids de l'âge , ce n'est que  
dans le tombeau que tu me retrouveras ! ... Emporte donc , en partant , la  
malédiction que je te dois ; & sois cer-  
tain , qu'elle te fatiguera bien plus ,  
dans un jour de bataille , que cette  
armure qui couvre tout ton corps ! ...  
Mes vœux poussés au Ciel , vont se  
joindre à ceux des victimes innocen-  
tes , qui crient vengeance , au pied  
du Trône de l'Eternel ! Ils assurent  
la victoire à tes ennemis ! ... Tu nâ-

quis sanguinaire, ta mort sera sanglante ! Tu vêquis dans l'opprobre , & ton opprobre subsistera parde-là le tombeau ! ...

---

---

SCENE XIX.

LE ROI RICHARD. LA  
REINE ELIZABETH.

LA REINE ELIZ.

**Q**Uoique plus malheureuse qu'elle, les termes me manquent , pour ajouter aux vœux sinistres qu'elle fait pour toi ! mais mon cœur les approuve ; & la justice du Ciel m'en garantit l'accomplissement ! Adieu.

LE ROI RICH.

Non , Madame : demeurez ; souffrez que je vous parle.

LA REINE ELIZ.

Que veux - tu ? me reste - t-il encore des fils à massacrer ? ... Est - ce mes filles, que tu menaces maintenant ? Ah , barbare Richard , calme tes inquiétudes ! ce n'est point le voile royal,

230 RICHARD III.

que j'ambitionne pour elles. Dès aujourd'hui consacre-les à Dieu ; mais épargne leur vie !

LE ROI RICH.

Rassurez-vous, Madame ! ... La Princesse Elizabeth, est aimable, & vertueuse ? ...

LA REINE ELIZ.

Eh pour cela, faut-il qu'elle meure ? ... Ah, laisse-lui la vie ! je suis prête à tout faire, pour calmer tes inquiétudes. Crains-tu que sa beauté fatale ne lui fasse trouver un vengeur ? Parle : pour calmer tes inquiétudes je suis prête à la défigurer ! ... N'es-tu pas satisfait encore ? Crains-tu que sa naissance, & ses droits à la couronne, ne te suscitent des ennemis ? Parle, Tyran : ma tendresse est assez forte, pour te rassurer encore de ce côté ! Oui, je m'avilirai, si tu le veux ! oui, je suis prête à m'exposer au comble de l'infamie, en déclarant, s'il le faut, qu'elle n'est pas fille d'Edouard ! ... Si je sauve ses jours, que m'importe à quel prix ? ...

LE ROI RICH.

Gardez-vous d'attaquer sa naissance ; elle est vraiment royale !

ACTE IV.

231

LA REINE ELIZ.

Pour conserver ses jours , je dirai le contraire.

LE ROI RICH.

C'est sa naissance seule , qui les lui conservera.

LA REINE ELIZ.

Ah c'est ce titre seul qui fit périr ses freres !

LE ROI RICH.

Non : ne vous en prenez qu'au sort.

LA R. ELIZ.

Je ne m'en prens , qu'à leur assassin.

LE R. RICH.

Les décrets du destin , sont inévitables !

LA R. ELIZ.

Sans doute , & surtout quand c'est un ennemi qui s'en rend l'interprète , & l'exécuteur ! Le destin de mes fils auroit été plus doux , si tu étois né moins barbare !

LE R. RICH.

Qu'entens-je ? vous parlez , comme si j'étois coupable de leur mort.

LA R. ELIZ.

Et qui donc leur ôta la couronne & la vie ? Qui donc perça leur tendre



cœur ? ... Ah , si ce ne fut ta main ,  
ton ordre conduisit celle de l'assassin !  
C'est sur ton cœur de pierre , que son  
fatal couteau fut aiguisé ! ... Mais j'ai  
tort ; je t'aigris encore contre le reste  
de mon sang , en dévoilant tes cri-  
mes ! Tu vis , tu regnes ! ce n'étoit  
qu'en te perçant le cœur , que je de-  
vois te les reprocher !

LE R. RICH.

Madame , j'entreprends une guerre  
sanglante ; & je prie le Ciel de ne bé-  
nir mes armes , qu'autant que je suis  
disposé à faire encore plus de bien à  
votre maison , que je ne lui ai fait de  
mal.

LA R. ELIZ.

Et quel bien puis-je encore espé-  
rer sur la terre ?

LE R. RICH.

L'élévation de vos enfans , Madame.

LA R. ELIZ.

Oui , sur un échaffaut , pour y per-  
dre la tête !

LE R. RICH.

Non , au comble de la fortune ; au  
dernier degré de gloire où la gran-  
deur humaine puisse parvenir !

A C T E IV.

273

LA R. ELIZ.

Si ma douleur pouvoit être flattée par des illusions , je te demanderois , quelles sont ces dignités ? Quelle est cette gloire , dont tu peux disposer en faveur de mes enfans ?

LE R. RICH.

La source en est en moi , Madame ; & c'est sur un de vos enfans que je veux la répandre ! semblable à celle du fleuve Lethé , elle effacera de votre mémoire jusqu'aux traces des maux , dont vous me supposez l'auteur.

LA R. ELIZ.

Parle vite , de crainte que ta prétendue bonne volonté ne dure moins long-tems , que ton discours.

LE R. RICH.

Apprenez donc , enfin , que j'aime votre fille !

LA R. ELIZ.

Tu l'aimes , me dis-tu ? ... Hélas , elle est donc morte !

LE R. RICH.

Ciel ! qu'allez-vous penser ?

LA R. ELIZ.

N'avois-tu pas juré , cruel , d'aimer ses freres ? Cependant ! ...

Arrêtez ! Vous vous trompez , Madame. J'aime votre fille, & je prétens en faire une Reine d'Angleterre.

LA R. ELIZ.

Elle , Reine ? Apprens-moi donc , qui doit être son Roi ?

LE R. RICH.

Ce sera sans doute celui qui la fera Reine !

LA R. ELIZ.

Quel est-il ? ... Toi ?

LE R. RICH.

Supposons - le.

LA R. ELIZ.

Quoi , tu pourrois l'aimer ?

LE R. RICH.

Oui , Madame ; puissai-je apprendre de vous le moyen de gagner son cœur !

LA R. ELIZ.

Et c'est de moi , que tu voudrois l'apprendre ?

LE R. RICH.

Je le désire ardemment !

LA R. ELIZ.

Attens ; je vais te l'indiquer.... Commence par députer vers elle , ce-

A C T E I V. 235

lui que tu as chargé du meurtre de ses freres ; qu'il lui porte de ta part , deux cœurs sanglans , sur lesquels tu auras fait graver les noms d'Edouard , & d'York !... Fais-lui ensuite un présent , tel que celui que fit jadis la Reine Marguerite à ton Pere , lorsqu'elle lui envoya un mouchoir trempé dans le sang de son fils Rutland ; ne manque pas surtout , d'inviter la Princesse , ( après lui avoir appris que le mouchoir a été teint dans le sang de ses freres ) de s'en servir , pour essuyer ses larmes.... Si ces preuves de ta tendresse ne suffisent pas pour t'acquérir la sienne , envoie-lui le détail de tes forfaits. Apprends-lui , que ses Oncles , Clarence , & Rivers , sont tombés sous tes coups ; & que c'est uniquement par un excès d'amour pour elle , que tu viens de te défaire de sa Tante , Lady Anne !

L E R. RICH.

Parlons sérieusement , Madame. ?  
Encore un coup , daignez m'enseigner la route de son cœur !...

L A R. ELIZ.

Je n'en connois point d'autre , à

236 RICHARD III.

moins que tu n'emprunte la figure d'autrui, & que tu ne cesse d'être cet affreux Richard, auteur de tant de crimes.

LE R. RICH.

Dites-lui, que l'amour seul me les a fait commettre.

LA R. ELIZ.

Et que, c'est au prix de tant de dépouilles sanglantes, que tu prétens mériter le sien ?

LE R. RICH.

Réfléchissez, Madame ! songez que le mal passé ne peut se réparer. L'homme agit quelquefois inconsidérément ; mais son repentir n'en est souvent que plus sincère, quand il ouvre les yeux, & qu'il connoît sa faute . . . Ah, si j'ai ravi la couronne à vos fils, que puis-je faire plus, que de la rendre à votre fille ? Si j'ai ôté la vie à ces mêmes fils, puis-je mieux vous acquitter de cette perte, qu'en vous en rendant d'autres, par mon hymen, avec votre fille ? Le nom d'ayeule est-il moins doux, que celui de mere ? Et les enfans de votre fille seront-ils moins les vôtres ? Seront-ils moins de votre sang ? . . . Vos

A C T E IV. 237

fils ont fait le malheur de votre jeune  
 âge : les miens feront le bonheur de  
 votre vieillesse ! Vous regrettez , il est  
 vrai , un fils qui seroit Roi mainte-  
 nant : mais du moins , par sa mort ,  
 votre fille devient Reine ! ... Je vou-  
 drois faire plus , pour expier mon cri-  
 me : mais le puis-je ? Parlez ! ... Vous  
 m'allez peut-être reprocher encore , la  
 perte de votre fils Dorset , que la  
 crainte a fait fuir dans une terre étran-  
 gere ? Mais cet heureux hymen cal-  
 mera ses défiances , & le rappellera en  
 Angleterre , pour jouir de toutes les  
 dignités dûes au frere de mon épouse.  
 Pourrois-je donner à l'une le titre d'é-  
 pouse , & refuser à l'autre celui de  
 frere ? Pour vous , Madame , vous  
 vous retrouverez encore mere de Roi ;  
 & les ravages causés par la fatalité des  
 troubles , seront bien-tôt réparés par  
 les mains de la paix. Que dis-je ? N'a-  
 vons-nous pas encore tout le tems  
 d'être heureux ? Vos beaux jours sont-  
 ils donc tous passés ? ... Non , non ,  
 Madame : une année de joie , & de  
 satisfaction , effacera les traces de vos  
 larmes , & rendra dix années de jeu-



nesse à votre visage!... Laissez-vous donc toucher, ma chere mere ! & tâchez de fléchir votre adorable fille ! Dissipez ses innocentes frayeurs ; disposez son oreille à recevoir les vœux du plus tendre des amans ! Echauffez son cœur , par le brillant éclat du pouvoir suprême !... Achevez de l'attendrir , en lui faisant pressentir les douceurs de l'amour , & le bonheur du mariage ! ... Sitôt que mon bras aura châtié le rebelle Buckingham , j'apporte mes lauriers aux pieds de votre fille , & je la conduis , en triomphe , dans le lit du vainqueur. C'est à elle que je devrai ma gloire ; & c'est d'elle , que Richard à son tour veut recevoir des loix.

LA R. ELIZ.

Quoi le frere de son pere , deviendrait son maître ? le destructeur de sa maison ? le boureau de ses oncles , & de ses freres ? ( Car , sous quel autre titre veux-tu que je t'annonce à ma fille ? ) En est-il un , que le Ciel , l'honneur , & sa naissance , puisse rendre plus supportable à son oreille ?

LE R. RICH.

Convainquez-la , que le repos de

A C T E IV. 239

l'Angleterre , dépend de cette alliance.

LA R. ELIZ.

Mais ma fille l'acheteroit aux dépens du sien !

LE R. RICH.

Dites-lui , qu'un Roi , qui a droit d'ordonner , la supplie ...

LA R. ELIZ.

Mais le Roi des Rois lui défend de consentir ...

LE R. RICH.

Dites - lui , qu'elle fera une grande Reine ...

LA R. ELIZ.

Pour en déplorer le titre , ainsi que fait sa mere !

LE R. RICH.

Dites - lui , que je l'aimerai toujours !

LA R. ELIZ.

Mais quelle durée attaches-tu , à ce mot , *toujours*.

LE R. RICH.

Celle de ma vie.

LA R. ELIZ.

Mais , combien durera la sienne ?

RICHARD III.

LE R. RICH.

Aussi longtems , que le Ciel , & la  
nature le permettront.

LA R. ELIZ.

Aussi longtems , que l'Enfer , &  
Richard , le jugeront à propos,

LE R. RICH.

Dites-lui , que son Souverain , est  
aujourd'hui son Sujet !

LA R. ELIZ.

Mais , ta Sujette , méprise un pareil  
Souverain.

LE R. RICH.

De grace employez votre éloquen-  
ce , en ma faveur !

LA R. ELIZ.

Si la cause étoit bonne , l'éloquence  
seroit inutile.

LE R. RICH.

Eh bien , dites-lui , naturellement ,  
que je l'adore.

LA R. ELIZ.

Une mauvaise cause , plaidée , sans  
art , est bientôt perdue !

LE R. RICH.

Madame ... vos réponses , sont un  
peu trop vives.

LA

ACTE IV. 242

LA R. ELIZ.

Trop vives ! ah juste Ciel , peuvent-elles l'être moins ?... Songe donc à mes malheurs ? songe donc à la mort de mes enfans ?... Cesserois - je d'être mere ? je la serai jusqu'au dernier soupir !

LE R. RICH.

N'y pensez plus , Madame : oubliez le passé !... Je jure , par Saint George , par ma jarretiere , par ma Couronne enfin ...

LA R. ELIZ.

Arrête !... Tu profanes l'un , tu deshonores l'autre , tu as usurpé la troisième !

LE R. RICH.

Je jure !...

LA R. ELIZ.

Arrête , te dis-je ! ton serment seroit vain !... S'il étoit possible que je crusse un serment capable de te lier , il faudroit du moins que tu jurasses par quelque chose que tu n'eusses point profané !

LE R. RICH.

Eh bien , par l'Univers.

II. Part.

L

RICHARD III.

LA R. ELIZ.

Il est plein de tes crimes.

LE R. RICH.

Par la mort de mon pere ..

LA R. ELIZ.

Ta vie l'a deshonorée !

LE R. RICH.

Par moi-même, donc ...

LA R. ELIZ.

Toi-même , de toi-même a trop  
avili l'être !

LE R. RICH.

Enfin par le Ciel ...

LA R. ELIZ.

Ose-tu l'invoquer , après tant de for-  
faits ? ... Si tu as gardé ton serment ,  
quand tu l'as attesté , dans les mains  
du Roi mon époux , mes freres sont  
encore vivans ? Ah si tu avois craint  
de te rendre parjure , le Diadème que  
tu portes , seroit sur la tête de mon  
fils , & mes enfans ne seroient pas  
aujourd'hui la pâture des vers !.. Mais  
si le Ciel même n'a pû garantir ta foi ,  
sur quoi peux-tu jurer aujourd'hui ?

LE R. RICH.

Oubliez le passé : je jure , par l'a-  
venir !

A C T E I V. 243  
L A R. E L I Z.

Tes crimes précédens , t'ôtent encore cette ressource: ton avenir ne peut être assez long , pour que ton repentir , & tes pleurs mêmes , puissent laver la tache du passé ! Les fils dont les peres ont été tes victimes , vivront toujours , pour te détester ! les peres affligés , les meres désolées , en feront de même !... Ne jure donc pas par l'avenir : le passé t'annonce , ce que tu dois en attendre.

L A R. R I C H.

De même , comme ma résolution est d'expier mes fautes , par le repentir le plus sincere ; de même , comme je vais tenter de vaincre mes ennemis , dans la guerre que je commence ; de même , je prie le Ciel , de me confondre ( en croisant tous mes desseins , & en faisant tourner contre moi les entreprises les mieux concertées ) si ma langue n'est pas l'organe de mon cœur !... Soleil , refuse - moi ta lumiere ! ô nuit prive-moi du repos ! Astres bienfaisans , détournez vos influences favorables , dirigez - les vers le Camp de mes enne-



mis, si ma passion pour la Princesse Elizabeth n'est pas sincere, & si je brûle d'un autre désir, que de celui de me rendre digne d'elle ! en elle, consiste tout mon bonheur, & le vôtre ! Sans elle, je vois tomber sur moi, sur vous, sur elle-même, & sur tout le Royaume, la ruine, la désolation, la décadence, & la mort ! ... Ainsi ma chere mere (car j'ose déjà vous donner ce nom) daignez être auprès d'elle l'avocat de ma flâme ! faites valoir ce que j'ai envie d'être, & non pas ce que j'ai été : non pas ce que je mérite, mais ce que je veux mériter ! ... Exagerez-lui, s'il le faut, le péril de l'Etat, & les dangers qu'entraîneroient ses refus ! soyez mere en un mot, & encore plus Reine, dans une négociation de cette importance !

LA R. ELIZ.

Se pourroit-il que je fusse assez foible, pour me laisser persuader ?

LA R. RICH.

Où si vous croyez que Dieu peut, du sein du mal même, faire naître le bien.

ACTE IV.

245

LA R. ELIZ.

Serois - je encore moi - même , en  
m'oubliant ainsi ?

LA R. RICH.

Oui , si votre cœur est sensible au  
souvenir de votre état passé.

LA R. ELIZ.

Oublierois-je , en ce cas , le meurtre  
de mes fils ?

LA R. RICH.

Oui , puisqu'ils renaîtront du sein de votre  
fille ,

Pour rendre à l'Univers une illustre fa-  
mille !

LA R. ELIZ.

Quoi , je la presserois de répondre à tes  
vœux ?

LA R. RICH.

Oui , puisque cet hymen , peut seul nous ren-  
dre heureux !

LA R. ELIZ.

Ecris-moi donc , bientôt ....

LA R. RICH.

Dans l'ardeur qui me presse ;  
Portez - lui ce baiser , gage de ma ten-  
dresse ! \*

\* La Reine Elizabeth fort.

Sexe volage! Enfin dans sa crédulité.

Tu vois un vrai tableau de ta légèreté.

---

## S C E N E XX.

LE ROI RICHARD. RAT-  
CLIF. CATESBY.

RATC.

**T**Rès-puissant Souverain, la côte occidentale de l'Isle offre à nos yeux une Flote formidable : le peuple quoique désarmé, y court en foule, sous prétexte de s'opposer à la descente des ennemis. Mais j'ose dire à votre Majesté, que le zèle de cette populace me paroît fort douteux ! on dit que le Comte de Richemont commande la Flote qui est à l'ancre, en attendant que Bukingham, & son armée, viennent favoriser la descente.

LE R. RICH.

Qu'on dépêche au plutôt un Courier au Duc de Norfolk... Allez-y

ACTE IV.

247

vous-même Ratclif, ou bien que Catesby y aille... Où donc est-il ?

CATESBY.

Me voilà, Seigneur.

LE R. RICH.

Volez vers le Duc !

CATESBY.

J'y cours, Seigneur.

LE R. RICH.

Vous Ratclif, approchez... Partez pour Salisbury ; & quand vous reviendrez... \* Es-tu foudr malheureux ? pourquoi n'es-tu pas déjà parti ?

CATESBY.

Seigneur, j'attendois les ordres de votre Majesté ! ... Que lui plaît-il que je dise au Duc ?

LE R. RICH.

Pardonne, ami, tu as raison ! ... Dis-lui de ramasser, sur le champ, le plus de troupes qu'il pourra, & de me venir joindre, au plutôt, à Salisbury.

CATESBY.

Je pars.

\* Le Roi apperçoit Catesby.

L. iij

RICHARD III.

RATCLIF.

Que plaît-il à votre Majesté , que  
je fasse à Salisbury ?

LE R. RICH.

Qu'y voudrois-tu faire , avant que  
j'y fusse arrivé ?

RATCLIF.

Votre Majesté m'y envoyoit , tout  
à l'heure !

LE R. RICH.

Je suis changé de sentiment. . .

## SCÈNE XXI.

LE ROY RICHARD. MILORD  
STANLEY. RATCLIF.

LE R. RICH.

**Q**uelles nouvelles , Mylord ?  
M. STANLEY.

Seigneur , elles ne sont pas assez  
bonnes , pour être entendues avec  
plaisir , par votre Majesté , ni assez  
mauvaises pour lui être cachées.

ACTE IV.

249

LE R. RICH.

A quel propos , cette énigme ?  
Pourquoi prendre un si long circuit ,  
quand on peut arriver tout d'un coup  
au but ? ... Encore une fois , quelles  
nouvelles ?

M. STAN.

Richemont , est en mer.

LE R. RICH.

Eh bien , qu'il coule à fond , que  
la mer l'engloutisse ! .... Quel est donc  
le dessein de ce Renegat , de la Rose  
Blanche ? Que vient-il de mander ?

M. STAN.

Seigneur , je n'en sçais rien , que  
par conjectures.

LE R. RICH.

Quelles sont-elles , enfin ?

M. STAN.

Je crois , Seigneur , qu'excité par  
Dorset , Buckingham , & Morton , il  
vient pour réclamer la couronne d'An-  
gleterre.

LE R. RICH.

Le Thrône est-il vacant ? l'épée  
Royale est-elle cassée ? Le Roi est-il  
mort ? & l'Empire , sans héritier ? ...  
En est-il d'autre que moi , de la mai-



son d'York ? Est-il d'autre Roi d'Angleterre , que l'héritier de ce grand homme ? ... Dites-moi donc ce qu'il vient faire ici ?

M. STAN.

Si ma premiere conjecture est fautive , Seigneur , j'ignore son dessein.

LE R. RICH.

A moins qu'il ne vienne pour être votre Roi , vous ne conjecturez , sans doute , pas non plus , pourquoi les Gallois ont pris les armes ? ... Je crains bien que vous ne partiez , au premier jour , pour vous joindre à eux !

M. STAN.

Seigneur , n'augurez pas si mal de moi !

LE R. RICH.

Où sont donc les troupes que vous avez rassemblées , pour les chasser ? où sont vos Officiers ? où sont vos Vassaux ? ... Ne sont-ils pas déjà partis , pour recevoir les rebelles , & pour les embrasser , en mettant pied à terre ?

ACTE IV.

251

M. STAN.

Non, Seigneur : tous mes amis sont  
au Nord de l'Angleterre.

LE R. RICH.

Ce sont de froids amis pour moi.  
Qu'ont-ils à faire, dans le Nord, tan-  
dis que je suis attaqué dans l'Ouest ?

M. STAN.

Ils n'ont reçu aucun ordre de s'y  
rendre, Seigneur. Mais si vous l'or-  
donnez, j'irai me mettre à leur tête,  
& je joindrai votre Majesté, où, &  
quand elle jugera à propos.

LE R. RICH.

Je t'entends... Tu voudrais fei-  
dre ce voyage, pour fuir, & aller  
joindre Richemont : mais je ne m'y  
fierai point.

M. STAN.

Moi, Seigneur ? Ai-je jamais don-  
né la moindre matière aux soupçons  
de votre Majesté ? ... Jamais je ne fus  
traître ; & je ne le ferai jamais !

LE R. RICH.

Va donc, & rassemble ton mon-  
de. Mais, je garde ton fils, pour ga-  
rant de ta foi. Si tu me trahis, la té-  
te m'en fera raison.

Lvj

Agissez envers lui , Seigneur , comme j'agirai envers votre Majesté !

## SCENE XXII.

LE ROI RICHARD. QUATRE MESSAGERS , *qui arrivent l'un après l'autre.*

## I. MESSAGER.

**S**eigneur , je viens apprendre à votre Majesté , que Sir Edmond Courtenai , & le fier Evêque d'Exeter , son frere aîné , sont en armes , dans la Province de Devonshire , avec un grand nombre de Gentilshommes confédérés. Je tiens cet avis de plusieurs amis dignes de foi...

## II. MESS.

Seigneur , la Province de Kent , est couverte de Soldats , & les Guilfords , sont à leur tête. Leur armée augmentée à chaque instant , par le grand nombre de rebelles , qui viennent se ranger sous leurs étendards.

## III. MES.

Ah , Seigneur ! l'armée du Duc de Bukingham....

## LE R. RICH.

Hors d'ici , fatales Chouettes , qui n'annoncez que des malheurs ! ... Tiens reçois ce salaire \* , en attendant que tu m'apportes de meilleures nouvelles ! ...

## III. MES.

Seigneur , je venois dire à votre Majesté , qu'un orage épouvantable a dispersé l'armée du Duc de Bukingham ; & qu'il erre lui-même depuis ce tems , sans qu'on sçache , où il s'est retiré.

## LE R. RICH.

Oh , je te demande pardon , mon ami ! ... Tiens , prends ma bourse ; il y a dequoi guérir ta blessure . ... Mais personne des miens n'a-t-il eu soin de faire publier une récompense , pour quiconque arrêtera le traître ?

## III. MES.

Seigneur , je vous assure , que cette proclamation a été faite.

\* Il frappe le Messager.

## IV. MES.

Seigneur , je viens d'apprendre , que Sir Thomas Lovel , & le Marquis de Dorset , ont pris les armes , dans la Province d'York ! ... Mais ce qui peut consoler votre Majesté de cette mauvaise nouvelle , c'est d'apprendre que la Flotte de Bretagne a été dispersée par la tempête. Le Comte de Richemont , a envoyé un bateau à terre , dans la Province de Dorset , pour demander , si les troupes qui bordoient les côtes étoient de sa faction , ou non ? Elles ont répondu , que Bukingham étoit leur Général. Mais Richemont se défiant de quelque stratagème , a fait remettre à la voile , pour retourner en Bretagne.

## LE R. RICH.

Marchons , marchons , puisque nous sommes en forces ! Si nous n'avons plus d'Etrangers à combattre , que mes sujets rebelles tombent sous nos coups !



SCENE XXIII.

LE ROI RICHARD. CATESBY.

CATESBY.

**S** Eigneur, c'est avec transport que j'annonce à votre Majesté, la prise du Duc de Buxingham. Mais je suis au désespoir de vous apprendre en même-tems que le Comte de Richmond, a pris terre, avec toute son armée, dans le Comté de Milford!

LE R. RICH.

Marchons vers Salisbury! ... Tandis que nous délibérons ici, nous aurions dû gagner, ou perdre une bataille! ... Que quelqu'un de vous se charge de faire amener Buxingham à Salisbury. Et que le reste me suive.





## SCENE XXIV.

*Le Théâtre représente l'Hôtel de  
Milord Stanley.*

MILORD STANLEY. SIR  
CHRISTOPHE URSWICK.

M. SANLEY.

**S**ir Christophe, dites de ma part au Comte de Richemont, que pendant la durée de cette guerre, mon fils George est garant de ma fidélité envers le tyran, qui a juré de faire tomber sa tête, sur le moindre soupçon; que c'est ce qui m'empêche de lui envoyer actuellement mes troupes. Allez, Sir Christophe; saluez le Comte de ma part. Dites-lui aussi, que la Reine desire ardemment son mariage avec la Princesse Elizabeth, sa fille.... Mais vous ne m'avez pas dit précisément, où est à présent le camp du Comte?

A C T E IV.

257

SIR CHRIST.

A Pembroc, Seigneur, ou à Hertfort, dans la Province de Galles.

M. STANLEY.

Quelles Personnes de marque a-t-il dans son Armée?

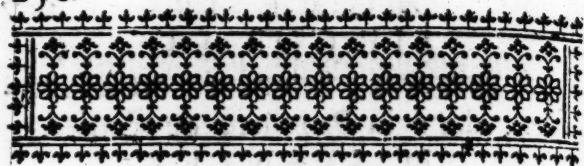
SIR CHRIST.

Sir Walter Herbert, un vaillant Chevalier ; Sir Gilbert Talbot, Sir Guillaume Stanley, le Comte d'Oxford, le redoutable Pembroc, Sir Jacques Blunt, Rice-ap-Thomas, avec une grande suite ; & plusieurs autres Seigneurs de nom, & de valeur. Leur intention est de marcher droit à Londres, à moins que leur route ne soit interrompue par une bataille.

M. STANLEY.

C'est bien pensé. Mais allez vite rejoindre le Comte ; je lui baise les mains, & mes lettres l'instruiront de mes dispositions. Adieu.

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

LE PREVOST, & sa Troupe,  
*conduisant Bukingham au suplice.*

BUKIN.

**Q** Uoi, le Roi me refuse un moment d'entretien ?

LE PREVOST.

Oui Seigneur ; ainsi prenez patience !

BUKIN.

Hastings ! Gray ! Rivers ! malheureux enfans d'Edouard ! & toi Henry le plus Saint des Rois ! Edouard, son fils ! Vaughan ! déplorables victimes de la Politique, & de la tyrannie ! si vos ombres plaintives, peuvent du haut des Cieux contempler ce spectacle, jouissez de votre vengeance, en insultant à mon malheur ! .... Mais

n'est-ce pas en effet aujourd'hui le jour  
des ames, amis?

LE PREVOST.

Oui, Seigneur.

BUKIN.

Il est juste, qu'il soit pour moi le  
jour de la mort! C'est ce jour même,  
que j'ai prié le ciel de me rendre fa-  
tal, si je manquois jamais à mes ser-  
mens, envers le Roi Edouard, son  
épouse & sa famille! Le voici ce jour,  
où j'ai souhaité de succomber sous les  
embûches de celui, en qui j'aurois  
placé toute ma confiance! Jour af-  
freux, pour mon ame tremblante,  
c'est toi, qui fixes enfin un terme à mes  
forfaits! Ce Dieu puissant, que je  
croyois jouer, fait tomber sur ma tête  
tout l'effet de ma feinte priere! il  
exauce dans sa colere, des vœux, que  
ma bouche a formés, sans l'aveu de  
mon cœur! c'est ainsi qu'il conduit,  
par degrés, l'épée d'un scélérat dans  
son sein criminel! c'est ainsi, que je  
vois l'accomplissement des malédic-  
tions de la Reine Marguerite! *Tu te  
souviendras de moi (me dit-elle) dans  
l'instant où ton cœur sera déchiré par ses*

*regrets ! . . . . L'oracle est accompli !  
marchons à l'échaffaut !*

Subissons sans murmure , un trop juste  
supplice :

L'injustice toujours entraîne l'injustice !

---

## S C E N E II.

*La Scène est sur les confins de la  
Province de Leicestre , dans le  
Camp du Comte de Richemont.*

LE COMTE DE RICHE-  
MONT. LE COMTE D'OX-  
FORT. BLUNT. HER-  
BERT, & autres Officiers,  
*avec des Tambours, & des Eten-  
darts.*

### LE C. DE RICHEMONT.

**C**ompagnons de mon infortune ;  
amis de ma maison , amis de mes  
exploits ! vous dont les cœurs vrai-  
ment Anglois , aspirent à briser le  
joug de la tyrannie ! Nous voici enfin

parvenus, sans obstacle, jusques dans le sein de ce Royaume opprimé par Richard ; & les avis que je reçois de mon pere Stanley, suffiroient pour redoubler l'ardeur qui vous anime, s'il étoit possible qu'elle augmentât encore ! ... Le sanguinaire usurpateur, Ce fleau destructeur de vos biens, & de vos familles, se flatte encore de l'espoir de se baigner dans votre sang ! Jamais las de carnage, sa dent vorace s'apprête déjà à vous déchirer ! ... Marchons au monstre, amis ! c'est ici, c'est dans le centre de cette isle, c'est auprès de Leicestre, qu'il a creusé sa caverne ! encore un jour de marche, & nous sommes à lui .... Mais si nous l'attaquons, songez qu'il faut le vaincre, ou nous périssons tous ! La paix, votre bonheur, sont le prix de votre victoire : c'est à votre courage à la rendre décisive.

LE C. D'OXFORD.

Chacun de nous voudroit avoir mille bras, pour fraper l'homicide !

HERBERT.

Je ne doute pas que ses amis ne l'abandonnent, pour se joindre à nous,



Il n'a d'amis, que ceux qui le redoutent. Mais au premier échec, tous l'abandonneront.

LE C. DE RICH.

Tout est pour nous amis, marchons, au nom du Ciel !

Un légitime espoir ne connoît point l'effroi :  
Des Rois, il fait des Dieux, d'un homme il fait un Roi !

---

SCENE III.

*Le Théâtre représente la Plaine de Bosworth.*

LE R. RICH.

**P**Lantons ici notre camp ; la plaine de Bosworth, m'y paroît propre... Milord Surrey, votre œil me paroît inquiet, & mélancolique ?

M. SURREY.

Seigneur, il n'en est pas de même de mon cœur.

LE R. RICH.

Milord Norfolk ?

ACTE V.  
M. NORFOLK.

263

Seigneur.

LE R. RICH.

Nous recevrons des coups : qu'en pensez-vous ?

M. NORFOLK.

Seigneur, nous en rendrons.

LE R. RICH.

Qu'on dresse ici, ma tente ; j'y veux passer la nuit. Où coucherai-je demain ? je l'ignore ! n'importe. Qui de vous sçait, à quoi monte l'armée rebelle ?

M. NORFOLK.

A six ou sept mille hommes au plus.

LE R. RICH.

Nous en avons donc trois fois autant. Mais le nom & la présence du Roi, en valent beaucoup plus ; notre ennemi n'a point cet avantage.... Allons qu'on dresse toutes les tentes. Examinons le terrain ; qu'on appelle les ingenieurs ; que la discipline soit rigoureusement observée ; qu'on ne néglige rien, de ce qui peut servir à notre sûreté, & à nous procurer la

victoire ! . . . . C'est demain un grand jour , amis ! songez à vous y préparer.

## SCENE IV.

*Le Théâtre représente un autre côté de la Plaine de Bosworth.*

LE COMTE DE RICHE-  
MONT. SIR GUILLAUME  
BRANDON. LE COMTE  
D'OXFORD. LE MARQUIS  
DE DORSET. LE CAPI-  
TAINE BLUNT.

LE COMTE DE RICH.

**L**E brillant coucher du soleil , nous annonce un beau jour , pour demain. Sir Guillaume Brandon , je vous charge de ma bannière ; le Comte de Pembroc commandera son Régiment. Cher Capitaine Blunt , dites-lui bonsoir , de ma part ; & priez-le de passer à ma tente , vers deux heures du matin... Encore un mot, Capitaine Blunt.

Scavez-

ACTE V. 265

Sçavez-vous, où est le quartier de Milord Stanley ?

CAP. BLUNT.

Seigneur, sa troupe est campée ( si je ne me trompe ) à un quart de lieüe de celle du Roi, du côté du midi.

LE C. DE RICH.

Si vous pouviez , sans trop risquer , trouver le moien de vous aboucher avec lui , & de lui remettre ce billet en main propre , vous nous rendriez un grand service ?

CAP. BLUNT.

Donnez , Seigneur. Je répons sur ma tête , de la lui remettre.

LE C. DE RICH.

Qu'on me donne maintenant de l'encre & du papier. Je vais travailler dans ma tente , à dresser notre ordre de bataille , & à distribuer les postes de maniere que nous puissions tirer parti de la foiblesse de notre armée.... L'air commence à se rafraîchir : rentrons , amis ; allons discourir , à couvert , sur les opérations de demain.

II. Part.

M

## SCENE V.

*Le Théâtre représente de nouveau  
le Camp du Roi Richard.*

LE ROI RICHARD. NOR-  
FOLK. RATCLIF, &  
CATESBY,  
LE R. RICH.

Quelle heure est-il ?  
CATESBY.

Il est tems de souper , Seigneur : il  
est neuf heures,

LE R. RICH.

Je ne veux point souper aujourd'hui.  
Donne-moi de l'encre , & du papier...  
La visiere de mon casque , est-elle ra-  
comodée ? Toute mon armure est-elle  
dans ma tente ?

CATES.

Oui , Seigneur , tout est prêt.

LE R. RICH.

Allez à votre poste , cher Norfolk ;

A C T E . V. 267

faites faire bonne garde , & choisissez bien vos sentinelles.

M. N O R F.

J'y vais Seigneur.

LE R. RICH.

Songez , Milord , à être sur pied , au point du jour.

M. N O R F.

Vous pouvez y compter , Seigneur.

LE R. RICH.

Catesby ?....

C A T E S.

Seigneur ?

LE R. RICH.

Envoyez un Sergent d'armes , au quartier de Milord Stanley. Qu'il lui ordonne d'amener ici son Régiment , avant le soleil levé : sans quoi , son fils George est mort !... Attens ? donne-moi un verre de vin ? ... Donne-moi ma montre ? .... \* Tu felleras le *blanc Surrey* , pour la bataille de demain. Aies soin , que mon épieu soit en bon état , & surtout pas trop lourd... Ratclif ?...

\* A Ratclif.

M. ij



RAT.

Seigneur?

LE R. RICH.

As-tu vû le mélancolique Northumberland ?

RAT.

Seigneur , je l'ai vû ce soir aller , de quartier en quartier , avec le comte de Surrey , caresser & animer les soldats.

LE R. RICH.

J'en suis bien aisé.... Donne-moi un verre de vin ... Je ne me sens pas l'esprit aussi libre , & aussi gai que de coutume ! .... Mets là le verre .... M'as-tu préparé de l'encre , & du papier ?

RAT.

Oui , Seigneur.

LE R. RICH.

Dis à ma garde d'être attentive ; & laisse-moi... Reviens à minuit dans ma tente , pour m'armer .. Va-t-en , te dis-je !

SCENE VI.

*Le Théâtre représente de nouveau  
le Camp du Comte de Richemont.*

LE COMTE DE RICHE-  
MONT, *avec les Seigneurs  
de son parti.* MILORD  
STANLEY *entre.*

M. STANLEY.

Que la fortune, & la victoire,  
soient avec vous !

LE C. DE RICH.

Que le Ciel vous exauce, cher  
beau-père !... Mais, dites-moi d'abord  
des nouvelles de ma mère !

M. STAN.

Je suis chargé de ses embrassemens,  
& de ses vœux, pour la prospérité de  
son généreux fils ! Ç'en est assez là-  
dessus.... La nuit commence à s'écou-  
ler, & l'obscurité fera bientôt place à  
la lumière : ainsi je n'ai le tems que de  
vous recommander, d'être en bataille,

M iij

au point du jour. Je ne puis faire pour vous tout ce que je desirerois, mais je ferai du moins tout ce que je pourrai ; & les choses n'en iront peut-être que mieux. Vous sçavez les ménagemens que j'ai à garder ! si le tyran pénétroit mes desseins, j'aurois la douleur de voir votre frere George exécuté, sous mes yeux ! adieu. Le danger que je cours, m'interdit le plaisir de vous marquer plus à loisir toute l'étendue de ma tendresse ! le ciel me procurera peut-être bientôt ce bonheur. Adieu, encore un coup : adieu mon fils ! adieu mes amis !

## LE C. DE RICH.

Ah, mes chers compagnons, conduisez-le, je vous prie, jusqu'à son quartier !... Pour moi, je vais tenter, quoique fort agité, de prendre une heure de sommeil, de peur que la fatigue ne m'accable demain, lorsqu'il sera question de courir à la gloire.



SCÈNE VII.

LE COMTE DE RICHE-  
MONT, *seul.*

O Toi, dont je crois défendre la cause, Dieu tout-puissant ! daigne jeter un œil favorable sur mon armée ! mets dans nos mains ces foudres redoutables, qui renversent, & réduisent en poudre les coupables objets de ta colere ! Puissions-nous être dignes d'en être les ministres, & de porter jusqu'à son trône, nos chants victorieux, après t'avoir vengé : .... C'est à toi seul, grand Dieu, que je confie la garde de mon ame, en cédant au sommeil... soit que je dorme, ou que je veille, daigne être mon unique défenseur ! ... \*

\* Il s'endort.



## SCENE VIII.

*La Scene est entre les deux Camps.  
Les tentes du Roi Richard , &  
du Comte de Richemont , sont  
ouvertes ; ils sont tous deux en-  
dormis.*

L'OMBRE DU PRINCE  
EDOUARD FILS DU ROI  
HENRY VI. *paroît.*

L'OMBRE, *au Roi Richard.*

**J**E t'attens à demain, pour accabler  
ton amé ! Souviens-toi , barbare ,  
de la mort sanglante , que tu m'as fait  
souffrir à Tewksbury , dans la fleur de  
ma jeunesse ! meurs dans le désespoir !..  
\* Réjouis-toi , Richemont ; les ames  
irritées des Princes de ta maison , com-  
battront pour toi !.. Adieu , digne res-  
te du sang , d'Henry ! sois sûr de la  
victoire !

\* L'Ombre à Richemont.

## L'OMBRE DU ROI HENRI VI.

*à Richard.*

Tremble , tyran ! tu vois ce corps ,  
que ta rage a frappé de mille coups  
mortels ! souviens-toi de la Tour ; &  
que le désespoir s'empare de ton ame ,  
en attendant la mort !

\* Brave , & généreux Richemont ,  
sois vainqueur de ce traître. Vois ac-  
complir ce que t'a prédit autrefois  
Henri ! *Tu seras Roi !* repose donc ,  
avec tranquillité : le ciel combat pour  
toi !

L'OMBRE DE CLARENCE , *paraît.*

Je t'attens \*\* à demain , pour acca-  
bler ton ame ! Tu vois le malheureux  
Clarence que ta trahison fit périr , avec  
tant d'inhumanité ! Souviens-toi de  
moi , demain dans la bataille ! le fil  
de ton épée est émoussé . . . mets dans  
le désespoir !

\*\*\* Et toi , noble & unique rejetton  
de la maison de Lancastre , reçois les

\* Au Comte de Richemont.

\*\* A Richard.

\*\*\* Au Comte de Richemont.

M ▼



vœux des héritiers sanglans de la maison d'York ! ils seront tes anges tutélaires dans le combat... vis , & prospere !

LES OMBRES DE RIVERS,  
GRAY, ET VAUGHAN,  
*paroissent.*

Je t'attends à demain , pour accabler ton ame ! reconnois Rivers , mort à Pomfret !... meurs , dans le désespoir.

GRAY.

Ressouviens-toi de Gray !... meurs dans le désespoir !

VAUGHAN.

Qu'au souvenir de Vaughan , la terreur glace ton ame ! laisse tomber ta lance !... meurs dans le désespoir !

TOUS ENSEMBLE, *au Comte de Richemont.*

Réveille - toi , Richemont ! Nous déchirons l'ame de ton rival !... il est vaincu !... Eveille-toi , triomphe !

L'OMBRE DE M. HASTINGS.

Sanguinaire , Richard , que ton crime t'éveille ! une vie , telle que la

tienne, ne peut finir, que dans le sang ! C'est Hastings qui te parle ! il t'attend à demain !... meurs, dans le désespoir !

\* Ame tranquille, & sans remords, éveille-toi ! éveille-toi, jeune Héros !... arme-toi, combats, sois vainqueur ; délivre l'Angleterre, & monte sur le trône !

LES OMBRES DES DEUX JEUNES PRINCES, FILS D'ÉDOUARD.

Que l'affreux souvenir, de tes deux neveux, étouffés dans la Tour, pénètre ton ame, exécration Richard ! qu'il t'accable ; & qu'il traîne après soi ta ruine, ta honte, & ta mort !

Dors, Richemont ! dors en paix : ton réveil sera doux ! nous combattrons pour toi !... vis ; & sois l'heureux pere d'une longue suite de Rois... Ce sont les vœux des fils infortunés d'Édouard !

L'OMBRE DE LADY ANNE.

Vois ta femme, Richard ! vois cette déplorable épouse, qui ne goûta ja-

\* Au Comte de Richemont.

276 RICHARD III.

mais une heure de repos auprès de toi !  
C'est elle qui vient aujourd'hui répandre l'horreur sur ton sommeil !... demain , dans la bataille , souviens-toi de moi ; & que ce souvenir te fasse tomber le glaive de la main !... meurs , dans le désespoir !

\* Et toi , goute un sommeil tranquille ! que tes rêves n'occupent ton repos , que de triomphes , & de chants de victoire ! La femme de ton ennemi ne fait de vœux , que pour toi !

L'OMB. DE BUKIN.

Tu vois le premier auteur de ta puissance , & la dernière victime de ta cruauté ! souviens-toi de **Bukingham** , dans la bataille , & que l'horreur de toi-même , soit cause de ta mort !... Rêve , rêve , Tyran ! rêve de mort , & de carnage ! succombe sous le poids des tourmens de ton ame ! & meurs désespéré !

\*\* Je suis mort pour ta cause , & je venois t'aider ! mais que ton cœur s'affermisse : le Ciel & les Anges combat-

\* Au Comte de Richemont.

\*\* Au Comte de Richemont.

tront à tes côtés. Tu briseras la tête du Tyran !

LE R. RICH. *tréfaillit & s'éveille.*

Qu'on me donne un autre cheval ...\*  
Qu'on bande mes playes ! Ciel, ayez pitié de moi ! ... Mais , que fais - je ? où suis-je ?... Ce n'est qu'un rêve !... Ah lâche conscience , pourquoi me troubles-tu ?... La lumière me paroît bleue !... Il ne peut être plus de minuit ?... Une froide sueur , couvre mon corps tremblant ! je sens que je frémis encore ! Quoi donc ? est-ce moi-même que je crains ? Je suis seul en ces lieux ! Richard , craint-il Richard ? est-il ici quelque meurtrier ? non ; mais si , puis-que j'y suis ; fuyons.... qui fuirai-je ? moi ! & pour quelle raison ? de peur que je ne me venge .... Eh de quoi ? de moi-même ... Non je m'aime trop. Mais , pourquoi m'aimai - je ? Est-ce pour le bien que j'ai reçu de moi ? oh , non , car en ce cas , je devrois me haïr pour les opprobres odieux dont je me suis couvert !... Ne suis-je pas , le plus grand scélérat ?... Non , j'ai tort : in-

\* Les Ombres s'évanouissent.

insensé que tu es , parle bien de toi-même !... Hélas un insensé ne flatte pourtant guère ! ma conscience a plus d'une voix ; chacune de ces voix me reproche un forfait différent ; & toutes sont d'accord pour me convaincre de mon infamie ! le meurtre crie , le parjure crie , tous les péchés crient chacun à leur tour , & souvent tous ensemble , *ô criminel ! ô criminel !...* Je sens que je tombe dans le désespoir ! je vis haï de tous ; je mourrai détesté !... Hélas , dois-je m'en plaindre ? ai-je jamais trouvé en moi , la moindre pitié pour moi-même ? ... Il me semble que les ames de tous ceux que j'ai massacrés , sont venues cette nuit dans ma tente , & que toutes ont réuni leur vengeance , pour accabler demain la tête de Richard !...



SCENE IX.

LE ROI RICHARD. RATCLIF.

RATCLIF.

Seigneur ! ...  
LE R. RICH.

Qui est là ? ...

RAT.

Ratclif, Seigneur ... Le jour commence à paroître, tous vos amis sont debout, & armés.

LE R. RICH.

Ah, je tremble, cher Ratclif; je tremble !

RAT.

Mon cher maître, je ne vous reconnois plus ! Quoi donc, une ombre vous fait peur ?

LE R. RICH.

Ah, par Saint Paul, j'en ai vû cette nuit, qui ont jetté plus d'épouvante dans l'ame de l'intrépide Richard, qu'elle n'auroit été capable d'en rece-



806 RICHARD V.

voir à la vue de dix mille Gendarmes , conduits par un aussi mince Capitaine , que Richemont ! ... mais , le jour ne paroît pas encore ? ... viens , suis-moi ! j'ai envie de rôder dans le camp , & d'écouter ce qu'on pense de moi , dans les tentes.

---

## SCENE X.

*Le Théâtre représente la Tente du Comte de Richemont. Tous les Seigneurs de son parti y entrent.*

LES SEIGNEURS.

**B**onjour , Comte d' Richemont !  
LE C. DE RICHEMONT.

Chers & diligens compagnons , pardonnez ma paresse involontaire !

LES SEIGNEURS.

Avez-vous dormi , Seigneur ?

LE C. DE RICHEMONT.

Du meilleur sommeil , & accompagné des songes les plus flatteurs , qui soient jamais entrés dans une tête af-

foupie ! il me sembloit, en vérité, que les ombres de tous nos Princes massacrés, par Richard, entouroient mon lit, en chantant notre victoire. Ce rêve a rempli mon ame, de joye, & de confiance ; & je vais au combat, avec une espee de certitude du succès !...  
Quelle heure est-il, Mylords ?

LES SEIGNEURS.

Quatre heures vont sonner.

LE C. DE RICHEMONT.

Allons ! il est tems de s'armer, & de se mettre en bataille !... il est encore plus important, que je ne puis vous l'exprimer, de ne pas laisser échaper ce quart-d'heure ! Souvenez-vous, braves amis, que le ciel même, & la bonne cause, combattront avec nous ! que les anges, les saints, & les ames irritées de nos Princes, seront à la tête de notre armée, pour nous défendre, & pour épouvanter nos ennemis ! Songez, que ceux que nous allons combattre, sont plutôt des vœux pour nous, que pour le tyran qu'ils sont forcés de suivre ! il n'est à leurs yeux, ainsi qu'aux nôtres, qu'un barbare homicide, qu'un san-

## 282 RICHARD III.

guinaire usurpateur, qu'un ennemi des hommes & du Ciel !... Ah si c'est un ennemi du Ciel que vous avez à vaincre, l'épée du Tout-Puissant n'est-elle pas dans votre main ? Si la mort du tyran, doit faire renaître la paix, & l'abondance, ce prix n'est-il pas digne de vos travaux ? si ce sont vos compatriotes que vous allez combattre, n'est-ce pas pour les rendre heureux ? que de motifs, que d'aiguillons, pour animer des cœurs jaloux de la véritable gloire ! & que j'en tais encore ! parce que le tems me presse, & que vous les sentez, soit comme fils, soit comme peres, soit comme époux ?... Que Dieu nous guide donc ! que l'étendart se déploie ! que l'épée sorte du fourreau, pour n'y rentrer qu'après la victoire ! qu'on marche, à l'ennemi... Je déclare, pour moi, que je ne perdrai la bataille, qu'avec la vie ! mais si je suis vainqueur, le dernier de vous tous, partagera les fruits de ma conquête !... Que l'on sonne la charge, en implorant Dieu & Saint George ! & en criant, *Richemont & la victoire !*

SCENE XI.

LE ROI RICHARD. RAT-  
CLIF. CATESBY.

LE R. RICH.

**Q**ue dit Northumberland, au su-  
jet de Richemont ?

RATCLIFF.

Que ce Prince tire l'épée, pour la  
premiere fois.

LE R. RICH.

Il dit la verité... Et Surrey, que  
dit-il ?

RATCLIFF.

Il en dit plus encore.

LE R. RICH.

Il a raison... Quelle est l'heure qui  
sonne ?... Donne-moi un *Almanach*...  
Le Soleil paroît-il aujourd'hui ?

RATCLIFF.

Je ne l'ai pas appercû, Seigneur.

LE R. RICH.

Il dédaigne apparemment de se mon-  
trer, car il devrait luire depuis une

heure... Ce jour sera lugubre pour  
bien des personnes, cher Ratclif !

RATCLIF.

Seigneur ? ...

LE R. RICH.

Le Soleil ne veut pas se montrer au-  
jourd'hui ! Les nuages se noircissent ,  
& semblent menacer notre camp ! ...  
Point de Soleil ! ... Eh que m'importe ?  
Il ne luit pas non plus , pour Riche-  
mont.

## SCENE XII.

*Les mêmes Acteurs.* NORFOLK.

NORFOLK.

**A**ux armes ! aux armes ! l'ennemi  
marche à nous !

LE R. RICH.

Allons, amis, marchons ! ... Qu'on  
caparaçonne mon cheval ; qu'on dise à  
Stanley, d'amener ses troupes ; for-  
tons en plaine ! Voici mon ordre de  
bataille... Mon Corps avancé s'éten-  
dra sur une ligne, également compo-  
sée d'Infanterie, & de Cavalerie ; les

## A C T E V.

285

Archers seront placés dans le centre. Le Duc de Norfolk commandera l'Infanterie ; & le Comte de Surrey , la Cavalerie. Je suivrai ensuite , avec le Corps de bataille , dont les ailes seront fortifiées par nos meilleurs Gendarmes. Après cela , que *Saint George* nous aide ! . . . Que dites-vous de mon plan , Norfolk ?

### NORFOLK.

Il est très-bon , Seigneur . . . Mais , voilà un papier , qui s'est trouvé ce matin dans ma tente . . .

Norfolk , ouvre les yeux , songe à ta sûreté : Ton Richard est vendu , nous l'avons acheté.

### LE R. RICH.

Ruse ridicule , d'un ennemi méprisable ! . . . , Allons amis , que chacun aille à son poste. Nos âmes ne s'effrayent point par des illusions. Fondons tous ensemble à travers les bataillons ennemis. Ne nous séparons point ; ils sont perdus ! loin de céder , tombons plutôt , tous à la fois dans les bras de la mort ! . . . Que vous di-



rai-je de plus ? A qui donc avez-vous affaire ? A un tas de vagabonds , de gens perdus & sans aveu , l'écume de la Bretagne , vile & lourde canaille chassée de son pays , pour être la vermine & l'horreur des autres nations ! Plus de repos , plus de sûreté pour vous , s'ils sont vainqueurs. Vos terres sont ravagées , vos femmes ravies , & corrompues , & Le Royaume aux fers ! . . . . Est-ce leur Chef , qui vous feroit impression ? Il doit plutôt exciter la pitié ! Elevé à nos dépens , dans une terre étrangère , jeune , & sans expérience , c'est peut-être pour la première fois qu'il a touché l'épée. C'est à coups de fouets , braves amis , plutôt qu'avec des armes honorables , que de pareils bandits devroient être chassés de l'Angleterre. Hâtons-nous d'en purger cette Isle. Qu'ils reportent en France leurs haillons , leurs crimes , & leur faim ! . . . Si nous avons à être vaincus , que ce soit du moins par des hommes , & non pas par ces mêmes Bretons , que nos peres ont si aisément battus , dans leur propre pays.

Quoi vous seriez leurs esclaves ? ils possèderoient vos biens ? ils raviroient vos femmes ? enlèveroit vos filles ?.. Mais silence ! j'entens leurs tambours... Combattez, fiers Anglois !... Archers, ajustez vos flèches : ne visez qu'à la tête !... Gendarmes, appuyez l'éperon, poussez vos chevaux, galopez dans le sang !... Que le Ciel étonné retentisse du fracas de nos armes !

---

SCENE XIII.

*Les mêmes Acteurs.* UN MES-  
SAGER.

LE ROI RICH.

EH bien, que dit Stanley ? Vient-il avec ses forces ?

LE MESSAGER.

Seigneur, il refuse de marcher.

LE R. RICH.

Qu'on abbatte la tête, à son fils !...,

NORTHUM.

Seigneur, l'ennemi est sur nous ; il a passé le marais ! Que George Stanley

288 RICHARD III.  
périsse après la bataille. Mais à présent ? ...

LE R. RICH.

Ce coup, ne fait qu'augmenter mon courage ! ... Etendarts, avancez ! volez à l'ennemi ! ... Que notre cri de guerre se fasse entendre de toute part ... *Saint George !* rends notre voix tonnante ! *St. George !* combats pour nous ! victoire, vole sur les plumes de nos casques ! ...

---

## SCENE XIV.

*Ou entend le bruit du combat derrière le Théâtre. Il s'y fait de tems en tems quelques excursions. Enfin CATESBY paroît.*

CATESBY.

**S**oldats , délivrez le Duc de Norfolk ! il est pris , délivrez-le ! ... Le Roi fait des prodiges de valeur : il est partout ! il porte partout la mort ! son cheval est tué , mais il combat également

ACTE V. 289

ment à pied. Il cherche Richemont ,  
jusques dans le sein de la mort... Ah ,  
Seigneur , \* sauvez-vous de ce côté ,  
ou la bataille est perdue !...

\* Il voit venir le Roi.

---

---

SCENE XV.

LE ROI RICHARD. CA-  
TESBY.

LE R. RICH.

UN cheval ! un cheval ! mon Roïau-  
me en dépend !...

CATESBY.

Retirez - vous , Seigneur , je vous  
trouverai un cheval.

LE R. RICH.

Lâche esclave ! je risque mon Royau-  
me , & je craindrois la mort ? ... Ah ,  
je crois qu'il y a six Comtes de Riche-  
mont dans cette armée ! j'en ai déjà tué  
cinq , & j'en trouve encore un ! Un  
cheval ! un cheval ! ou mon Thrône  
est perdu !...

II. Partie

N

## SCENE XVI.

LE ROI RICHARD. LE  
COMTE DE RICHE-  
MONT. *Plusieurs Officiers &  
Soldats des deux Armées. Ri-  
chard & Richemont combattent  
sur le Théâtre. Richard est tué.  
On sonne la retraite dans l'ar-  
mée du Roi. Celle du Comte de  
Richemont joue des fanfares ,  
& pousse des cris de joie.*

MILORD STANLEY arrive ;  
*portant la Couronne Royale ; avec  
plusieurs Seigneurs.*

LE C. DE RICHEMONT.

**L** Ouanges au Ciel , & à votre va-  
leur , victorieux amis ! Tous nos  
vœux sont comblés, le tyran ne vit  
plus !

M. STANLEY.

Magnanime Richemont , je ne vous  
louerai point ! mais voilà tous les or-

## ACTE V.

291

nemens de la royauté, depuis si long-tems profanés, par l'usurpateur ! je viens d'arracher cette couronne, de sa tête coupable, pour en ceindre celle d'un héros vertueux. Daignez, Seigneur, la recevoir de ma main ! ornez-en votre front ! illustrez-la long-tems !

LE C. DE RICH.

Confirme, Dieu puissant, des souhaits si sinceres ! ... Mais, dites-moi d'abord, si le jeune George, est vivant ?

M. STANLEY.

Il vit, Seigneur ! il est en sûreté dans Leicestre, d'où nous le ferons revenir, quand vous voudrez.

LE C. DE RICH.

Quelles sont les personnes de marque, qui sont périés dans l'armée de Richard ?

M. STANLEY.

On nomme le Duc de Norfolk ; Walter, Mylord Ferris, Sir Robert Brakenbury, & Sir Guillaume Brandon.

N ij



Qu'ils ayent des funérailles dignes de leur naissance ; qu'on fasse publier le pardon des fuyards de l'armée ennemie , qui reviendront soumis à mes loix. Songeons ensuite à remplir mon serment, en serrant l'heureux lien qui doit unir enfin , *la Rose Rouge* , à *la Rose Blanche* ! Ciel , applaudis à cet hymen , qui mettra fin à tant de haines !... Est-il ici quelqu'un , qui refuse de joindre ses vœux aux miens ? qu'il parle , c'est un traître ! un ennemi de la Patrie !... Malheureuse Angleterre ! n'as-tu pas assez long-tems souffert des discordes civiles ? Ton sein n'en est-il pas assez déchiré ? Le frere a massacré son frere , le pere a sacrifié son fils , & les fils ont souvent fermé les yeux , en immolant leurs peres ! Détestables suites de la division des Yorks , & des Lancastres , souvent même divisés chacun dans leur faction !... Il est tems que Richemont , & Elizabeth , uniques héritiers des deux Maisons royales , mettent fin à tant de maux , par un hymen approuvé

# ACTE V. 195

du Ciel, & des hommes ! Ecoute-moi, grand Dieu ! bénis mes intentions ! fais que leurs successeurs achevent d'effacer jusqu'aux moindres traces de nos malheurs ! que le souvenir même s'en perde dans le cours de leurs prospérités, & des jours heureux dont ils combleront leurs Sujets ! Abbats, détruits, jusqu'au germe de la trahison ! Préviens les maux qu'elle feroit renaître ! étouffe les traîtres dès leur naissance !

Qu'ils périssent, la paix n'est pas faite pour eux :

L'ennemi du repos, ne sçauroit être heureux !

Le Dieu qui nous le rend dissipe nos allarmes :

Il sçaura l'affermir.. Peuple, séchez vos larmes !

F I N.

Qu'ils ayent des funérailles dignes de leur naissance ; qu'on fasse publier le pardon des fuyards de l'armée ennemie , qui reviendront soumis à mes loix. Songeons ensuite à remplir mon serment, en serrant l'heureux lien qui doit unir enfin , *la Rose Rouge* , à *la Rose Blanche* ! Ciel , applaudis à cet hymen , qui mettra fin à tant de haines ! ... Est-il ici quelqu'un , qui refuse de joindre ses vœux aux miens ? qu'il parle , c'est un traître ! un ennemi de la Patrie ! ... Malheureuse Angleterre ! n'as-tu pas assez long-tems souffert des discordes civiles ? Ton sein n'en est-il pas assez déchiré ? Le frere a massacré son frere , le pere a sacrifié son fils , & les fils ont souvent fermé les yeux , en immolant leurs peres ! Détestables suites de la division des Yorks , & des Lancastres , souvent même divisés chacun dans leur faction ! ... Il est tems que Richemont , & Elizabeth , uniques héritiers des deux Maisons royales , mettent fin à tant de maux, par un hymen approuvé

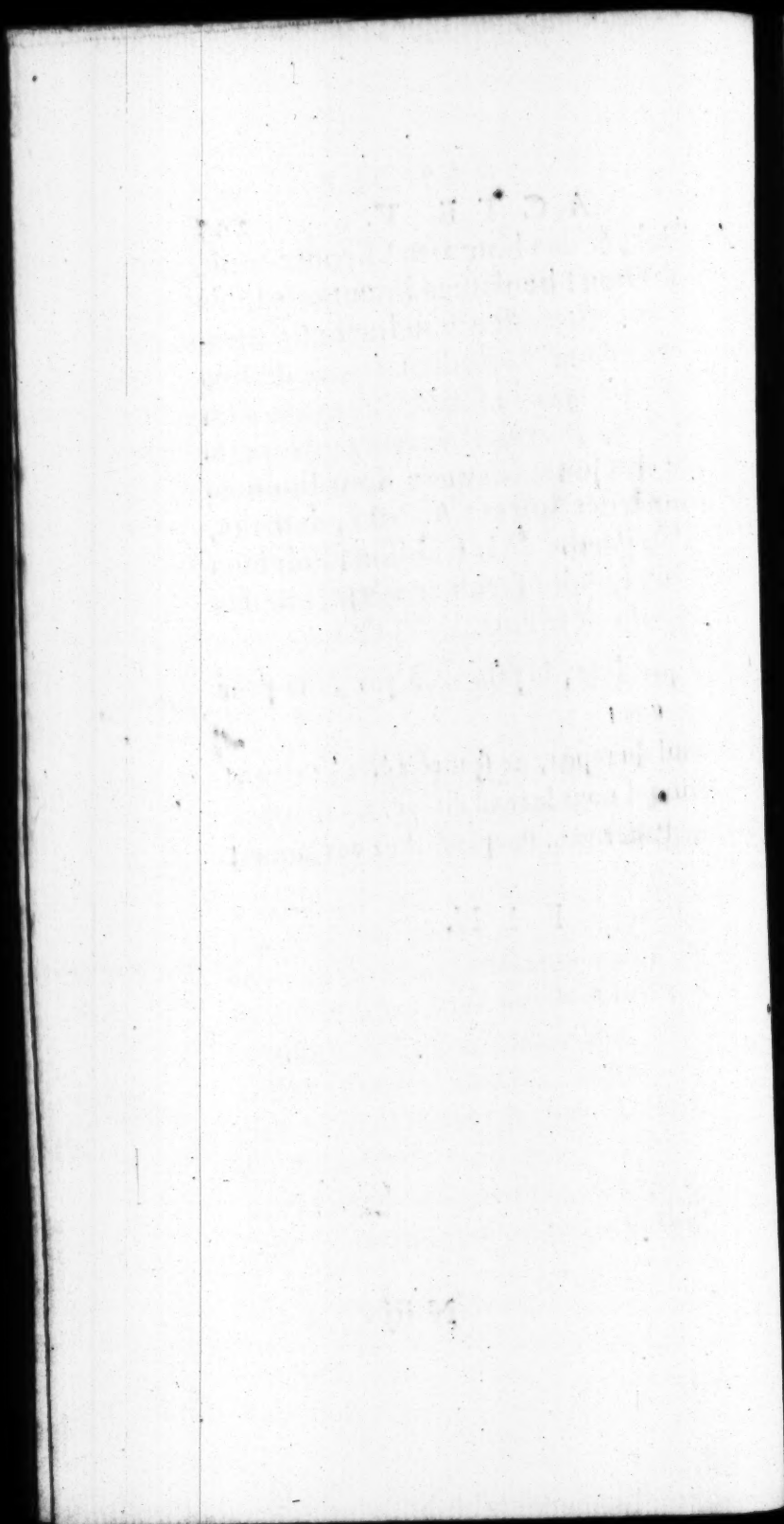
**A C T E V.** 199

du Ciel , & des hommes ! Ecoute-moi ,  
grand Dieu ! bénis mes intentions ! fais  
que leurs successeurs achevent d'effa-  
cer jusqu'aux moindres traces de nos  
malheurs ! que le souvenir même s'en  
perde dans le cours de leurs prosperi-  
tés , & des jours heureux dont ils com-  
bleront leurs Sujets ! Abbats , détruits ,  
jusqu'au germe de la trahison ! Préviens  
les maux qu'elle feroit renaître ! étouffe  
les traîtres dès leur naissance !

Qu'ils périssent , la paix n'est pas faite pour  
eux :

L'ennemi du repos , ne sçauroit être heureux !  
Le Dieu qui nous le rend dissipe nos allarmes :  
Il sçaura l'affermir.. Peuple, séchez vos larmes !

**F I N.**



**HAMLET;**  
**PRINCE**  
**DE DANEMARC.**  
***TRAGEDIE,***  
**TRADUITE DE L'ANGLAIS**  
**DE**  
**SHAKESPEARE;**





## PERSONNAGES.

CLAUDIUS, ROI DE DANEMARC.

FORTINBRAS, PRINCE DE NORVEGE.

HAMLET, Fils du Roi défunt, & Neveu du  
Roi regnant.

POLONIUS, Chambellan.

HORATIO, Ami du Prince Hamlet.

LAERTES, Fils de Polonius.

VOLTIMAND,

CORNELIUS,

ROSENCRANTZ,

GUILDENSTERN.

} Courtisans.

OSRICK, Courtisan flatteur.

MARCELLUS, Officier.

BERNARDO,

FRANCISCO.

} Soldats.

REYNOLDO, Domestique de Polonius.

L'OMBRE DU PERE D'HAMLET.

GERTRUDE, Reine de Danemarc, mere  
d'Hamlet.

OPHELIA, Fille de Polonius, amante  
d'Hamlet.

SUIVANTES, de la Reine.

COMEDIENS, FOSSOYEURS, MATELOTS,  
MESSAGERS, & autres Subalternes.

*La Scene est à Elsenour.*

---

*Le sujet de cette Tragedie, se trouve dans le 6c.  
Tome des Histoires Tragiques de Bandelli, tra-  
duites par Belleforest, qui dit avoir tiré cette  
Histoire, de Saxon, Grammairien.*



## ACTE PREMIER.

---

### SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Plate-  
forme , devant le Palais.*

BERNARDO, & FRANCISCO;  
*en Sentinelle.*



Ernardo vient relever Francisco  
à minuit sonnant. Francisco l'en-  
voie coucher , en lui recom-  
mandant de dire à Horatio, &  
à Marcellus ( s'il les rencon-  
tre ) de se dépêcher....

---

### SCENE II.

BERNARDO. HORATIO. MAR-  
CELLUS.

**M** Arcellus demande à Bernardo, s'il n'a  
encore rien apperçu de ce qu'ils ont

N v

déjà vû deux fois. il a amené Horatio pour le convaincre que la vision terrible, qui les a épouvantés, n'est pas une illusion

Horatio, persiste dans son incredulité. Marcellus dit à Bernardo, de lui conter le détail de l'apparition. Dans l'instant que Bernardo commence, Marcellus apperçoit le phantôme.... Ils en sont effrayés; & surtout Horatio, qui convient que le spectre ressemble au Roi défunt: Horatio, se remet de sa frayeur. Il interroge le phantôme, & lui demande, de la part de Dieu, à quelle fin il emprunte la figure du Roi mort, pour venir ainsi, armé de toutes pièces, effrayer les vivans?.... Le spectre disparaît. Horatio tremblant & confondu, avouë que rien n'est plus extraordinaire. Il craint que l'Etat ne soit menacé de quelque étrange révolution!.... Marcellus. lui demande pourquoi l'on fatigue les troupes, par des gardes aussi exactes, dans une saison si rigoureuse? & la raison, des préparatifs de guerre qui se font, depuis peu, dans le Danemarc, tant par mer, que par terre?

» Je puis vous satisfaire (répond Horatio)  
 » en vous racontant ce qu'on en dit sourde-  
 » ment. Vous sçavez que Fortinbras, Roi de  
 » Norvége, jaloux de la gloire & de la puis-  
 » sance de notre dernier Roi, après lui avoir  
 » déclaré la guerre, osa lui proposer un  
 » combat, qui terminât d'un seul coup, tous  
 » leurs differens. Par un pacte authentique,  
 » scellé & ratifié par les deux Rois, Fortinbras  
 » s'étoit soumis, au cas qu'il succombât, de

» perdre non seulement la vie , mais encore  
 » toutes les terres dont il étoit saisi , qui pas-  
 » seroient au vainqueur. Le Roi défunt , avoit  
 » stipulé un semblable équivalent , qui devoit  
 » appartenir à Fortinbras , au cas contraire.  
 » Notre vaillant Roi Hamlet , après avoir  
 » tué son ennemi , s'est mis en possession des  
 » terres & pais convenus. Ainsi s'est terminé  
 » la guerre. On prétend aujourd'hui , que le  
 » fils de Fortinbras , quoique jeune encore ,  
 » mais d'un caractère vif & audacieux , a ra-  
 » massé , sur les frontieres de la Norvège ,  
 » un nombre d'aventuriers , dont il forme une  
 » armée , qu'il destine à quelque entreprise  
 » secrète. Ce bruit a excité la vigilance de  
 » notre Souverain qui craint avec raison , que  
 » l'armement du jeune Fortinbras , ne menace  
 » le Danemarc : & voilà , sans doute , le  
 » motif des mouvemens , & des préparatifs  
 » de guerre , dont nos yeux sont témoins.

Bernardo , & Marcellus conviennent , que  
 les conjectures d'Horatio , sont vraisemblables ; & l'apparition du phantôme , leur fait  
 craindre , que le Danemarc ne soit menacé  
 de quelque grand malheur . . . . Horatio rap-  
 porte à ce sujet , tous les prodiges arrivés à  
 Rome , immédiatement avant le meurtre de  
 César : mais il est interrompu par le retour du  
 spectre . . . Il l'interroge vivement , sur les  
 motifs de son apparition. Il se met en devoir  
 de le joindre , & de l'arrêter ; il excite ses  
 compagnons à le seconder ; ils poursuivent  
 l'ombre . . . Mais le coq chante : elle s'éva-  
 nouit. Ils font de grands commentaires , sur

ce prodige , & sur la vertu du chant du coq , où toutes les traditions , & les préjugés populaires , sur cette matiere , & sur celle des revenans , trouvent leur place. Le jour paroît enfin. Ils conviennent , qu'il est à propos d'avertir le Prince Hamlet , de tout ce qu'ils ont vu. Ils sortent , dans ce dessein.

---

## S C E N E    I I I .

*Le Théâtre représente le Palais du  
Roi de Dannemarc.*

LE ROI CLAUDIUS. LA  
REINE GERTRUDE.  
HAMLET. POLONIUS.  
LAERTES. VOLTIMAND.  
CORNELIUS, & autres  
Courtisans. GARDES.

## LE ROI.

Q Uoique la mort du Roi mon frere , soit encore toute récente , mon cher Hamlet , & qu'elle plonge ce Royaume dans la douleur la plus légitime ; le bien de l'Etat nous a pourtant forcés , de suspendre un moment

A C T E I. 307

des regrets si naturels , pour penser à nous-mêmes , afin de pouvoir ensuite penser à votre pere , avec plus de sûreté ! c'est ce même motif , toujours sacré , du bien public , qui fait briller aujourd'hui les flambeaux de l'hymen , à côté des flambeaux funébres ; qui mêle , sur nos têtes , les cyprès de la mort , avec les myrtes de l'amour ; & qui allie enfin , la douleur avec la joie , par mon hymen , devenu nécessaire , avec la Reine , cy-devant ma belle-sœur !... C'est à l'Etat , c'est au repos de la Patrie , c'est à vos conseils ( illustres Pairs de ce Royaume ) que nous avons sacrifié les bienséances vulgaires , qu'exige le respect humain ! & quoique notre délicatesse en ait souffert , recevez nos remerciemens !... Il s'agit maintenant d'une matière plus importante. La mort du Roi mon frere , a fait penser au jeune Fortinbras , que l'occasion étoit favorable pour réveiller d'anciennes prétentions , depuis longtems prosrites par le sort des armes. Son Ambassadeur nous a notifié , que l'intention de son Maître étoit de rentrer dans tous les Domai-



302 HAMLET,

nes, que la mort de son pere nous a  
si légitimement acquis. Je dois vous  
faire part, des mesures que nous avons  
eû devoir prendre, dans une con-  
jecture si délicate ... Nous venons d'é-  
crire, au vieux & infirme Norway,  
oncle de Fortinbras ( qui sans doute,  
n'est pas instruit des ambitieux projets  
de son neveu ) pour le prier d'en arrê-  
ter le cours. Nous vous avons choisis,  
vous Cornelius, & vous Voltimand,  
pour aller travailler à cette Négocia-  
tion, nous vous recommandons, d'y  
apporter tous les soins, & toute l'in-  
telligence dont vous êtes capables. Par-  
tez; & que votre diligence justifie le  
choix que nous avons fait de vous..

---

#### SCENE IV.

*Les mêmes Acteurs, à la réserve  
de CORNELIUS, & VOL-  
TIMAND.*

**L**E Roi fait beaucoup d'accueil à Laërtes  
( fils de Polonius ) qui est revenu de Fran-  
ce, pour le couronnement, & qui désire d'y

# A C T E I.

303

retourner. Le Roi lui demande si Polonius y consent ; & sur ce qu'il apprend , qu'oui , il permet à Laërtes de partir quand il voudra.

Le Roi s'adresse ensuite à Hamlet. Il lui fait des reproches obligeans , sur sa profonde mélancolie. Hamlet ne répond qu'obscurément , & par monosyllables. La Reine, sa mere, rente, en flattant son fils , d'adoucir son chagrin.

Vous verrai-je toujours , mon cher Hamlet , l'air sombre , & l'œil farouche , ne jeter sur le Danemarc , & sur nous , que des regards sinistres ? verrai-je toujours vos paupieres humides , dirigées vers la terre , comme pour y chercher votre illustre pere ? ... Oubliez-vous , que nous ne naissons , que pour mourir , & que la vie n'est qu'un passage vers l'éternité.

H A M L E T.

Je sçais tout cela , Madame !

L A R E I N E.

Ah , si vous le sçavez , pourquoi donc paroissez-vous si accablé ?

H A M L E T.

Pourquoi je le parois , Madame ? ... Je ne sçais paroître , que ce que je suis en effet ! ... Ah ma mere ! ce n'est ni l'habillement lugubre , ni l'exacte

observance des devoirs mortuaires ; ni les sanglots , ni les larmes , ni tous les autres signes extérieurs , qui doivent vous faire juger sainement de ma situation ! tous ces dehors peuvent être affectés. C'est le cœur qu'il faut connoître : le reste est toujours douteux !

Le Roi tâche , à son tour , de consoler Hamlet. Il n'oublie aucun des lieux communs , usités en pareil cas. Enfin , » la mort » d'un pere , dit-il , est un accident auquel » tout enfant doit s'attendre. Depuis le premier homme , qui est mort , jusqu'à celui » qui meurt aujourd'hui , cette vérité a été , » pour ainsi dire , attestée successivement par » tous leurs cadavres ; & c'est tomber dans » l'absurdité , que de s'attrister d'un malheur , » prévu de tous tems. « Il représente ensuite à Hamlet qu'étant l'héritier présomptif de la Couronne , il ne convient pas qu'il quitte le Royaume , pour retourner à ses études à Wittenberg , comme il paroît le désirer. La Reine se joint au Roi , pour en dissuader son fils , qui se soumet enfin à leur volonté.

Le Roi content d'Hamlet , annonce une réjouissance publique , pour en marquer sa satisfaction.



## S C E N E V.

H A M L E T , *seul.*

C E Prince pénétré du chagrin auquel il s'abandonne , depuis la mort de son pere ; indigné du prompt mariage de sa mere avec son oncle ; & connoissant qu'on ne cherche qu'à l'appaiser , par de feintes caresses , & de basses flateries , tombe dans le désespoir , & dans le dégoût de la vie. » Quel bonheur » ( dir-il ) puis-je espérer dans un monde, dont » l'ingratitude , & la perfidie , reglent tous » les mouvemens ?.. Ma mere même , ô Ciel » qui l'eût pensé ? ma mere même , oublie en » moins d'un mois , le meilleur des époux , » & le plus grand des Rois ! que dis-je , elle » l'oublie ? hélas , elle l'outrage ! à peine a-t'il » reçu les honneurs du tombeau , qu'elle vole » dans les bras d'un autre époux ! & quel » époux , grand Dieu , au prix de celui » qu'elle a perdu ! il y a moins de comparai- » son à faire entre mon pere & lui , qu'entre » Hercule & moi !... Ah , cette précipitation » ne peut être que criminelle ! elle couvre » quelque mystère affreux , que je tremble » de pénétrer ! & je frémis déjà... « Mais » on vient ? renfermons dans mon cœur les » transports qui l'agitent !

## S C E N E VI.

HAMLET. HORATIO. BERNARDO.  
MARCELLUS.

**L**E Prince reconnoît , avec plaisir , Horatio , & Marcellus , qu'il a fréquentés à Wittenberg. Il les embrasse , en leur demandant le sujet de leur voyage , à Elsenour. Ils font venus , disent-ils , pour voir les funérailles du Roi défunt.... » Ah c'étoit plutôt sans » doute ( répond le Prince ) pour voir le mariage de ma mere !... Hélas , les restes du » repas funébre du Roi , ont pû être servis » aux nôces de sa femme !... Jour affreux ! » plutôt que de te voir , que n'ai-je rencontré » mon plus grand ennemi dans le Ciel même !... O mon Pere !

HORATIO.

Je me souviens de l'avoir vû , Seigneur. C'étoit un grand Roi.

HAMLET.

Ami , c'étoit un homme ! je ne t'en dis pas plus : je n'en connois point d'autre.

HORATIO.

Hélas , Seigneur , je crois l'avoir vû , la nuit passée !

ACTE I.

307

HAMLET.

Qui ?

HORATIO.

Le Roi votre Pere , Seigneur.

HAMLET.

Le Roi mon Pere ? ô Ciel , que me  
dis-tu ?

HORATIO.

Suspendez un moment votre surpri-  
se , & daignez m'écouter. Mes deux  
amis vous garantiront la verité de ce  
que j'ai à vous dire.

HAMLET.

O cher ami ! parle vite... Je t'écoute  
avec avidité !

Horatio fait le récit , à Hamlet , de tout  
ce que nous avons vu , en action , au commen-  
cement de la Piece. Le Prince marque le plus  
grand étonnement. Il fait mille questions sur la  
taille , l'air , & la figure de son pere. Enfin il  
veut veiller la nuit même avec eux , pour se  
convaincre du prodige par ses yeux. » Je ver-  
» rai mon pere , dit-il , je lui parlerai , dussent  
» les enfers s'y opposer ! .. Mais surtout , chers  
» amis , gardez le silence le plus profond ,  
» sur ce que vous venez de m'apprendre , &  
» sur ce que nous pourrons voir tantôt ! ...  
» Trouvez - vous , sur la plate - forme , entre  
» onze heures , & minuit : j'irai vous y join-



» dre. Adieu... \* Mon Pere revient sur la terre ! Il est, dit-on, armé ? Qu'annonce cette circonstance ? Ciel, mes idées seroient-elles justes ? ... Ah, que la nuit n'est-elle venue !... Jusques-là, contiens-toi, mon âme ! le secret seul, fait les succès du sage !

\* Ils sortent.

## S C E N E VII.

*Le Théâtre représente l'Hôtel de Polonius.*

### LAERTES. OPHELIA.

**L**Aertes dit, que tout son équipage est embarqué, & qu'il va partir, pour la France. Il exhorte sa sœur, à se délier du Prince Hamlet. » Je veux croire qu'il vous aime » ( dit-il ) & que ses sentimens n'ont rien » dont vous ayez à rougir. Mais la grandeur » de sa naissance, mettra toujours un obstacle à votre bonheur mutuel. Sa volonté » n'est pas à lui ; elle est esclave de son rang : » l'intérêt de l'Etat dispose toujours de la main » de ses pareils. Et sans sa main, son cœur » vous deshonoré !... Tremblez, tremblez, » ma chère sœur ! s'il se rendoit maître du vôtre, dans quel abîme affreux ne pourroit-il pas vous plonger ? &c.

Ophelia promet à son frère, de mettre ses leçons en pratique ; & elle l'exhorte à se guider par les mêmes principes , dans le cours des voyages qu'il va entreprendre.

---

S C E N E VIII.

POLONIUS. LAERTES. OPHELIA.

POLONIUS presse son fils de profiter du vent favorable , pour mettre à la voile... » Ap-  
 » proche - toi , dit-il ; reçois ma bénédiction ;  
 » & grave dans ta mémoire , ces avis pa-  
 » ternels ! . . . Pense beaucoup , & parle peu.  
 » N'exécute jamais , sans avoir réfléchi. Sois  
 » familier , sans bassesse. Epreuve tes amis , &  
 » connois les leurs . Attache-toi les bons , par  
 » des liens indissolubles , & ne te livre jamais  
 » aux nouvelles connoissances. Redoute les  
 » querelles : mais dans les occasions inévita-  
 » bles , comporte-toi de maniere , à te faire  
 » craindre à l'avenir. Prête l'oreille à tout le  
 » monde, mais sois avare de ta langue. Ecoute  
 » tout , même la médifance , mais suspends  
 » ton jugement. Que ta parure soit propor-  
 » tionnée à ta fortune ; qu'elle soit décente ,  
 » riche au besoin , mais jamais affectée : c'est  
 » par-là qu'un homme s'annonce d'abord  
 » dans le monde , & surtout en France , où  
 » les personnes du plus haut rang regardent  
 » ce point comme essentiel. Sois réservé , sur  
 » les emprunts , & sur les prêts , si tu ne veux

» risquer de perdre , & le prêt , & l'ami. Son-  
 » ge surtout , à ne te rien pardonner ! Enfin  
 » sois sincère envers toi-même , si tu veux  
 » être crû tel envers les autres ! . . . Adieu  
 » mon fils ! reçois , avec ceci , ma bénédic-  
 » tion !

Laërtes recommande à sa sœur , en par-  
 tant , de se souvenir de ce qu'il lui a dit...

## SCENE IX.

## POLONIUS. OPHELIA.

**P**Olonius demande à sa fille , de quoi il est  
 question. Elle lui avouë , qu'il s'agit du  
 Prince Hamlet.... » J'ai appris ( dit Polonius )  
 » qu'il a de grandes attentions , pour vous ,  
 » depuis quelque tems , & que vous paroissez  
 » l'écouter , avec plaisir. Si cela est , je dois  
 » vous dire , ma fille , que vous oubliez ce  
 » que vous me devez , & ce que vous vous  
 » devez à vous-même ! . . . Est-il vrai , enfin ,  
 » qu'il ait de l'amour pour vous ? Parlez.

Ophelia , avouë en tremblant , que le Prince  
 lui a marqué beaucoup de tendresse. Sur quoi  
 son pere lui fait des remontrances assez vives.  
 Ophelia tâche de s'excuser , sur l'innocence  
 & la sincérité des sentimens du Prince. Polo-  
 nius , en prend occasion de redoubler ses ex-  
 hortations , & ses reproches. Il finit enfin ,  
 par défendre à Ophelia , d'accorder , à l'ave-

ACTE I. 311

air, aucun entretien secret au Prince Hamlet.  
Ophelia promet, en soupirant, d'obéir à ses  
ordres.

---

SCENE X.

*Le Théâtre représente la Plate-  
forme, devant le Palais.*

HAMLET. HORATIO.  
MARCELLUS.

HAMLET.

L'Air est bien âpre, & bien froid!

HORATIO.

Il est vrai qu'il est piquant.

HAMLET.

Quelle heure est-il maintenant?

HORATIO.

Je crois qu'il n'est pas encore mi-  
nuit.

MARCELLUS.

Il est minuit sonné.

HORATIO.

Je ne l'avois pas entendu. En ce cas,  
le phantôme ne tardera pas à paroî-

H A M L E T ,  
tre... \* Qu'est-ce que ceci, Seigneur ?

H A M L E T .

Le Roi doit faire une promenade nocturne. On est à table maintenant ; ou tandis que le vin du Rhin coule à grands flots , & que les têtes des convives s'échauffent , les tymballes & les trompettes annoncent , & célèbrent les santés que le Roi porte.

H O R A T I O .

Tel est donc l'usage, Seigneur ?

H A M L E T .

Hélas, oui. Mais quoique né dans le pays , je crois pourtant que cet usage fait peu d'honneur à notre nation. Ces bacchanales nocturnes , jettent un ridicule sur nous , qui nous caractérise dans le reste du monde. Elles attachent à nos mœurs , une idée défavorable , qui se répand sur toute la nation ; & cette tache nous nuit , plus que nous ne pensons. Il en est de cela , comme des préjugés , que l'on prend contre certaines personnes , à l'occasion de quelques défauts naturels , ou de la bassesse de leur origine : quoi-

\* On entend des fanfares,

qu'ils

A C T E I. 313

qu'ils ne soient garants, ni de l'un, ni de l'autre, ils en portent souvent la peine !... méprisables, en un seul point aux yeux des hommes, on l'est souvent en tout !

Le spectre paroît. Hamlet l'interroge courageusement ; mais il n'en reçoit point de réponse. Le fantôme fait signe au Prince de venir à lui : mais les amis du Prince ne veulent point qu'il s'y hazarde. Les signes se réitérent. Hamlet se dégage des bras d'Horatio, & de Marcellus, en menaçant de mort celui qui se mettra en devoir de l'arrêter. Il marche au spectre ; & ils sortent ensemble.

Horatio, & Marcellus, tremblent pour Hamlet, & pour le Dannemarc. Ils font des vœux, pour l'un & pour l'autre, & ils sortent, pour suivre le Prince.

---

---

S C E N E X I.

*La Scene est à l'extrémité de la Plate-forme, au bas de laquelle on voit la mer.*

HAMLET. LE SPECTRE.

HAMLET.

Hantôme, arrête ici... Je crains peu le danger :

*II. Part.*





314

HAMLET,

Mais parle , ou je te quitte...

LE SPECTRE.

Ose m'envisager.

HAMLET.

Eh bien...

LE SPECTRE.

L'instant approche , où les ames  
errantes ,

Rentrent dans l'Océan des flammes dévorantes !

HAMLET.

Hélas , que je te plains !

LE SPECTRE.

Juge de mes tourmens !

Mais prépare ton ame à d'autres sentimens.

Oses-tu m'écouter ?

HAMLET.

Parle.

LE SPECTRE.

Ecoute en silence ;

Et je laisse à ton bras le soin de ma vengeance.

HAMLET.

Poursuis,

ACTE I.

315

LE SPECTRE.

Tu vois ton Pere !.... Un arrêt  
rigoureux,

Mais juste, le condamné à des tourmens af-  
freux ,

Jusqu'à l'heureux instant où l'Eternel , pro-  
pite ,

Fera cesser des maux , qu'exige sa justice !

Que ne puis-je tracer cet effrayant tableau ,

Que l'œil mortel ne voit , qu'en entrant au  
tombeau ?

Tu frémirois mon fils , à l'aspect de mes  
peines ,

Et je verrois ton sang , se figer dans tes veines :

Je verrois sur ton front l'épouvante & la  
mort !

Mais l'éternelle nuit , doit cacher notre sort :

Ces secrets du Très-haut , ces mystères ter-  
ribles ,

Aux profanes humains doivent être invisibles !

O mon fils ! Si ton pere a des droits sur ton  
cœur ,

Garde-toi d'en sonder l'obscur profondeur !

Ne m'interroge point !

HAMLET.

O Ciel !

Oij

**HAMLET,  
LE SPECTRE.**

Venge ton pere.

Un meurtre horrible...

**HAMLET.**

Un meurtre ?...

**LE SPECTRE.**

Oui : suspens ta colère ;

Quand je t'aurai parlé , tu pourras éclater.

**HAMLET.**

O mon pere !... Ah grand Dieu , qui pour-  
roit m'arrêter ?

Non , de tous les transports la plus brûlante  
flâme ,

N'a jamais allumé plus d'ardeur dans une âme ,  
Que ton fils en ressent contre tes ennemis !

**LE SPECTRE.**

A de tels sentimens , je reconnois mon fils !

Mais , fut-il insensible au cri de la nature ,

Le seroit-il hélas , au tourment que j'endure ?

Ecoute , cher Hamlet , écoute avec horreur ,

Le récit de ma mort , & connois-en l'auteur !

On croit , que je dormois , dans une grotte  
obscuré ,

Quand d'un serpent caché , la mortelle piqure ,

Termina ma carrière & borna mes exploits ?

Souvent la fable ainsi voile la mort des Rois :

# ACTE I.

317

C'est ainsi qu'on impose au crédule vulgaire !  
Mais , ce serpent enfin , ce monstre sangui-  
naire ,

Porte aujourd'hui mon sceptre , & profane  
mon lit :

C'est ton oncle , en un mot !

H A M L E T.

Mon cœur me l'avoit dit !

## LE S P E C T R E.

Oui , cet incestueux , cet infâme adultère ,  
Déjà depuis longtems avoit séduit ta mere.  
Que ta foible vertu , sexe faux & trompeur ,  
Tient peu contre l'appât des dons d'un sé-  
ducteur !

Mon infidelle épouse en sentit la puissance !  
Vertueuse , au dehors , & tendre en apparence,  
Mon bonheur , dans ses bras , augmentoit  
chaque jour :

Je l'aimois ! & l'estime égaloit mon amour !  
Le soupçon entre-t'il dans une ame contente ?  
Et l'estime , jamais fut-elle défiante ?  
Cependant... Mais déjà l'approche du matin ,  
Ranime le brasier qui dévore mon sein :  
Achevons.... Claudius n'avoit séduit ta mere ,  
Que pour mieux arriver au trône de ton pere.  
Le traître me surprend dans les bras du som-  
meil :

O iij

Le poison , pour jamais , m'interdit le réveil ,  
Sa mortelle froideur , dans mes sens introduite ,  
Les glace en un instant : mon ame en vain  
s'irrite ,

Et rompant les liens qui l'attachoient au corps ,  
S'envole , en gémissant , dans le séjour des  
Morts !

Ainsi , la main d'un frere , ainsi la perfidie ,  
M'arracha la Couronne , & la Reine , & la vie !  
O mort ! affreuse mort ! qui t'attend est heureux !

Tu ne surprends jamais , quand on est vertueux !....

Tu sçais tout. C'est à toi que le Ciel équitable ,

Daigne remettre enfin son glaive redoutable.  
Que le meurtre , & l'inceste , aujourd'hui  
soient punis !

Frape ! venge ton pere , & montre-toi son fils !..  
Garde-toi cependant , quelque ardeur qui te  
guide ,

De porter ta fureur , jusques au parricide !  
Respecte encor ta mere , & commande à ton  
bras :

Le Ciel , & ses remords , ne l'épargneront  
pas.

Adieu ! l'aube du jour , perce cet hémisphère....

Adieu , mon fils , Adieu ! souviens-toi de ton pere !

---

## SCENE XII.

HAMLET, *seul.*

O Vous , troupe céleste ! O vous , mortels ! que dirai-je de plus ? invoquerai-je aussi les enfers , pour m'aider à contenir l'impétuosité de mes transports ? . . . *Souviens-toi de ton pere* , dit-il ? Ah , trop malheureuse Ombre , dût périr l'univers , pourrois-je t'oublier ? Sortez plutôt de ma mémoire , vains & frivoles fruits de mes études , connoissances , talens , sciences superflus ! j'ai mon pere à venger : toute autre idée n'est plus digne d'occuper mon ame ! . . . . Oui , pernicieuse femme ! oui , perfide assassin ! oui , je m'en souviendrai ; frémissez ! . . . . Jouis , cruel ! jouis de ma prétendue ignorance ! goute en paix le

O iiiij



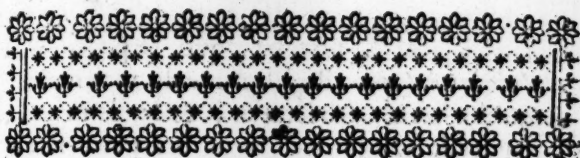
fruit de ton crime , en attendant le coup , que ma main te prépare ! . . . .  
*Souviens-toi de ton pere !* Ah , ne l'ai-je pas juré ?

## SCENE XIII.

HAMLET. HORATIO. MARCELLUS.

**I**Ls étoient dans la dernière inquiétude sur le sort du Prince. Ils sont transportés du plaisir de le revoir. Ils l'interrogent sur ce qui s'est passé : mais le Prince résiste à leurs instances ; il exige même qu'ils s'engagent par serment , de ne rien révéler de ce qu'ils ont vu... On entend alors le Spectre , qui crie d'une voix tonnante , *jurez !* . . . Horatio , & Marcellus , demandent au Prince , sur quoi il prétend qu'ils jurent ? par mon épée , répond Hamlet... Le Spectre crie encore , *jurez !*.. Hamlet tire son épée , & reçoit leur serment de ne jamais parler de ce qui s'est passé. Il promet de leur donner bien-tôt des preuves de son amitié.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

---

### SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente l'Hôtel de Polonius.*

POLONIUS. REYNOLDO.

POLONIUS envoie un vieux domestique de confiance à Paris, avec de l'argent pour son fils Laërtes. Il le charge d'examiner adroitement la conduite de ce jeune homme, & de lui en rendre compte.

---

### SCENE II.

POLONIUS. OPHELIA.

OPHELIA, arrive toute effrayée. Elle dit à son Pere, qu'étant occupée à coudre, dans son cabinet, elle a vu entrer le Prince Hamlet, la tête nue, pâle comme un mort,

O v

tremblant , & jettant des regards auffi capables d'inspirer la terreur , que la pitié... » Il  
 » s'est jetté ( dit-elle ) sur une de mes mains ,  
 » qu'il a serrée fortement ; & après m'avoir  
 » regardée long-tems , avec des yeux fixés ,  
 » où la tendresse & le désespoir étoient peints ,  
 » je l'ai vû porter ses regards vers le Ciel , &  
 » pousser un soupir , que j'ai cru devoir être  
 » le dernier de sa vie ! ... Enfin il m'a quit-  
 » tée ; & ce Prince en sortant , n'a jamais dé-  
 » taché sa vuë de dessus moi :

Polonius attribue cette extravagance , du Prince , à l'excès de sa passion pour Ophelia ; & pour prévenir les suites , qu'il en appréhende , il se détermine à en parler au Roi.... Il demande à sa fille , si elle n'a peut-être point trop maltraité le Prince , depuis peu.

Ophelia assure son pere , qu'elle n'a point parlé à Hamlet ; qu'elle a même refusé ( suivant ses ordres ) d'entendre ce Prince , & de recevoir ses lettres.

Polonius , ne doute pas que ce ne soit la cause du désespoir d'Hamlet. Il se reproche d'avoir été si sévère ; & il sort pour faire part au Roi de ce qui s'est passé. Ophelia , le suit.



## SCENE III.

*Le Théâtre représente le Palais  
du Roi.*

LE ROI. LA REINE. ROSEN-  
CRANTZ. GUILDENSTERN,  
& autres Courtisans.

LE Roi, & la Reine, inquiets de l'état du Prince Hamlet, dont le chagrin semble avoir troublé la raison, ont envoyé chercher deux des amis du Prince, Rosencrantz, & Guildenstern, pour les prier de demeurer pendant quelque tems à la Cour, & de divertir le Prince, en lui procurant des amusemens capables d'adoucir les accès de sa mélancolie... Ces deux jeunes Seigneurs promettent d'y employer tous leurs efforts. Le Roi ordonne qu'on les mène à l'appartement d'Hamlet.

## SCENE IV.

LE ROI. LA REINE. POLONIUS.

POLONIUS annonce au Roi, que les Ambassadeurs qu'on avoit envoyé, en Norvège, sont arrivés, avec de bonnes nouvelles. Le Roi

O vj

fait beaucoup de caresses à Polonius en le remerciant. Celui-ci, dit, qu'il a encore quelque chose d'agréable à apprendre au Roi, & à la Reine. » J'ai enfin découvert (dit-il) la » cause de la maladie du Prince Hamlet ; & » je vous l'apprendrai, dès que vous aurez » donné audience à nos Ambassadeurs.

Le Roi, & la Reine impatiens de sçavoir de quoi il s'agit, disent à Polonius, d'introduire sur le champ les Ambassadeurs.

## S C E N E V.

*Les mêmes Acteurs.* CORNELIUS.  
VOLTIMAND.

**V**oltimand rend compte de son ambassade. Le Roi de Norvège a envoyé ordre à son neveu Fortinbras de licentier ses troupes, Il avoit crû qu'elles n'étoient destinées que contre la Pologne : mais après avoir interrogé son neveu, le Roi Norway a sçû, que le dessein de ce Prince étoit effectivement, d'attaquer le Danemarc. Il lui a défendu, sous peine de son indignation, de penser davantage à ce projet. Fortinbras, l'a promis, à condition que son Oncle ne s'opposera point à l'expédition, qu'il médite contre la Pologne ; & que le Roi de Danemarc consentira, de lui livrer passage, à travers ses Etats, en lui donnant toutes les sûretés, & les garanties usitées, en pareils cas.

## ACTE II.

325

Le Roi témoigne qu'il est satisfait de cette négociation. Il envoie reposer les Ambassadeurs, jusqu'à l'heure du souper, auquel il les invite.

## SCENE VI.

LE ROI. LA REINE. POLONIUS.

**P**OLONIUS fait un détail très-long, & très-ennuyeux, pour annoncer que le Prince Hamlet n'est plus dans son bon sens. Il impatiente la Reine, qui lui ordonne en vain de venir au fait. Enfin, il dit que sa fille Ophelia, lui a remis une lettre du Prince Hamlet, dont il lit le contenu :

A LA CELESTE IDOLE DE MON AME,

LA BIEN-HEUREUSE OPHELIA.

» Doutez des feux du firmament,

» Doutez que le Soleil ait aucun mouvement,

» Doutez de la vérité même :

» Mais ne doutez jamais, de mon amour ex-

» trême !

» Oh, ma chere Ophelia, les termes me  
» manquent pour vous exprimer tout l'excès  
» de ma tendresse ! je n'ai point l'art de faire  
» valoir mes soupirs. Mais je ne vous en ai-



» me que mieux ! oui bien mieux ! Daignez  
 » en croire , ma chere Princesse ,

» Votre très-dévoué , jusqu'à la  
 » mort , H A M L E T.

Polonius assure que sa fille est fortement aimée du Prince, & qu'elle lui a rendu compte de tous les progrès de sa passion pour elle. Le Roi lui demande de quelle maniere l'amour d'Hamlet a été reçu par Ophelia ? Polonius, dit, qu'il a défendu à sa fille d'y répondre ; & qu'il est probable que ce sont les rigueurs, d'Ophelia, qui ont fait tourner la tête au Prince. Le Roi a peine à le croire. Pour l'en convaincre, Polonius propose de faire rencontrer les deux amans ensemble dans la galerie. » Vous vous cacherez ( dit-il au Roi )  
 » derriere la tapisserie ; & vous jugerez vous-  
 » même de la passion du Prince.

Le Roi approuve l'expédient.... Hamlet entre, en lisant.

Polonius prie le Roi & la Reine de sortir, afin qu'il puisse aborder Hamlet, & le faire parler.

## S C E N E VII.

### H A M L E T. P O L O N I U S.

Cette Scene n'a rien d'intéressant. Hamlet y tient des discours extravagans, à travers lesquels il se trouve pourtant des lueurs de bon sens, qui font appercevoir, qu'il n'a-

# ACTE II.

327

me ni n'estime Polonius. Ce dernier le quitte, pour chercher le moyen de faire rencontrer Ophelia, avec le Prince.

## SCENE VIII.

HAMLET. ROSENCRANTZ.  
GUILDENSTERN.

**H**Amlet reconnoît ses deux amis. Il leur demande ce qu'ils ont fait à la fortune, pour les avoir conduits dans une prison telle que le Danemarck ? Il lance plusieurs traits caustiques, & chagrins, contre la perversité des hommes ; il témoigne à ses deux amis, qu'il apperçoit bien qu'ils sont envoyés, par le Roi & la Reine, pour sonder ses dispositions, & pour le calmer Il les prie instamment de lui avouer cette vérité. Ils la lui avouent.

Hamlet leur dit, qu'ils ne tireront autre chose de lui, sinon, qu'il est dégoûté du monde, que tout lui déplaît, & qu'il déplaît sans doute également aux autres, &c.

Rosencrantz, est fâché de trouver le Prince dans un si triste état. » Nous avons (dit-il) » rencontré, en chemin, une troupe de Comédiens, & nous les avons engagés à venir vous offrir leurs services.

Hamlet demande, d'où viennent ces Comédiens ? on lui dit, que ce sont ceux, dont il voyoit, avec tant de plaisir, les piéces tra-

giques à Wittenberg... L'arrivée des Comédiens est annoncée par le son des trompettes.

## SCENE IX.

*Les mêmes Acteurs.* POLONIUS.  
QUATRE COMEDIENS.

**P**olonius entre avec eux, & vante leurs talents. Hamlet, le raille encore assez agréement. Il prie l'un des Comédiens, de lui déclamer un morceau de Tragédie, qui lui a plu autrefois. Le Comédien s'en acquitte au gré du Prince; qui lui demande encore la Scene d'Hecube déplorant ses malheurs. Hamlet recommande à Polonius, d'avoir soin de la troupe, & de la bien traiter. » Nous vous en- » tendrons demain ( dit-il ) mes amis ; & » vous me ferez plaisir de représenter *la mort* » *de Gonzago*, où j'ajouterai douze, ou seize » vers, que je vous prie d'y insérer.

Hamlet congédie les Comédiens, ainsi que Rosencrantz, & Guildenstern.

## SCENE X.

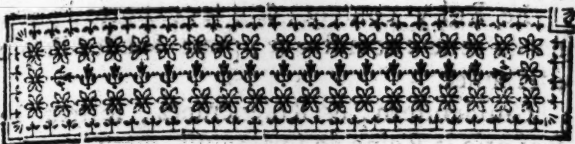
H A M L E T , *seul.*

**L**Ache esclave, que je suis ! ai-je pu, sans rougir, voir un Comé-

dien asservir, & faire plier son ame à tous les mouvemens d'une passion feinte, disposer à son gré de son visage, & de ses yeux; y peindre, tour à tour, la fureur, la tendresse, ou la haine; assortir les inflexions de sa voix à chacune des ses passions; & en imiter le naturel, au point, de faire couler mes larmes, avec les siennes ?.... Que sent-il cependant ? quel objet assez intéressant, peut agiter ainsi les ressorts de son cœur ? C'est Hecube ! C'est la veuve de Priam, qui lui coute tant de larmes !... Ah, que feroit-il donc, s'il sentoit la moitié de mes maux ?... Et moi stupide, & insensible victime du malheur, que fais-je ? je me tais ! quelle confusion, pour moi ! quelle horreur !... Enfant dénaturé ! infâme que tu es ! est-ce la crainte de la mort qui te retient ? sauve-toi, cache-toi, dans les entrailles de la terre, qui rougis de porter un fardeau si honteux !.... Mais n'ai-je point oui dire, que certains criminels, émus & terrassés, par l'illusion du spectacle, n'avoient pû s'empêcher de découvrir leurs forfaits aux spectateurs ?... Essayons cette ruse,

pour arracher la vérité , de l'ame de mon beau-pere ! Rien n'est plus ressemblant à son crime que ce qui doit être traité dans la pièce que j'ai ordonné aux Comédiens , de jouer demain. J'observerai ses yeux , pendant la représentation ; j'étudierai son visage. S'il se trouble , s'il pâlit , le traître est criminel : je n'ai plus rien à ménager ! . . L'unique scrupule qui m'arrêtât , étoit la crainte d'avoir été déçû par une illusion infernale , par quelque esprit malfaisant , qui auroit pû prendre la ressemblance de mon pere , & profiter de mes transports mélancoliques , pour m'entraîner dans le crime. Mais je trouve un moyen certain pour sonder le cœur du Roi : profitons-en ; & vengeons-nous , s'il est coupable !

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

### SCENES I. II. & III.

*Le Thétâre représente le Palais  
du Roi.*

LE ROI. LA REINE. POLONIUS.  
OPHELIA. ROSENCRANTZ.  
GUILDENSTERN, & autres.

**L**E Roi interroge Guildenstern, & Rosencrantz, sur leur conversation avec Hamlet. Il s'étonne de ce qu'ils n'ont pû parvenir à pénétrer la vraie cause des chagrins du Prince. » Nous n'avons rien oublié ( disent-ils ) pour tirer son secret : mais il y a toujours éludé nos questions, au moyen des réponses extravagantes qu'il nous a faites, lorsqu'il s'est vu pressé. Nous lui avons proposé d'entendre des Comédiens, qui sont ici. Cela a paru le flatter, & il leur a donné ordre de jouer ce soir. Il a même chargé Polonius d'inviter votre Majesté, ainsi que la Reine, à les entendre.



Le Roi y consent ; & il les exhorte à profiter de cette circonstance , pour sonder l'esprit d'Hamlet.

Guildestern , & Rosencrantz , sortent. Le Roi prie la Reine de sortir aussi , attendu qu'on a fait avertir Hamlet de se trouver dans cet appartement , où il doit rencontrer Ophelia , comme par hazard. » Nous nous cacherons , » dit-il , Polonius & moi , pour juger , par » leur entretien , si c'est véritablement l'amour qui trouble la raison du Prince.

La Reine sort , en souhaitant que cela soit vrai.

Polonius ordonne à Ophelia de se promener seule , tandis qu'il va se cacher avec le Roi. Il donne un livre de prières à lire à sa fille , pour rendre sa solitude plus vraisemblable.

Polonius , & le Roi se retirent , en voyant arriver Hamlet.



SCENE IV.

LE ROI, & POLONIUS, *cachés.* OPHELIA *se promene en lisant, dans le fond du Théâtre.*

HAMLET.

**E**Tre, ou n'être plus ? arrête, il faut choisir !... Est-il plus digne d'une grande âme, de supporter l'inconstance, & les outrages de la fortune, que de se révolter contre ses coups ? . . . . Mourir . . . . Dormir . . . . Voilà tout. Et si ce sommeil met fin aux misères de l'humanité, ne peut-on pas du moins le désirer sans crime ? .. Mourir . . . Dormir . . . rêver peut-être ! . . . fatale incertitude ! . . . . Qu'espere-t'on gagner, en se délivrant des maux de ce monde, si l'on ignore quel sera son sort dans l'autre ? Cette réflexion seule ne mérite-t'elle pas toute notre attention ?... Oui, sans doute, puisque c'est elle qui soumet l'âme la plus altière, aux longues calamités de la vie ! ... Eh, qui pourroit souffrir la perversité du siècle, l'injustice des hommes, l'arrogance des am-

bitieux, les tourmens de l'amour dédaigné, les lenteurs de la Justice, l'insolence des Grands, & les indignes préférences que la faveur obtient sur le mérite ? Ne seroit-il pas plus court, de se procurer, tout d'un coup, le repos ? Ne vaudroit-il pas mieux, s'affranchir d'un fardeau dont le poids nous accable ? ... Mais la terreur qu'inspire l'idée d'un autre monde, d'un monde inconnu, dont nul mortel n'est jamais retourné, ralentit ce désir, & glace nos pensées. Nous connoissons nos maux, & nous les supportons, dans la crainte d'en affronter d'autres que nous ne connoissons pas ! La conscience nous parle, nous l'écoutons, elle nous arrête ; elle calme l'impétuosité de nos transports ; & la réflexion, détruit par degrés, les projets enfantés par le désespoir ... Mais j'apperçois Ophelia ! ...

## S C E N E V.

OPHELIA, *seule*. LE ROI, & POLONIUS, *toujours cachés*.

Elle déplore l'état du Prince, & son malheur à elle-même. Elle voudroit ne l'avoir jamais connu.

## SCENE VI.

LE ROI. POLONIUS. OPHELIA.

**L**E Roi ne croit plus que l'amour soit la cause de la maladie d'Hamlet : ce qu'il vient d'entendre lui fait croire que ce Prince nourrit dans le fond de son ame , quelque autre chagrin secret , dont les suites peuvent devenir dangereuses. Il se détermine à l'éloigner du Danemarc , sous le spécieux prétexte , d'aller en Angleterre , demander un tribut , négligé depuis longtems. Il se flatte , que les dissipations du voyage , pourront distraire Hamlet de sa mélancolie , & le remettre dans son premier état. Polonius , est du sentiment du Roi. Il dit à Ophelia , qu'il est inutile qu'elle rende compte de son entretien avec le Prince , parce qu'il a été entendu. Elle sort ... Polonius , conseille au Roi de ménager un entretien secret , entre la Reine , & Hamlet , après la Comédie. » Une mere , » ( dit-il ) a plus de pouvoir qu'aucun autre , » sur l'esprit d'un fils : il faut qu'elle tâche de » lui tirer , son secret. Si elle n'y parvient pas , » il n'y a point à délibérer ; il faut l'envoyer » en Angleterre , ou le confiner dans quelque » lieu de sûreté.

Polonius ajoute , qu'il se cachera de manière ( dans le cabinet de la Reine ) qu'il pourra entendre toute la conversation qu'elle aura avec son fils. Il promet d'en rendre compte au Roi .... Ils sortent.

## SCENE VII.

HAMLET. DEUX ou TROIS  
COMEDIENS.

HAMLET.

**S**ongez à rendre mes vers dans le même goût, que je viens de vous les déclamer. Que votre ton soit simple & naturel. J'aimerois mieux les voir, dans la bouche d'un Crieur-public, que dans celle d'un Comédien empoulé! gardez-vous aussi, de battre l'air, avec vos bras : les gestes sont nécessaires, mais ils doivent-être compassés, même dans les passions les plus violentes : les mouvemens forcés, s'écartent toujours du vrai, & blessent les yeux des connoisseurs. Mon ame souffre, quand je vois sortir, d'une tête ensevelie dans un grosse perruque, des sons poussés avec force, mais discordans avec la passion que le Comédien veut exprimer. Un tel Acteur peut plaire quelquefois, à un parterre

# ACTE III. 337

par terre mal composé, que le grand bruit étonne & subjugué; mais il déchire, impitoyablement, les oreilles délicates. Je voudrois voir ce boursofflé Matamore, fessé aux quatre coins du Théâtre! C'est Hérode qu'il joue dans tous ses Rôles, & cet Hérode est toujours outré! . . . Songez-y bien, l'ami.

## LE COMEDIEN.

Seigneur, j'y prendrai garde.

## HAMLET.

Ne soyez pourtant pas trop froids. Si vous êtes sûr de votre goût, livrez-vous à votre jeu; il sera toujours bon. Que les mots soient toujours assortis à l'action, & l'action aux mots; en observant surtout de ne pas trop exagérer le naturel. Tout ce qui s'en écarte, refroidit & indispose le spectateur intelligent: c'est mettre des défauts dans un bon Poëme, & c'est en ajouter à un mauvais. Le but du Poëte, est d'offrir à nos yeux le miroir de la vérité: ne grossissons donc pas trop les traits, de peur de la rendre méconnoissable. L'Acteur qui cherche à

*H. Part.*

P.



faire rire les sots , fait souvent pester les sages. J'en ai connu plusieurs de cette espece : idole de l'aveugle multitude , je les ai vû applaudir , avec une espece de fureur. Mais ils n'ont eu qu'un tems : toujours semblables aux mauvais originaux qu'ils copioient, ils ont bientôt fatigué le public , qui en a senti la bassesse. Pour plaire , en imitant l'humanité , il ne faut pas trop s'appesantir sur ses défauts !

### LE COMEDIEN.

Je compte que tous ceux qui composent la troupe , sentent , chacun en particulier , le ridicule des défauts , dont vous daignez nous avertir , Seigneur.

### H A M L E T.

Il faut faire plus : il faut s'en corriger , & en faire un article précis de vos statuts. Songez encore à ne jamais faire trop parler vos Acteurs subalternes dans une piece sérieuse. Il ne faut souvent qu'une figure rustique , ou ridicule , pour faire éclater le parterre , dans la situation la plus touchante d'une Tragédie , & pour occasionner sa chute...

A C T E III. 339

Mais en voilà assez. Allez vous habiller.

---

---

SCENE VIII.

HAMLET. POLONIUS. ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

Ils viennent avertir, que le Roi & la Reine veulent bien être spectateurs de la Pièce. Hamlet les congédie, en les priant d'aller presser les Comédiens.

---

---

SCENE IX.

HAMLET. HORATIO.

J'Ai à te parler mon cher Horatio. Je t'estime, je t'aime depuis longtemps, parce que je te connois plein de probité. Tu dois me croire, je ne suis point adulateur. Eh, quel seroit mon but ? Tu ne possèdes rien, que ta vertu : flata-t-on jamais l'indigence ? laissons la basse flatterie ramper, en baissant les pas de la fortune ; adorer ses erreurs ; & lui montrer toujours un vi-

sage masqué ! . . . . Le mien a toujours été sans fard pour toi , mon cher Horatio ; & depuis que mon ame à sçu distinguer les hommes , l'éclat de tes vertus , a sçu fixer son choix , en ta faveur. Je t'ai vû , tour à tour , comblé de biens , & accablé de maux , sans être plus enorgueilli par les uns , qu'humilié par les autres. Heureux l'homme , qui reçoit d'un même œil , & les faveurs qu'il mérite , & les disgraces qu'il ne méritoit pas ! . . . . Mais où se trouve-t-il ? qu'il paroisse : c'est dans mon cœur , quē je le loge ! oui dans mon cœur , ainsi que toi , mon cher Horatio ! . . . . Mais parlons d'autre chose. Tu sçais ce que je t'ai confié , concernant la mort tragique du Roi mon pere ! j'ai trouvé un moyen pour interroger la conscience du Roi mon oncle. C'est de faire jouer tantôt devant lui une Tragédie , dans laquelle j'ai ajouté une scene où toutes les circonstances de son crime seront représentées. Je prie de m'aider , à observer son visage & à étudier tous ses mouvemens , pendant l'action. S'il ne paroît point ému à la vûe de cette peinture , je n'ajoute

A C T E III. 341

plus de foi au Spectre : c'est une illusion infernale. Si au contraire l'embaras du Roi se trouve marqué jusqu'à certain point, nous verrons le parti qu'il me reste à prendre.

Horatio promet au Prince toute l'attention, & tout le zèle, dont il peut-être capable.

---

S C E N E X.

LE ROI. LA REINE. HAMLET.  
POLONIUS. OPHELIA. ROSEN-  
CRANTZ. GUILDENSTERN.  
HORATIO, & autres Courtisans.

Ils arrivent au flambeau, au bruit d'une  
marche Danoise.

**H** Amlet, dit à part, à Horatio : » je  
vais recommencer mes impertinences.  
» Cherchez à vous bien placer.

Le Roi, & la Reine se placent. Hamlet,  
dit quelques extravagances au Roi. La Reine  
veut que son fils se mette auprès d'elle. Il va  
se placer aux pieds d'Ophelia, & il appuie sa  
tête sur les genoux de cette Princesse : ce que  
Polonius fait remarquer au Roi, & à la Reine.  
Ophelia fait compliment à Hamlet, sur sa  
bonne humeur. Il y répond ironiquement, &

en lâchant quelques brocards piquans , contre la Reine sa mere....

On voit entrer un Duc , & une Duchesse , en habits de cérémonie , la couronne en tête. Ils se font beaucoup de caresses. La Duchesse embrasse les genoux de son mari. Il la relève en laissant tomber tendrement sa tête sur les épaules de sa femme. Le Duc se couche , sur un lit de fleurs , où il ne tarde pas à s'endormir. La Duchesse le quitte , dès qu'elle le voit bien endormi. Un autre Acteur arrive. Il s'approche doucement du Duc ; il lui ôte sa couronne ; il la baise ; il fait couler une drogue dans l'oreille du Duc ; & il s'enfuit. La Duchesse revient ; elle trouve le Duc mort ; elle fait éclater son désespoir. L'empoisonneur , & quelques courtisans viennent à ces cris , & mêlent leurs lamentations à celles de la Duchesse. On emporte le corps du Duc. L'empoisonneur exprime sa tendresse à la Duchesse ; il lui fait des présens. Elle résiste un peu d'abord : mais bientôt elle cède , & lui donne la main.

Ophelia demande à Hamlet , ce que signifie cette Pantomime ?... Il répond , obscurément , qu'elle ne signifie rien de bon. » Mais vous » le sçavez bientôt ( dit-il ) voici l'Acteur du » Prologue. D'ailleurs les Comédiens , comme me vous sçavez , n'ont jamais rien de secret

### L'ACTEUR DU PROLOGUE

Pour ce tragique passe-tems ,  
Nous implorons votre indulgence !  
Ecoutez-le , avec patience ;  
Peut-être en serez-vous contents.

# ACTE III.

343

Ophelia , dit à Hamlet , que le Prologue n'est pas long . . . » il ressemble ( dit-il ) à l'a-  
» mour d'une femme !..

Les Comédiens jouent la Piece , conformément à l'Argument qu'on en a vu.

A l'endroit , où la Duchesse fait mille protestations d'amour à son mari ; & autant de sermens de ne jamais se remarier , s'il venoit à mourir , Hamlet demande à la Reine sa mere ce qu'elle pense de cette femme ? » Je crois ,  
» qu'elle promet trop , répond la Reine !

Le Roi demande à Hamlet , quel est le titre de la Piece ? Le Prince , en affectant ses égaremens ordinaires , dit qu'on l'appelle la *Souriciere* . . . » Elle représente , ajoute-t-il ,  
» la maniere dont Gonzago , Duc de Vienne ,  
» a été tué. Le nom de la femme , est *Baptista*.  
» L'ouvrage est intéressant , Seigneur , & l'in-  
» trigue en est diabolique : vous verrez tout à  
» l'heure ! . . . mais cela ne doit émouvoir , ni  
» votre Majesté , ni aucuns de nous , qui avons  
» la conscience nette.

On continue la Piece. Mais dès que le Roi voit l'Acteur , mettre le poison , dans l'oreille du Duc endormi , il se trouble , il se leve , & s'en va . . . . Tout le monde le suit ; & Polonius renvoye les Comédiens.





---

---

SCENE XI.

HAMLET. HORATIO.

**H**Amlet , & Horatio , sont convaincus de la perfidie du Roi. Ils sont interrompus par Rosencrantz , & Guildenstern.

---

---

## SCENE XII.

HAMLET. HORATIO. ROSENCRANTZ. GUILDENSTERN.

**H**Amlet affecte de nouveaux transports... Il veut qu'on appelle des Musiciens , puisque le Roi n'aime pas la Comédie.... Guildenstern lui dit , que le Roi s'est retiré fort en colere , sans en dire la cause , & que la Reine , qui est fort affligée , prie le Prince de passer dans son appartement. Guildenstern fait son possible , pour pénétrer les sentimens d'Hamlet , & la cause de ses chagrins.... Il arrive un joueur de flutte. Hamlet , prie Guildenstern de lui en jouer un air. Celui-ci s'en défend , en assurant le Prince , qu'il ne sçait point la musique.

» Cependant ( dit le Prince ) vous voulez  
» me faire parler ; vous cherchez à sonder les

### ACTE III. 345

» secrets de mon cœur ; vous voulez en con-  
 » noître tous les replis. Vous flatez-vous, mon  
 » ami, que cette entreprise soit plus aisée,  
 » que celle de faire parler cet instrument ?  
 » Consultez mieux vos forces. Adieu.

### SCENE XIII.

**P**Olونیus vient presser Hamlet, de passer  
 chez la Reine. Hamlet, lui dit quelques  
 absurdités ; puis il le congédie, ainsi que les  
 autres ; en leur disant, qu'il part dans le mo-  
 ment pour aller voir ce que lui veut sa  
 mere.

### SCENE XIV.

HAMLET, *seul.*

**E**Nfin la nuit couvre la terre ! aux  
 crimes des mortels, elle prête son  
 ombre ! L'enfer n'a pas de tems plus  
 propice pour répandre son poison sur  
 la surface de l'univers ! ... Ah, verrai-  
 je bien-tôt la soif de ma vengeance  
 apaisée, par le sang tout fumant des  
 boureaux de mon Pere ! Ne verrai-je

jamais reculer le Soleil levant, à l'aspect de mes forfaits nocturnes ? ... Mais contiens-toi, malheureux ! songe que ta fureur doit respecter ta mere ! ... Garde-toi d'imiter Neron ! ... Qu'elle tremble , qu'elle frémissé , à l'aspect de ma vengeance : mais , qu'elle en soit exceptée ! ...

---

## S C E N E X V.

LE ROI. ROSENCRANTZ. GUILDENSTERN.

**L**E Roi accablé d'inquiétude , & déchiré par ses remords , veut faire partir au plutôt Hamlet pour l'Angleterre. Il veut , que Rosencrantz, & Guildenstern y accompagnent le Prince. Il leur ordonne d'aller tout préparer , pour ce voyage.

---

## S C E N E X V I.

LE ROI. POLONIUS.

**P**Olonius annonce au Roi , qu'Hamlet est enfin allé chez sa mere ! » Je vais ( dit-il ) » me cacher derrière la tapisserie , d'où j'en-

# ACTE III.

347

» tendrai cette conversation , dont j'espere  
» beaucoup ; & j'en rendrai compte à Votre  
» Majesté , avant qu'elle se soit mise au lit.

## SCENE XVII.

LE ROI CLAUDIUS, *seul.*

O Nuit ! que ton retour augmente mes  
allarmes !

Un cœur coupable , en vain sçait dévorer ses  
larmes ;

Dans le sein des plaisirs il fuit en vain l'ennui ;  
Son impunité même est un enfer pour lui !

Le premier , qui du Ciel alluma la colere ,  
Ainsi que moi , Caïn avoit tué son frere !...

Je veux prier en vain ! mes yeux , comme mon  
cœur ,

N'osent envisager le Ciel , qu'avec horreur !

Ainsi qu'un Matelot effrayé par l'orage ,

Je périr , par ma faute , à l'aspect du rivage !

Mais , si le sang d'un frere a souillé cette main ,

Aux cris du repentir le Ciel est-il d'airain ?

Ses salutaires eaux sont-elles impuissantes ,

Pour effacer enfin ces souillures sanglantes ?

Et , s'il n'est point de borne à nos iniquités ,

Le Dieu qui nous forma , borne-t-il ses bontés ?

Non, non, le repentir & les pleurs du coupable,

Ne trouverent jamais le Ciel inexorable !

Prions donc ! espérons ! ma grace en est le fruit ! ...

Arrête, malheureux ! quel espoir te séduit ?

Que vas-tu demander à ton Juge ? à ton Père ?

Quoi ? ... De te pardonner le meurtre de ton frère ?

Jamais le repentir peut-il être parfait,

Quand le pécheur jouit du prix de son forfait ?

Quitte donc ton orgueil, ta couronne, & ta femme !

Appaise-t'on le Ciel, ainsi qu'un Juge infâme

Que l'intérêt engage à pallier les loix ? ...

Cruelle alternative ! & trop funeste choix ! ...

Que faire donc ? Tenter ce sacrifice austère ?

Il peut tout, s'il est vrai : mais rien s'il n'est sincère ! ...

Lâche ! tu crains le Ciel, & n'oses le fléchir !

Tu te souilles encore, en voulant te blanchir ! ...

Anges divins ! venez ! soutenez ma faiblesse !

Nourrissez, augmentez la douleur qui me presse !

Tombe à genoux perfide ! offre au Ciel tes transports ;

ACTE III. 349

Et que ton cœur se fende , aux cris de tes remords ! \*

\* Il se met en prières.

---

SCENE XVIII.

HAMLET, *apperçoit le Roi,  
de loin.*

**Q**Ue vois-je ? il prie ! .... Le frapperai-je en cet état ? .... Non : ce seroit peut-être l'envoyer au Ciel. En ce cas, serois-je vengé ? quoi ce barbare a tué mon pere, & je pourrois le rendre heureux ? ce seroit un salaire , & non une vengeance ! attendons plutôt... Et qu'il meure , comme mon pere est mort ! ...

Hamlet , s'arrête encore quelque tems , sur cette pensée. Puis il se souvient que sa mere l'attend. Il sort pour aller chez elle...

Le Roi se lève , en disant ,

Que sert-il de prier , de la bouche , & des yeux ,

Quand le cœur est ailleurs , c'est irriter les Cieux !



## SCENE XIX.

*Le Théâtre représente l'Appartement de la Reine.*

LA REINE. POLONIUS.  
HAMLET.

POLONIUS dit à la Reine , qu'Hamlet va venir. Il lui recommande de bien user de sa puissance maternelle , pour ramener son fils à la raison , ou pour lire dans son ame . . . Il l'entend venir. Il se cache derrière la tapisserie.

HAMLET.

Eh bien ma mere , que voulez-vous de moi ?

LA REINE.

Hamlet , vous avez offensé votre pere !

HAMLET.

Madame , vous avez offensé mon pere !

LA REINE.

Votre réponse est insolente.

HAMLET.

Votre reproche est criminel.

ACTE III.

351

LA REINE.

Hamlet !...

HAMLET.

Quoi donc ?

LA REINE.

Oubliez - vous , que vous parlez à moi ?

HAMLET.

Non Madame. Je parle à la Reine ,  
à la femme du frere de mon pere ....  
Mais indépendamment de ces titres ,  
n'êtes-vous pas ma mère ?

LA REINE.

Vous m'insultez Hamlet ! mais je  
vous mettrai quelqu'un en tête , qui  
sçaura vous parler....

HAMLET.

Non Madame : asléiez - vous , & ne  
comptez pas bouger d'ici. Vous n'en  
fortirez pas , sans vous être recon-  
nue , dans le miroir fidèle , que j'ai  
à vous présenter !

LA REINE.

Quoi tu m'oses faire violence ? ...  
Voudrois-tu donc attenter à ma vie ? ...  
Au secours ! holà , quelqu'un !...

352 H A M L E T,  
POLONIUS, à part, derrière la  
Tapisserie.

Au secours ? Ciel !...

H A M L E T.

Qu'entens-je remuer ? c'est un rat ;  
sans doute ... Je le tue !... \*

POLONIUS.

Ah , je suis mort ! ...

L A R E I N E, à Hamlet:

Ah cruel , qu'as-tu fait ?

H A M L E T.

Je n'en sçais rien.... Est-ce le Roi ;  
Madame ?

L A R E I N E.

Quelle vivacité barbare ! quel sanglant spectacle !

H A M L E T.

Cela approche-t-il de la mort de  
mon pere , Madame ? est-ce un Roi qui  
est massacré ? est-ce mon frere , enfin ,  
que je viens de tuer ?

L A R E I N E.

Un Roi massacré , dis-tu ? ... ?

H A M L E T.

Oui, je l'ai dit, Madame ... Et toi, \*\*

\* \* Il perce Polonius.

\* \* Il lève la tapisserie & reconnoit Polonius.

imprudent, & téméraire mortel ! tu as reçu le prix de ton zèle indiscret. Sers d'exemple aux flatteurs, trop prompts à se mêler des affaires d'autrui... Et vous, Madame, cessez de vous tordre les bras... Asseiez-vous : c'est votre cœur qu'il s'agit maintenant de tordre ; & j'y parviendrai, pour peu que l'étoffe en soit encore liante !

LA REINE.

Hélas, qu'ai-je donc fait, pour oser me paler sur un ton si funeste ?

H A M.

Ce que vous avez fait ? Une action lâche, infame, dont la vertu rougit, dont la nature est révoltée, dont l'amour innocent gémit, dont la terre, & le Ciel respirent la vengeance !

LA REINE.

Ciel ! ... Quel est donc ce forfait, qui cause tant d'horreur ?

H A M.

Levez les yeux sur ces portraits, Madame ! \* voilà les deux frères ! ... Regardez les graces, la majesté, l'air martial de celui-ci ! il étoit votre

\* Les Portraits du Roi défunt, & du Roi régnant, sont dans l'appartement de la Reine.

époux !... Voyez maintenant, la difformité, la bassesse, l'air ignoble de celui-là : c'est votre époux !... Avez-vous des yeux ? si vous vîtes autrefois l'un, si vous l'aimâtes, voyez-vous aujourd'hui l'autre, & pouvez-vous l'aimer ?... Que dis-je, l'aimer ! l'amour est-il encore fait pour vous ? seriez-vous la seule, dont l'âge n'eût pu calmer les ardeurs ?... S'il en étoit ainsi, votre premier époux auroit encore tout votre amour !... Quel Démon a donc fasciné vos yeux ? quel charme, a pu avilir, à vos regards, tout le mérite du premier, pour rehausser, ou plutôt pour diminuer les mauvaises qualitez du second ?... O honte ! ô confusion ! qu'est devenue votre rougeur ?...

LA REINE.

O Hamlet ! ô mon fils ! épargnez-moi ?... Vous me dévoilez trop mon ame ! j'y vois des taches, & des souillures, dont la noirceur me fait frémir !

H A M.

En désirez-vous moins de les augmenter encore ? en respirez-vous moins l'adultère, & l'inceste ?...

A C T E III.

355

LA REINE.

Arrête , épargne - moi , te dis - je !  
chaque mot , est un poignard , qui me  
perce le cœur ! . . . Cesse , cesse , mon  
fils ! . . .

H A M.

Un assassin ! un scélérat ! . . . Un es-  
clave , pour quiconque le compare à  
son frere ! l'opprobre de la Royauté ,  
dont il a volé les ornemens ! . . .

LA REINE.

Arrête , encore un coup ! . . . Je sens  
que je meurs ! . . .

*L'Ombre du feu Roi paroît. HAMLET ,  
l'apercevant.*

Esprit Divin , emporte-moi sur tes  
aîles . . . . . Qu'exige - tu de moi ?  
parle ! . . .

LA REINE.

Hélas ! la raison l'abandonne . . . Et  
je quitte la vie ! . . .

H A M. à l'Ombre.

Viens-tu me reprocher ma lenteur ?  
me crois-tu indigne d'être appelé ton  
fils ? . . . Attens , j'obéis à tes ordres  
terribles. Ils seront tous exécutés.

L' O M B.

Songe à t'en souvenir ! c'est unique-



ment pour ranimer , pour réchauffer ton ame , que je viens sur la terre !...

Mais prends garde à ta mere... la terreur l'a frappée. Réveille-la , prépare son foible corps , à de plus grands travaux. Parle-lui.

H A M.

Eh bien , Madame : comment vous trouvez-vous ?

L A R E I N E .

Hélas , c'est à toi-même que je dois le demander ! en quel état te vois-je , mon fils ? ... Que font tes yeux , fixés dans le vague de l'air ? à qui tes mots entrecoupés s'adressent-ils ? Je vois ton ame , dans tes regards ; ils sont étincellans , ils sont affreux ! tout ton corps gémit , sous le poids des passions qui l'agitent : tes cheveux hérissés se dressent sur ta tête ! ... O mon fils ! ô cher Hamlet ! calme un instant l'ardeur de tes transports ! tourne les yeux sur moi ! ... Hélas , que regardes-tu ?

H A M. *regardant le Spectre.*

C'est lui ! c'est lui-même... \* pouvez-vous le méconnoître , à la pâle lueur,

\* A sa mere.

A C T E III. 357

qui sort de ses yeux ? le marbre , à cet aspect , seroit-il insensible ?... Détournez regards , chere ombre , ou l'excès de ma douleur va me rendre incapable de te venger !... Que te sert-il , de faire couler mes larmes , quand le sang doit couler , pour venger ton trépas ?

LA REINE.

Eh , mon fils , à qui donc parles-tu ?

HAMLET , *montrant le Spectre.*

Ciel ! vous ne le voyez pas ?

LA REINE.

Je ne vois rien !...

HAMLET.

Quoi , vous ne voyez-rien ?... Vous entendez du moins ?

LA REINE.

Je n'entens rien non plus !

HAMLET.

Approchez ; regardez ; c'est là : oui c'est mon pere ! ... mais il s'échape , il fuit , il n'est plus ! \*

LA REINE.

Ah , prête moins de foi à ton imagination frappée ! C'est elle qui cause tes fureurs , & mes allarmes.

\* L'Ombre disparoît.

N'attribuez rien à mon imagination blessée, Madame. Plût au Ciel, que cela fût, & pour vous, & pour moi ! mais malheureusement, tout est ici réalité ! . . . . . perdez, perdez, cette fausse espérance : n'attribuez mes fureurs qu'à vos crimes ! je les connois ; je les vois ; je les venge !... N'attendez rien de moi ! adressez-vous au Ciel. S'il daigne encore vous entendre, implorez sa miséricorde pour le passé, & vivez mieux à l'avenir. Voilà le seul conseil que le vice puisse attendre de la vertu : heureux ! heureux, Madame, si vous me le pardonnez !

L A R E I N E.

Ah, cher Hamlet ! tu m'as déchiré le cœur !

H A M L E T.

Tant mieux ! n'en conservez que la partie la plus saine : c'est le partage de la vertu. Ecoutez-en la voix ; détestez votre hymen ! fuyez surtout votre indigne époux !.. Adieu. Rendez-vous digne d'être encore ma mere, vous retrouverez un fils en moi !... \* Pour toi,

\* Il regarde le corps de Polonius.

A C T E III. 359

je suis fâché de t'avoir tué.. le Ciel a sans doute voulu que je fusse l'instrument de sa vengeance , contre un ministre infidèle , à son vrai maître.... Encore un coup , adieu , Madame ! je serois moins cruel , si j'avois moins d'humanité !

LA REINE.

Que vais-je devenir ?... Ah Dieu !

H A M L E T.

Vous allez sans doute retrouver votre époux !... Pouvez-vous mieux lui prouver votre tendresse , qu'en lui sacrifiant votre fils ?... Allez , Madame : racontez-lui tout ce qui s'est passé. Dites-lui , que l'égarement de mon esprit , n'est qu'une feinte , pour mieux le décevoir. Recommandez-lui , de se tenir sur ses gardes ; faites valoir vos allarmes ; & peignez-moi , comme son plus implacable ennemi !

LA REINE.

Non , Hamlet , non , mon fils ; ne me crois point capable de te trahir !

H A M L E T.

On m'envoye en Angleterre ; vous le sçavez ?

HAMLET,  
LA REINE.

Hélas, je l'avois oublié !...

HAMLET.

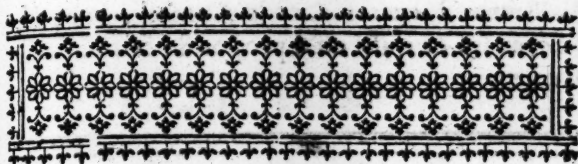
Vous sçavez, de quels ordres sont chargés ceux qu'on a choisis pour m'accompagner dans le voyage ? Ils passent cependant pour être mes amis : mais je les connois, & nous verrons ce qui en arrivera... Le plus habile Ingénieur faute quelquefois, avec la mine qu'il avoit préparée contre l'ennemi... Bonsoir, Madame !... Ce Ministre \* n'eut jamais l'air si grave, & si prudent pendant sa vie... Allons, tu ne dois pas rester ici... \*\* Adieu ma mere !

\* Regardant Polonius.

\*\* Il le tire dehors.

*Fin du troisieme Acte.*

ACTE



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente le Palais du  
Roi de Danemarck.*

LE ROI. LA REINE. ROSEN-  
CRANTZ. GUILDENSTERN.

**L**E Roi est allarmé des soupirs de la Reine :  
Il la presse , de lui en dire la cause... Elle  
ordonne à Rosencrantz & à Guildenstern , de  
s'éloigner un moment.

La Reine dit , qu'Hamlet a eu un accès ter-  
rible ; & que dans un de ses transports , il a tué  
Polonius. Le Roi en est épouvanté ; il craint  
qu'un pareil sort ne le menace. Il veut faire  
partir Hamlet , au plutôt. Il demande où est ce  
Prince ? La Reine lui répond , qu'il est occupé  
à traîner le corps de Polonius hors du Châ-  
teau ; & qu'il gémit de l'avoir tué... Le Roi  
rappelle Rosencrantz , & Guildenstern. Il leur  
ordonne d'aller trouver Hamlet ; de tâcher de  
le calmer ; & de faire apporter le corps de  
Polonius , dans la Chapelle du Palais. Il invite

*II. Part.*

Q



la Reine , à entrer dans le Conseil , pour dé-  
libérer sur ce qu'il est à propos de faire actuel-  
lement.

## SCENE II.

HAMLET. ROSENCRANTZ.  
GUILDENSTERN.

**I**Ls courent après Hamlet. Ils le prient , de  
la part du Roi , de dire ce qu'il a fait du  
corps de Polonius ? Ils n'en tirent rien de rai-  
sonnable. Il sort avec eux , pour aller parler  
au Roi.

## SCENE III.

LE ROI, *seul.*

**S**es inquiétudes redoublent. Il voudroit se  
défaire d'Hamlet. Mais il craint le peuple  
dont ce Prince est adoré.... Il se détermine à  
l'éloigner du Danemarc.



SCENE IV.

LE ROI. ROSENCRANTZ.  
GUILDENSTERN.

ON amene Hamlet. Le Roi lui demande ce qu'il a fait de Polonius ? Le Prince ne répond que par des extravagances , dont le Roi affecte d'être touché. Le Roi lui dit , qu'il faut qu'il parte pour l'Angleterre. Hamlet feint d'y consentir. Rosencrantz , & Guildenstern , ont ordre de mettre à la voile , dès la nuit même ; leurs ordres secrets , sont scellés.

SCENE V.

LE ROI, *seul.*

Sers-moi bien , nation Angloise , tu le dois , si la mémoire de la valeur Danoise vit encore chez tes enfans ! tu dois te souvenir , du sang que tes vainqueurs ont fait couler , & du tribut que tu nous payes encore , pour jouir de la liberté , que nous t'avions ôtée ! ... Ton intérêt concourt aujour-

Qij

d'hui avec le mien , pour me délivrer  
d'Hamlet ; & si tu es sage , les ordres  
que je t'envoie seront bien-tôt exécu-  
tés... Hâte-toi , chere Angleterre !  
rends-moi la tranquillité ! je ne vivrai ,  
que du moment que tu m'auras servi!...

---

## S C E N E V I.

*Le Théâtre représente un Camp  
sur les frontieres du Danemarc.*

FORTINBRAS , paroît à la tête  
de son Armée.

**I**L ordonne à un de ses Officiers , d'aller  
complimenter en son nom , le Roi du Da-  
nemarc , & de demander le passage qui a été  
promis à l'armée Norvégienne , par le dernier  
traité. L'Officier part. L'armée marche.



---

---

SCENE VII.

HAMLET. ROSENCRANTZ.  
GUILDENSTERN. L'OFFICIER  
*de l'Armée de* FORTINBRAS.

**H**Amlet interroge l'Officier, qui lui apprend, qu'il est de l'armée de Fortinbras. Le Prince, demande où Fortinbras va porter ses armes. L'Officier lui dit, qu'il s'agit de conquérir un petit territoire dans la Pologne... Hamlet déplore l'aveuglement des hommes, & l'ambition des Souverains, qui exposent leurs vies, & leurs Etats, pour satisfaire à un point d'honneur souvent frivole.. Rosencrantz demande, à Hamlet, s'il veut poursuivre sa route ? Le Prince lui dit, qu'il va les suivre.

---

---

SCENE VIII.

HAMLET, *seul.*

**T**Out me condamne, & semble m'ex-  
citer à la vengeance ! ... Un jeune  
Prince, quitte son pays, son repos,  
ses plaisirs. Pourquoi ? pour chercher  
Q iij

la gloire ! pour se faire un nom , dans l'univers ! ... Et moi , qui ai un pere à venger ; moi qui aurois donné ma vie , pour pouvoir ravir celle de mon ennemi ; moi , qui en ai trouvé mille fois l'occasion : je demeure immobile , & insensible à la voix des devoirs les plus sacrés ! ... Eh , quoi ! n'ai-je reçu du Ciel , que la faculté de résoudre ? Celle d'exécuter , m'est-elle donc interdite ? .. Une armée entiere passe sous mes yeux ; elle vole au combat , & à la mort , sans s'informer de la justice des prétentions de son Souverain. Et moi , je dors , tandis que le boureau de mon pere , jouit de sa couronne , & de sa veuve ! ... Rougis malheureux ! rougis , lâche ! péris , ou venge-toi ! ...



SCENE IX.

*Le Théâtre représente le Palais du  
Roi de Danemarck.*

LA REINE. HORATIO. UN  
OFFICIER.

L'Officier avertit la Reine , qu'Ophelia , a perdu la raison , & quelle demande , avec instance , à lui parler. La Reine étonnée de cet accident , s'informe de ce qui l'a pu causer. On l'attribue au chagrin qu'Ophelia a conçu de la mort de son pere...

SCENE X.

*Les mêmes Acteurs. OPHELIA. LE  
ROI, &c.*

Ophelia entre en chantant. La Reine essaye en vain de la calmer... Le Roi, en fait de même : mais il n'en peut rien tirer que des chansons , assez gaillardes. On apperçoit pourtant , à travers tout le fatras qu'Ophelia chante , & débite , qu'il entre autant d'amour dans la cause de sa folie , que de douleur , de la mort de son pere... Elle sort comme elle est

Q iij



entrée ; le Roi ordonne à Horatio de la suivre ;  
& de la faire garder à vûe.

---

## SCENE XI.

LE ROI, &amp; LA REINE.

LE ROI.

**J**E plains amèrement le sort d'Ophelia. Elle a perdu son pere ; elle a perdu son amant : on succombe aisément sous de si rudes coups ! .. O Gertrude ! Gertrude ! puissions-nous n'avoir pas aussi bientôt des larmes à répandre ! le peuple est attristé : il murmure tout bas, de la mort de Polonius. L'accident qui arrive à sa fille, acheve d'exciter sa pitié ; & pour comble de malheur, Laërtes est secrettement arrivé de France : je sçais qu'il se cache ; que plusieurs mécontents l'obsèdent, & l'irritent contre nous.... O ma chere Gertrude ! tout ceci m'inspire d'affreux pressentimens !...

LA REINE.

Ah , Seigneur!... Mais quel bruit se fait entendre !

SCENE XII.

LE ROI. LA REINE. UN  
OFFICIER.

LE ROI.

Où sont mes Suisses ? Pourquoi ne  
gardent-ils pas la porte ? ... Ami  
de quoi s'agit-il ?...

L'OFFICIER.

Ah Seigneur, sauvez-vous ! l'Océan  
en fureur n'est pas plus terrible, que  
le jeune Laërtes ! il est à la tête de la  
populace ! il renverse tout ; vos gardes  
sont en fuite ; les Chefs de la Ville, le  
regardent, déjà comme leur Maître ;  
& le Ciel retentit, des applaudissements  
du peuple mutiné !

LA REINE.

Infidèles Danois ! légère nation,  
peut-on compter sur toi ?...

Qv

## S C È N E. XIII.

LE ROI. LA REINE. LAERTES, *l'épée à la main, suivi d'une Troupe de séditieux.*

LE ROI.

**C**iel, on brise les portes !...

LAERTES.

Où est le Roi ?... demeurez, n'entrez point... \*

LES REBELLES.

Non, nous voulons entrer !...

LAERTES.

De grace, mes amis, daignez vous contenir !

LES REBELLES.

Eh bien, nous t'obéissons.

LAERTES.

Je vous en remercie... gardez bien cette porte... Je te vois donc enfin, indigne Roi ! qu'as-tu fait de Polonius ?

\* Aux Rebelles.

ACTE IV.

571

LA REINE.

O mon cher Laertes, calmez votre colere !... \*

LAERTES, *en repoussant la Reine* :

Les égards sont-ils faits, pour qui venge son pere ? Serois-je crû son fils, en respectant ton Roi ?

LE ROI.

Que veux-tu, Laertes ? ... Le voilà, ce Roi que tu méprises : il veut bien te répondre !... Laissez-le libre, Madame ; ne le retenez plus, & n'en redoutez rien... C'est au Ciel à défendre les Rois. La rébellion peut les menacer de loin ; mais sa fureur se calme à leur aspect !... Parle, Laertes, que veux-tu ?

LAERTES.

Où est mon pere ?

LE ROI.

Il est mort.

LA REINE, *à Laertes* :

Mais ce n'est pas le Roi, qu'il en faut accuser !...

LE ROI.

Eh, Madame, laissez-le parler..

\* Elle se jette entre Laertes, & le Roi.

Q. vj.

Il est mort ! par quel ordre ? ne m'en impose point. Il faut que je périsse , ou que la vérité paroisse , dussai - je la chercher jusques dans le cœur sanglant de ces bourreaux !...

LE ROI.

Si ta fureur te permettoit de distinguer tes amis , d'avec tes ennemis , on pourroit te montrer l'objet de ta vengeance.

LAERTES.

Parle : nomme - moi l'ennemi que je dois immoler ! c'est lui seul que je cherche Montre-toi mon ami , tout mon sang est à toi !

LE ROI.

J'applaudis à ce transport , digne de ta naissance. Apprends donc , que bien loin d'être coupable de la mort de ton pere , ton Roi pleure son sort , & voudroit le venger.... C'est une vérité , que je ferai bientôt paroître à tes yeux aussi claire que le soleil .... Mais quel nouveau bruit ?....

SCENE XIV.

*Les mêmes Acteurs. OPHELIA ;  
ridiculement habillée , de paille , & de  
fleurs.*

**L** Aërtes gémit du triste état de sa sœur. Sa  
vûë irrite encore sa colere. Ophelia chan-  
te des morceaux de vieilles Chansons , ridicu-  
lement lugubres. Elle tient quelque propos de  
même genre ; & elle s'en va.

Laërtes est au désespoir. Le Roi partage sa  
peine. Il lui dit , d'assembler ses amis les plus  
prudens. » C'est devant eux ( dit-il ) que je  
» veux dévoiler le secret de la mort de ton  
» pere. Si tu me soupçonnes alors , d'y avoir  
» contribué , je t'abandonne ma couronne , &  
» ma vie. Mais si j'en suis innocent , promets-  
» du moins de reconnoître ta faute , & de te  
» reposer sur moi du soin de te venger. Laërtes  
» consent à tout... Ils sortent.

SCENE XV.

HORATIO. UN DOMESTIQUE.  
DEUX MATELOTS.

**L** E domestique dit à Horatio , qu'il vient  
d'arriver des matelots , qui ont des



lettres pour lui... On les fait entrer... L'un d'eux lui donne une lettre. Horatio lit.

*Dès que tu auras lu ceci, mon cher Horatio, procure aux porteurs, une audience du Roi. Ils ont une lettre à lui remettre, de ma part. Il n'y avoit pas deux jours que nous étions en mer, lorsqu'un puissant Corsaire nous a donné la chasse. Comme il étoit meilleur voilier que nous, nous avons pris le parti de l'attendre à l'abordage. Mais dès que j'eus sauté dans leur Vaisseau, ils ont pris le large, & je suis demeuré seul prisonnier. Fais donc remettre ma lettre au Roi; & viens me joindre, avec autant de diligence que si tu fuiois la mort. J'ai des secrets à t'apprendre, qui te rendront muet d'étonnement. Ils t'éclaireiront sur bien des choses!... Ces bonnes gens te guideront, jusqu'à moi. Rosen-crantz, & Guildenstern, poursuivent leur route, pour l'Angleterre: tu ne les connois pas, comme je ta les ferai connoître. Adieu.*

*C'est de la part de celui, qui est  
tout à toi,*

H A M L E T.

Horatio, dit aux matelots, de le suivre chez le Roi, & de se préparer à partir sur le champ avec lui, pour aller trouver Hamlet.



---

SCENE XVI.  
LE ROI. LAERTES.

LE ROI.

**V**ous sçavez maintenant, Laërtes ;  
qui vous devez aimer, qui vous  
devez haïr. Vous avez des preuves ,  
que celui qui a tué votre pere , a aussi  
attenté à ma vie.

LAERTES.

Tout semble m'en convaincre . . .  
Mais ce qui me surprend , c'est votre  
silence, c'est votre inaction ! de pareils  
crimes, doivent-ils rester impunis ?

LE ROI.

Deux raisons, ont enchaîné mon res-  
sentiment. Elles paroîtront peut-être  
foibles à vos yeux : mais elles sont d'un  
grand poids, aux miens... D'abord, ce  
n'est que par lui, & pour lui, que la  
Reine respire; & quant à moi ( j'ignore  
encore si c'est pour mon bonheur, ) je  
ne vis que pour la Reine ! L'autre ob-  
stacle qui me retient, est l'attachement

aveugle du peuple , pour ce Prince :  
Ses défauts , ses crimes mêmes , trou-  
vent grace dans l'esprit de la nation ,  
& semblent ne lui rendre Hamlet, que  
plus cher ! ... Ces deux motifs ont sus-  
pendu mes coups. Tout m'annonçoit ,  
qu'ils seroient sûrement retombés sur  
ma tête !

## LAERTES.

Ainsi , c'est donc impunément que  
j'aurai perdu mon pere ! c'est donc im-  
punément , que je pers une sœur, dont  
les attraits & la vertu , sont au-dessus  
de mes expressions ! ... Non , je les ven-  
gerai !

## LE ROI.

Soyez tranquille, Laërtes. Je ne suis  
pas moins sensible que vous : vous en  
aurez bien-tôt des preuves. Songez  
seulement , combien j'aimois votre  
pere ; & vous pressentirez... Mais, qui  
est là ? que veut-on ?

---

---

SCENE XVII.  
LE ROI. LAERTES. UN  
OFFICIER.

ON apporte au Roi la lettre d'Hamlet. Il renvoie l'Officier... Il lit :

*Apprenez , puissant Souverain , que j'ai été dépourvu , & jetté tout nud dans votre Royaume. J'espère , que vous me permettrez de vous voir demain ; & de vous faire part , des motifs de mon retour.*

HAMLET.

Cette nouvelle étonne le Roi. Ce qui l'inquiète le plus , c'est qu'il trouve , dans un *post-scriptum* de la lettre , que le Prince revient seul. Laërtes est charmé du retour de son ennemi. Mais le Roi le prie de se contenir , & de n'agir que par ses conseils. Je viens ( dit-il ) d'imaginer un moyen , pour faire périr Hamlet , sans que sa mere même puisse soupçonner les auteurs de sa mort.... Il rappelle à Laërtes , combien le Prince est passionné pour les exercices du corps , surtout pour ceux qui ont quelque rapport au métier de la guerre ; & l'excès de sa jalousie , contre ceux qui excellent dans ces mêmes talens. La réputation que Laërtes s'est acquise , dans ses voyages , sur son adresse à manier l'épée , ont excité

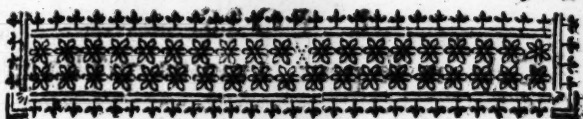
l'envie d'Hamlet, au point de n'aspirer qu'à près son retour, pour se mesurer avec lui. L'idée du Roi est, de les faire jouer ensemble, & de proposer un prix pour le vainqueur. Le fleuret de Laërtes, sera préparé de manière, que le Prince pourra en être blessé, sans soupçonner Laërtes de supercherie.

Laërtes approuve l'expédient. Il veut même faire plus. Il a rapporté, de ses voyages, un poison si actif, & si dangereux, que pour peu qu'on soit blessé légèrement, par une épée qui en a été frotée. on peut compter sur une mort certaine. Il veut s'en servir, en cette occasion. Le Roi en est charmé. Si Hamlet remporte la victoire sur Laërtes, on lui mettra en tête un second adversaire, qui sera peut-être plus heureux. D'ailleurs, étant échauffé par le combat, il demandera sans doute à boire. On lui donnera d'un vin, dont l'effet ne tardera pas à se faire sentir. Ainsi, s'il échape à l'épée, il n'échappera pas au poison!

## SCENE XVIII.

*Les mêmes Acteurs.* LA REINE.

**L**A Reine vient annoncer, en pleurant, qu'Ophelia s'est noyée, dans un accès de folie. Laërtes sort furieux. Le Roi prie la Reine de le suivre, & de tâcher de le calmer.



## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Eglise.*

DEUX FOSSOYEURS, \* avec  
*des hoyaux , & des bêches.*

#### I. FOSSOYEUR.

**D**Oit-elle être enterrée en terre  
sainte , puisqu'elle s'est dé faite el-  
le-même ?

#### II. FOSS.

Jé te dis qu'oui ; fais donc sa fosse  
bien vite. Le *Coroner* \*\* l'a jugé ainsi.

\* Je n'ai tenté de traduire cette Scene, que  
parce qu'elle est fameuse en Angleterre ; & à  
cause de sa rare singularité.

\*\* *Coroner*, est un Officier, dont la fonction  
est ( en Angleterre ) d'examiner , avec douze  
assistans, de la part de la Couronné , si un  
corps qu'on a trouvé mort , a été tué , & assas-  
siné ; ou s'il est mort de sa mort naturelle.



## I. FOSS.

Cela ne se peut, à moins qu'elle ne se soit noyée, par accident.

## II. FOSS.

C'est aussi ce qu'on prétend.

## I. FOSS.

Mauvaise décision. Elle s'est noyée elle-même : voilà le point. Or, si je me noye volontairement, je me rends coupable du fait. Un fait a trois branches, agir, faire, accomplir. *Ergo*, elle s'est noyée volontairement.

## II. FOSS.

Eh non ; écoute un mot, mon pauvre Delver.

## I. FOSS.

Laisse-moi dire, je t'en prie... Voilà l'eau, n'est-il pas vrai ; & voilà l'homme ! Si l'homme va trouver l'eau, & se jette dedans, c'est bien son fait, n'est-il pas vrai ? Mais, si c'est l'eau, qui vient à lui, & le noye, ce n'est plus lui qui s'est noyé. *Ergo*, celui qui n'est pas coupable de sa mort, n'a pas abrégé sa vie !

## II. FOSS.

Fort bien. Mais est-ce là loi ?

ACTE V.

381

I. FOSS.

Oui vraiment. C'est là-dessus que le *Coroner* prononce.

II. FOSS.

Veux-tu en sçavoir le vrai ? Si la défunte, n'étoit pas femme de condition , on ne l'enterreroit pas en terre sainte.

I. FOSS.

Je crois , ma foi , que tu l'as dit ! ... N'est-il pas affreux, qu'il soit plutôt permis aux Grands, de se noyer , & de se pendre , qu'aux reste des Chrétiens ? ... Allons, donne-moi ma bêche... Va, les plus grandes maisons descendent toutes de Jardiniers, de Laboureurs , & de Fossoyeurs : c'étoit la profession d'Adam.

II. FOSS.

Etoit-il Gentilhomme ?

I. FOSS.

C'est le premier , qui ait porté des armes.

II. FOSS.

Que veux-tu dire ? Il n'en avoit pas.

I. FOSS.

Es-tu payen ? Ne crois-tu pas l'Ecriture , qui dit qu'Adam bêcha ? Pouvoit-il bêcher sans bêche ? voilà ses

armes... \* Mais j'ai une autre question à te proposer ; avoue ta défaite si tu n'y réponds pas...

II FOSS.

Voyons vite.

I. FOSS.

Quel est celui , qui bâtit le plus solidement , du Maçon , du Charpentier de navire , ou du Charpentier ordinaire ?

II. FOSS.

Je crois , que c'est le dernier. Rien , par exemple , n'est plus solide qu'une potence. Mille Tenanciers , n'en voient pas la fin !

I. FOSS.

Je suis content de toi : tu ne manques pas d'esprit. Il est vrai que cet ouvrage est bon , & que le faiseur de potences travaille solidement. Mais , pour qui travaille-t'il ? pour ceux qui font du mal. Or , tu fais mal , toi , en préférant la solidité d'une potence , à celle d'une Eglise. Ergo , ce n'est que pour toi , que le faiseur de potences travaille solidement... Allons , devine encore une fois.

\* Il y a ici un jeu de mot , sur le mot Anglois *Arm* , qui signifie également *Arme* , & *Bras*.

ACTE V.

383

II. FOSS.

Quel est celui, dis-tu, qui bâtit le plus solidement, ou du Maçon, ou du Charpentier de navire, ou du Charpentier ordinaire ?

I. FOSS.

Oui. Il faut le dire, ou faire le plongeon !

II. FOSS.

En vérité... je n'en sçai rien.

I. FOSS.

Allons, courage !

II. FOSS.

Parbleu, je n'en sçai rien.

---

SCENE II.

HAMLET & HORATIO ;  
*paroissent à quelques pas de là.*

I. FOSSEYEUR.

**N**E te casse pas la tête plus longtemps : un mauvais âne n'en va pas plus vite, pour être battu. Quand on te fera cette question : réponds, que c'est celui qui fait des fosses, pour

les morts. Son ouvrage dure , jusqu'à la fin du monde... Allons , va-t'en chez Youghan , & apporte-moi un verre d'eau-de-vie.

*Il bêche , & chante.*

Dans ma jeunesse , \*  
Tout , pour Maîtresse ,  
Me paroïssoit bon,  
Pour Mariage ,  
Quel qu'en fût l'avantage ,  
Je disois non.

H A M.

Ce coquin chante , en faisant une fosse!... Sçait-il ce qu'il fait ?

H O R A.

L'habitude nous familiarise avec tout.

H A M.

En ce cas , la main qui travaille le moins , doit avoir l'attouchement plus délicat qu'une autre...

\* Cette Chanson est tirée d'un petit Poëme, appelé , *Le vieil Amant converti*, d'Henry Howard, Comte de Surrey, qui vivoit sous le règne de Henry VIII. & qui fut décapité, en 1547. comme coupable de haute trahison. Shakespeare n'y a fait que de très-légers changemens.

L E

# A C T E V.

385.

## LE FOS.

Mais bien-tôt l'âge,  
Par son ravage,  
M'a tout emporté.  
Il ne m'en reste,  
Que le regret funeste  
D'avoir été !

H A M.

Ce crâne , a une langue , qui ne  
chantoit peut-être pas mal jadis ....  
voyez comme sa hure est remuée dans  
cette fosse ! il me semble voir celle de  
Caïn , le patron des meurtriers ! une  
tête pareille, devoit être sur les épaules  
d'un politique : elle le rendoit respec-  
table ; & cet animal se flattoit , sans  
doute , de pénétrer dans les secrets de la  
Divinité ?

H O R A :

Hélas ! cela se peut.

H A M.

Cette autre tête , est sûrement celle  
d'un de ces Courtisans , qui alloient  
le matin dire , d'un air patelin , *Bonjour*  
*aimable Seigneur ! comment votre Gran-*  
*deur a-t-elle passé la nuit ?...* Ce pourroit  
être , par exemple , la tête du Baron

II. Part.

R



Tel , quand il faisoit l'éloge emphatique des Chevaux du Comte Tel , dans l'espérance d'obtenir quelque grace de lui ... Qu'en penses-tu ?

H O R A.

A merveille !

H A M.

Avoue, que cela nous amuseroit beaucoup , si nous pouvions les connoître toutes ?.. Mais mon ami , les os humains n'ont donc guères coûté à la Nature , puisqu'on souffre que des misérables les jouent ainsi , *à pair & à non* ?... Les miens frémissent à cette vue !...

L E F O S.

Je vois la Bêche ,  
Qui se dépêche ,  
Mon drap , qui s'étend !  
Un trou d'argile ,  
Est le dernier azile ,  
Qui m'attend....

H A M.

Oh , en voilà une autre , qui pourroit bien avoir éré celle d'un Avocat. Où sont maintenant ses *contradits* , ses distinctions , ses salvations , & nous ces

A C T E V. 387

autres détours de chicane ? pourquoi souffre-t'il , que ce misérable frappe ainsi sur ses os , avec une pêle crasseuse ? pourquoi n'appelle-t'il plus les loix à son secours ? je crois pourtant , que ce drôle - là a été dans son temps un grand acquereur de terres , sans bourse ouvrir : mais toutes ses exceptions dilatoires sont maintenant épuisées !... Dis-moi , Horatio : le parchemin n'est-il pas fait , de peau de mouton ?

H O R A.

Oui , Seigneur. On en fait aussi de veaux.

H A M.

Eh bien , ceux qui fondent leur félicité sur de pareille marchandise , sont encore plus bêtes que ces animaux. Mais il faut que je parle à cet homme-ci ... Dis-moi , l'ami ? à qui cette fosse !

L E F O S.

A moi , Seigneur ...

Un trou d'argile , \*

Est le dernier azile ,

Qui m'attend !

\* Il chante.

R ij

H A M.

Elle est à toi , parce que tu es dedans : je te conçois.

L E F O S.

Par la même raison , elle n'est pas à vous , puisque vous êtes dehors ...\*

H A M.

Je te demande le nom de celui , pour qui tu la creuses ?

L E F O S.

Seigneur , ce n'est pas pour un homme.

H A M.

Fort bien !... Comment s'appelle la femme ?

L E F O S.

Ce n'est pas non plus pour une femme.

H A M.

Qui donc doit y être enterré ?

L E F O S.

Un corps , qui a appartenu à une femme , & qui ne l'est plus.

H A M.

Ce grivois a la riposte prompte , &

\* Il y a encore ici un jeu de mots , qui peut être traduit.

A C T E V. 389

l'équivoque , à la main !... Je remarque , mon cher Horatio , que depuis quelques années le Peuple se raffine tellement , que l'orteil du Payfan écorchera bientôt le talon du Gentil-homme !... Depuis quand es-tu fossyeur ?

LE FOS.

Je datte du jour , que notre dernier Roi Hamlet , a vaincu Fortinbras.

H A M.

Combien y a-t'il de cela ?

LE FOS.

Pouvez-vous l'ignorer ? tous les enfans vous l'apprendront. Le jour même nâquit , le jeune Hamlet , qui est devenu fou , & qu'on a envoyé en Angleterre.

H A M.

Pourquoi donc l'a-t'on envoyé en Angleterre ?

LE FOS.

Parce qu'il étoit fou , vous dis-je ; & parce qu'on croit qu'il y retrouvera son bon sens. Au reste , si cela ne réussit pas , & qu'il reste dans ce Pays-là , il n'y a pas grand mal.

H A M.

Pourquoi ?

HAMLET,

LE FOSS.

Parce que les hommes y sont tous  
aussi fous que lui.

HAM.

Eh, comment l'est-il devenu ?

LE FOSS.

Oh, fort extraordinairement, dit-  
on !

HAM.

Comment encôte ?

LE FOSS.

En perdant la raison !

HAMLET.

Où ?

LE FOSS.

Ici ; en Danemarck... Tant garçon,  
que marié, il y a trente ans que j'y  
travaille de mon métier.

HAMLET.

Me diras-tu, combien de tems un  
corps peut rester dans la terre, sans  
pourrir ?

LE FOSS.

Mais, s'il ne l'étoit pas déjà, avant  
sa mort, comme nous en voyons beau-  
coup aujourd'hui, il peut durer huit,  
ou neuf ans. Le Tanneur, seul tient  
toujours, au moins ses neuf années.

ACTE V.

391

HAMLET.

Pourquoi donc le Tanneur , plutôt qu'un autre ?

LE FOSS.

C'est que sa peau est tellement referrée , & endurcie par le tan , qu'elle résiste à l'eau bien plus long-tems qu'une autre : car vous sçavez sans doute , que l'eau , est le fléau destructeur des corps morts... Mais j'apperçois là une tête , qui gît ici , depuis plus de vingt-trois ans !...

HAMLET.

De qui est-elle ?

LE FOSS.

D'un très-sot animal !... Devinez , de qui ?

HAMLET.

En verité , je l'ignore.

LE FOSS.

Que le diable emporte l'extravagant : il répandit , un jour , un flacon de vin du Rhin sur ma tête !... Vous voyez bien ce crâne ! c'est celui de feu Yorick , en son vivant , bouffon du Roi !...

HAMLET.

Cela est-il bien vrai ?

R iijj



HAMLET,  
LE FOSS.

Oui, Seigneur, je le jure!

HAMLET.

Hélas pauvre Yorick ! ... Je l'ai connu, Horatio ! il étoit plaisant, & d'une imagination inépuisable ! Il m'a porté mille fois sur son dos ; & je l'ai moi-même. Maintenant il me fait horreur, & mon cœur se soulève à la vûe de cette tête que je baisois avec tant de plaisir ! Où sont tes quolibets, tes singeries, tes chansons ? Où sont ces impromptus badins, ces saillies agréables, qui faisoient les délices de nos repas ? ... Quoi, il ne t'en reste rien ? pas même une, pour te moquer de la sottise grimace que tu fais ici ? Quoi, tu restes court ? ... Va, va, cours aujourd'hui dans la chambre d'une Dame, & prie-la, comme autrefois, de te mettre un ponce de fard ; nous verrons si elle en rira encore ! ... Dis-moi, Horatio, ce que tu penses, d'une idée qui me vient ?

HORATIO.

Quoi, Seigneur ?

HAMLET.

Crois-tu, qu'Alexandre le Grand,

faſſe une auſſi triſte figure dans le tom-  
beau ?

H O R A T I O.

Je le crois.

H A M L E T.

Et ſente auſſi mauvais ?

H O R A T I O.

Sans doute.

H A M L E T.

Cela eſt bien humiliant pour nous ;  
mon cher Horatio ! C'eſt-à-dire, qu'u-  
ne imagination qui croiroit voir la no-  
ble cendre de ce grand homme , ſur le  
trou d'une furaille , ne ſeroit pas ab-  
ſolument extravagante ? ...

H O R A T I O.

Ce ſeroit pouſſer les choſes un peu  
loin !

H A M L E T.

Nenni ! voyons. Suivons-le juſques-  
là, avec quelque vraisemblance. Alexan-  
dre eſt mort ; il a été enterré ; ſon corps  
eſt réduit en pouſſière. Cette pouſſière  
eſt devenue terre ; de cette terre on  
fait de l'argile... Pourquoi ce même ar-  
gile, ne peut-il pas couvrir aujourd'hui  
le bondon d'une tonne de biere ?

Redoutable César ! ta cendre profanée ;  
A de plus vilsemplois , peut-être , est con-  
damnée !

De ma chambre , peut-être , elle enduit les  
parois ?

Ou , peut-être , à mes pieds , je t'ai foulé  
cent fois ! . . .

Mais silence ! ... Que vois-je ? le Roi,  
la Reine , & toute la Cour ! de quoi  
donc s'agit-il ? qu'est-ce qui les amène  
ici ? ... C'est un enterrement ! mais  
les cérémonies ordinaires n'y sont pas  
observées ? ... Ah , je vois de quoi il  
est question... ceci annonce , que celui  
qu'on va inhumer , s'est défait lui-même...  
Il faut pourtant , ( à tout cet ap-  
pareil ) que le mort soit illustre ! ...  
Cachons-nous un moment , pour obser-  
ver ceci...



## SCÈNE III.

*Le Convoi d'Ophelia passe sur le Théâtre:*

LE ROI. LA REINE. LAERTES.

*Les Courtisans , & les Prêtres , suivent en cérémonie.*

**H**amlet reconnoît Laërtes , de loin. Il le fait remarquer à Horatio.... Laërtes , a une contestation avec le Curé , sur son refus de chanter une Messe , de *Requiem* , pour la sœur. Le Prêtre s'en défend , sur ce qu'Ophelia a attenté à sa propre vie. » Sans l'ordre express du Roi ( dit-il ) elle n'auroit pas été enterrée ici. C'est en vertu du même ordre , » que nous avons sonné les cloches , & que nous nous sommes relachés , jusqu'à lui accorder tous les honneurs funébres. . . . Mais nous ne pouvons faire plus..

» Eh bien , enterre-la donc vite ( répond Hamlet ) ma sœur n'en sera pas moins un Ange , tandis que tu continueras à hurler sur la terre.

Hamlet , entend prononcer le nom d'Ophelia. Il est frappé d'étonnement , & de douleur.

On continue les obseques. La Reine jette des fleurs dans la fosse , en déplorant la destinée d'Ophelia , qu'elle comptoit donner pour femme à Hamlet...

Laërtes entre en fureur. Il maudit celui qui a causé les malheurs de sa sœur... Il veut qu'on

R vj

ôte la terre qu'on a déjà jetté sur elle , pour l'embrasser encore une fois.... Son impatience le fait sauter dans la fosse. Il veut qu'on la comble , & que le vivant soit enterré avec le mort. Hamlet , paroît tout à coup.

» Où est , dit il , celui qui poste au Ciel des  
» plaintes si emphatiques ?... Me voici moi !  
» reconnoissez Hamlet !... Il saute dans la  
fosse. Laërtes , le prend à la gorge. Ils se bat-  
tent. Tout est en confusion. Enfin on les sépa-  
re... Hamlet est furieux. Il se croit insulté par  
la douleur de Laërtes. Il le défie de faire, pour  
sa sœur , la moindre partie de ce qu'il est en  
état de faire pour son amante. Le Roi , & la  
Reine , retiennent Laërtes... Hamlet sort , en  
le menaçant. Le Roi envoie Horatio après  
lui. Il exhorte Laërtes à la patience , en atten-  
dant qu'ils puissent exécuter le projet qu'ils  
ont formé,

## SCENE IV.

*Le Théâtre change , & représente  
une Salle du Palais.*

HAMLET. HORATIO.

HAMLET.

**E**N voilà assez sur cette matiere :  
tu en sçais toutes les circonstan-  
ces. Passons au reste... Je sentoie dans

mon cœur une espece de combat , qui me mettoit hors d'état de pouvoir dormir ! J'étois enfin plus agité , qu'un Matelot mutin , condamné à la Gale...\* Ma vivacité , que je bénis aujourd'hui ( & en effet elle nous sert quelquefois mieux que la prudence ) me fit prendre mon parti tout d'un coup. Ce trait seul , cher ami , peut prouver , qu'il est un Etre suprême , qui dirige & conduit nos pas , dans les démarches les plus indiscrettes , en apparence !... Je sors de la chambre où je couchois ( dans le vaisseau ) n'étant couvert que de ma robe de mer ; & je cherche , dans l'obscurité , à pénétrer dans celle de Rosencrantz , & de Guildenstern. Je la trouve , j'y entre ; j'apperçois le paquet qui renfermoit leurs dépêches , je l'emporte , & je reviens dans mon appartement. Le paquet étoit encore cacheté : j'en brise les sceaux ; je lis la

\* Châtiment qu'on inflige aux Marelots , dans les vaisseaux du Roi. On les attache à une corde , qui les prend au travers du corps , & on les laisse tomber rudement dans la mer , autant de fois qu'il est ordonné , en égard à la faute que le Matelot a commise.



grande commission ; & j'y vois ( le croiras-tu ? ) J'y vois, parmi les instructions des Ambassadeurs, une lettre adressée au Roi d'Angleterre, par laquelle on lui demande ma mort, comme nécessaire au bien, & au repos des deux Etats ! Je ne te parle pas des prétextes mal colorés, ni des faux raisonnemens, à l'ombre desquels le Roi prétend fonder, & justifier sa demande : tu en jugeras toi-même en lisant cette pièce, que j'ai gardée. Apprends seulement, ce que j'ai crû devoir faire dans une circonstance aussi critique. J'ai dressé de mon mieux une autre lettre, par laquelle le Roi de Danemarck se sert des motifs les plus pressans, pour engager le Roi d'Angleterre, à faire périr les deux Ambassadeurs, à leur arrivée.

## HORATIO.

Je vous admire, Seigneur ! Mais comment avez-vous pû sceller le paquet ?

## HAMLET.

Comment ? j'avois sur moi le cachet de mon pere, dont je ne me suis jamais défait. Celui du Roi d'aujourd'hui.

A C T E V. 399

d'hui n'en diffère en rien , puisqu'il a été fait sur le même modèle. J'ai fait servir la même enveloppe , avec son adresse : enfin tout a été arrangé, de manière à tromper les yeux les plus fins. Ce nouveau paquet , a été remis à la même place , où j'avois pris l'autre. Le lendemain , nous fûmes attaqués par le Pirate , & tu sçais tout ce qui s'est passé depuis.

H O R A T I O.

Ainsi, Guildenstern, & Rosencrantz, payeront pour vous , en arrivant en Angleterre.

H A M L E T.

Je n'en ressens aucun regret ; ils avoient travaillé à ma perte , il est juste qu'ils soient les victimes de leur trahison.

H O R A T I O.

Barbare Claudius ! Quel Roi, grand Dieu !

H A M L E T.

Il n'est pas surprenant qu'il soit mon ennemi , après avoir tué mon pere , deshonoré ma mere , & s'être emparé d'un Thrône qui m'appartient : Mais il est tems que ma vengeance égale ses

forfaits. ! Je me rendrois coupable ;  
 envers le Ciel , des nouveaux crimes  
 que ce monstre pourroit commettre.

HORATIO.

Mais , Seigneur , il ne tardera pas  
 à être instruit, de ce qui se sera passé en  
 Angleterre ?

HAMLET.

Je sçai que le tems me presse ; mais  
 il est à moi : & un homme est bien-tôt  
 mort !... Ce qui me fâche , mon cher  
 Horatio , c'est de m'être oublié envers  
 Laërtes : j'ai d'autant plus de tort, que  
 nous sommes tous deux égaux en in-  
 fortune. Mais je veux réparer mon in-  
 justice , & s'il est possible , regagner  
 son amitié...

HORATIO.

Quelqu'un vient : taisons-nous...

## SCENE V.

HAMLET. HORATIO. OSRICK.

Osrick dit au Prince , que le Roi vient  
 de faire une gageure considérable ....  
 Hamlet lui coupe la parole , & lui débite des  
 extravagances , qui le déconcertent... Osrick,

## A C T E V. 401

veut se remettre. Il fait l'éloge du mérite, & des grandes qualités de Laërtes. Hamlet l'interrompt encore.... Enfin Osrick parvient à faire entendre, que le Roi a gagé avec Laërtes six chevaux Barbes, contre six épées de France; & qu'il s'agit dans la gageure, de la part de Laërtes, de porter neuf bottes de douze, au Prince, dans un combat d'escrime au fleuret, si tant est que le Prince veuille lui faire l'honneur d'accepter le défi.

Hamlet, dit qu'il l'accepte, & qu'on peut l'annoncer au Roi. Il ajoute, qu'on peut dès ce moment, apporter les fleurets; & qu'il est prêt, à faire son possible, pour que le Roi gagne.

## S C E N E VI.

HAMLET. HORATIO. UN  
OFFICIER.

**C**Et Officier vient avertir Hamlet, que le Roi, la Reine, & toute la Cour vont arriver, pour être Spectateurs de son combat, avec Laërtes.



## SCENE VII.

HAMLET. HORATIO.

**H**Oratio , craint que le Prince ne soit vaincu , par Laërtes , dont il a entendu vanter l'adresse....

» Non , je ne le crois pas , répond Hamlet :  
» je me suis longtems exercé , pendant son absence ; & j'espère de vaincre .... Mais tu ne  
» croirois pas , mon cher Horatio , tout ce  
» que mon cœur souffre , depuis un moment ?

Horatio lui dit que s'il a quelque mauvais pressentiment , il ne doit pas combattre ; & qu'il faut remettre la décision de la gageure , à un autre jour. Hamlet répond qu'il se moque des bons , ou des mauvais augures ; & qu'il faut toujours être prêt à tout , parce que la crainte ne guérit de rien.



## SCENE VIII.

LE ROI. LA REINE.

HAMLET. HORATIO.

*Les Seigneurs de la Cour. Osrick, & autres Officiers, portant des fleurets & des gantelets. On voit une table, sur laquelle il y a plusieurs flacons de vin.*

LE ROI.

**V**enez, Hamlet, recevez ma main ;  
& donnez-moi la vôtre !

HAMLET.

Pardonnez - moi, Seigneur ; je sçai que je vous ai offensé : mais , en vrai Gentilhomme, faites-moi grace ! l'assemblée sçait , ainsi que vous , que j'ai le malheur d'être affligé d'une triste maladie ! Je déclare donc , que si j'ai pû blesser l'honneur , ou la dignité de votre majesté , ce n'est pas à moi , c'est à mon incommodité qu'il faut s'en



prendre ! . . . Quant à vous , Laërtes ! ce n'est pas Hamlet , qui vous a fait tort , puisqu'Hamlet n'étoit plus lui-même ! Hamlet , dans son bon sens , désavouë tout ce qu'Hamlet a fait , dans ses transports involontaires : il en gémit autant que vous ! croyez-moi donc aussi innocent , du mal que j'ai pû faire , qu'un enfant , qui ( en jettant une flêche au hazard ) auroit blessé son frere !

## L A E R T E S .

Seigneur , cette déclaration appaise en moi la voix de la nature , qui m'excitoit le plus à la vengeance. Mais celle de l'honneur , m'interdit toute éspec de reconciliation jusqu'à ce que des Juges plus éclairés que moi , m'assurent que mon nom n'en sera point flétri. En attendant cette décision , je ne reçois pas moins avec reconnoissance , les témoignages de l'amitié dont vous m'honorez.

## H A M .

J'en suis charmé , Laërtes ; & c'est avec une confiance digne de la sincérité de mes sentimens , que je vais vous

A C T E V.

403

disputer le prix du combat. . . Qu'on nous donne des fleurets.

LAERTES.

Allons , qu'on m'en donne un.

H A M.

Je vais vous servir de lustre , Laërtes ; & votre adresse va autant briller aux dépens de mon ignorance , que l'étoile brille dans les ténébres.

LAERTES.

Seigneur , vous me raillez ?

H A M.

Non , je vous jure.

LE ROI.

Jeune Osrick , présentez-leur des fleurets... Hamlet , vous sçavez quelle est la gageure?...

H A M.

Oui , Seigneur. Vous pariez pour le plus foible.

LE ROI.

Je n'en crois rien. Je connois le jeu de l'un & l'autre. Mais comme celui de Laërtes peut s'être perfectionné , je crois avoir rendu les choses égales , dans mon pari.

LAERTES.

Ce fleuret est trop lourd : voyons-en un autre.

Celui-ci me convient assez... Il me paroît qu'ils sont tous de même longueur...

## LE ROI.

Que le vin soit prêt, sur cette table.. Si Hamlet porte la première, ou la seconde botte; ou, si ayant reçu les deux premières, il porte la troisième, je veux que tous les canons de la forteresse fassent feu. Le Roi boira alors à la santé d'Hamlet, & jettera dans la coupe, une perle plus précieuse, que toutes celles qui ont orné la couronne de Danemarck, depuis quatre regnes... Qu'on m'apporte la coupe, que la tymbale se fasse entendre, que la trompette y réponde, que le canon annonce au Ciel, & le Ciel à la terre, que le Roi boie à la santé d'Hamlet!.. Que l'on commence, & que les Juges du combat soient attentifs.

HAM.

Allons, Laërtes!

LAER.

Allons, Seigneur...\*

\* Ils combattent.

ACTE V.

407

H A M.

Et d'une ...

L A E R.

Non ...

H A M.

Qu'on le juge.

O S R I C K.

Le coup est bon.

L A E R.

Eb bien ... recommençons ...

L E R O I.

Arrêtez... Qu'on me donne à boire... Hamlet, cette perle est à vous ; & je bois à votre santé ... \* Donnez-lui la coupe.

H A M.

Je veux voir le sort de la seconde botte, avant que de boire... Allons, vous êtes frappé ? n'est-il pas vrai ?

L A E R.

Oui, vous m'avez touché, Seigneur.

L E R O I, à la Reine.

Notre fils sera vainqueur.

L A R E I N E.

Il est robuste, & alerte... Tiens

\* La trompette sonne, & le canon, se fait entendre.

408           H A M L E T,  
mon cher Hamlet , prens mon mou-  
choir : essuie ton front ... La Reine  
va boire à tes succès , mon fils !

H A M.

Mille graces , Madame !...

L E R O I.

Ne buvez pas , Madame !

L A R E I N E.

Ah Seigneur , je boirai , je vous en  
prie ! \*

L E R O I , *à part.*

Ciel ! c'est la coupe empoisonnée !...  
Il est trop tard !

H A M.

Je vais boire dans le moment.

L A R E I N E.

Viens , que j'essuye ton visage , mon  
fils !

L A E R.

A présent , je vais vous frapper.

H A M.

Je n'en crois rien.

L A E R. *à part.*

C'est à regret ; & je crois sentir des  
remords !...

H A M.

Allons , Laërtes , à la troisième !...

\* Elle boit.

Vous

par  
M  
Laë  
O  
Le  
Seign  
ous  
Seig  
\* Laë  
sang  
heure  
II

ACTE V. 409

vous avez badiné, jusqu'à présent. De grace employez toutes vos forces, & ne me regardez plus comme un enfant !

LAERTES.

Puisque vous le pensez ainsi, voyons...

OSRICK.

Rien, de part ni d'autre.

LAERTES.

A celle-ci... La sentez-vous ?... \*

LE ROI.

Que vois-je ?... Vîte, qu'on les sépare, je crois qu'ils sont furieux ?....

HAM.

Non, non.... En veux-tu encore, Laërtes ?

OSRICK.

O Ciel ! prenez garde à la Reine !

HORATIO, à Hamlet.

Le sang coule des deux côtés ?... Ah

Seigneur, comment vous trouvez-vous ?....

OSRICK, à Laërtes.

Seigneur, vous trouvez-vous mal ?

\* Laërtes blesse Hamlet, qui voyant couler son sang, se jette sur son adversaire, change d'heureux avec lui, & le blesse à son tour.

II. Part.

S



HAMLET;  
LAERTES.

Je pérís par mes propres armes ; &  
je tombe avec justice dans le piège  
que j'avois tendu pour un autre !

HAM.

Qu'est-il donc arrivé à la Reine ?

LE ROI.

La vue du sang , l'a fait évanouir.

LA REINE.

Non , non !... La coupe , la coupe !... Oh , mon cher Hamlet , je suis  
empoisonnée !...

HAM.

O crime ! ô Ciel !... Qu'on ferme  
toutes les portes .... Cherchons les  
traîtres , ils sont ici !...

LAER.

Ne cherche point , Hamlet ; tu es  
vois un !... Tu vas mourir dans le mo-  
ment ! tout l'art humain est impuissant  
pour prolonger ta vie , d'une heure. Le  
fatal instrument de ta mort , est dans  
ta main : la pointe en est empoisonnée  
& mon iniquité retombe sur ma tête.  
Tu me vois aussi , par terre , pour n'  
jamais relever vivant !... Ta me-  
meurt empoisonnée ... - Je n'en p

ACTE V. 411

dire davantage... Le Roi... le Roi  
seul, est l'auteur de tout !...

HAMLET.

Cette pointe est, dit-il, empoison-  
née?... Eh bien, poison, fais ton of-  
fice !... \*

TOUS LES ACTEURS.

O trahison !

LE ROI.

O mes amis, secourez-moi ! je ne  
suis que blessé !...

HAM.

Tiens, monstre infernal, exécration  
Danois ! avale le reste de ta potion ,  
& ta perle maudite !... Va, suis ma  
mere !...

LE ROI.

Je meurs !

LAER.

Le Ciel est juste !... Il avoit préparé  
le poison !... Nos malheurs , & nos  
crimes sont égaux , brave Hamlet !  
oublions tout , de part & d'autre !...  
Je te pardonne ma mort , & celle de  
mon pere ! pardonne-moi la tienne !...  
Adieu !... \*\*

\* Il perce le Roi.

\*\* Il meurt.

Puisse le Ciel te regarder de même  
 œil que moi ! nous mourons tous deux ;  
 que ton sort soit le mien ! ... Adieu ,  
 cher Horatio ! Adieu , malheureuse  
 Reine ! ... Et vous , qui m'écoutez ,  
 vous qu'une catastrophe si terrible ,  
 rend pâles & muets ! de quel surcroît  
 d'horreur ne seriez-vous point saisis ,  
 si les avant-coureurs de la mort , qui  
 me glacent le sang , me permettoient  
 de vous dévoiler les causes ... Mais  
 la force me manque ... Horatio , je  
 meurs ! ... Vis du moins , toi , pour  
 me justifier !

H O R A.

Ciel , me connoissez-vous ?

Je suis Danois , Seigneur ; mais voyez dans  
 mon sein ,

L'ame & les sentimens d'un antique Romain !

Je vais vous le prouver ... \*

H A M.

Arrête ! obéis-moi , si tu fus mon  
 ami ! ... Donne-moi cette coupe ...

Obéis-moi te , dis-je ! ... \*\* Ah , cher

\* Il prend la coupe , ou il reste du poison.

\*\* Hamlet prend la coupe , & la jette à  
 terre.

A C T E V. 413

Horatio , quel nom sinistre , vais-je  
laisser après moi ! je perds tout , en  
mourant , jusqu'à mon innocence ! ...  
Si jamais je te fus cher , fais un effort ,  
en faveur de ton ami ! vis , mon cher  
Horatio ! vis pour moi ! vis pour justi-  
fier le malheureux Hamlet ! ... Si tu  
m'aimes , te dis-je , tu me dois ce der-  
nier sacrifice !...\*. Mais quel bruit de  
guerre , réveille , & arrête encore mon  
ame ? ...

\* On entend des fanfarres , & du canon.

S C E N E I X.

*Les mêmes Acteurs.* O'SRICK.

OSRICK.

**L**E jeune Fortinbras , arrive , vain-  
queur des Polonois ; & cette salve  
est ordonnée , de sa part , pour les Am-  
bassadeurs d'Angleterre.

H A M L E T.

J'expire , Horatio ! le poison me  
suffoque , & ne me laisse pas la con-  
solation d'apprendre ce qui s'est passé

en Angleterre ! ... Mais je crois pouvoir prédire , que Fortinbras fera élu Roi de Danemarc ! ... Dis - lui , du moins , qu'Hamlet , en expirant , lui donnoit son suffrage. Adieu ! ...

H O R A.

Sa belle âme s'envole ! Adieu , noble Prince ! que les concerts célestes , te rendent le repos ! ... Pourquoi donc ici des tambours ? ...

## S C E N E X.

*Les mêmes Acteurs.* FORTINBRAS. *Les Ambassadeurs d'Angleterre. Plusieurs Seigneurs. Tambours , & Trompettes.*

FORTINBRAS.

O U donc , est ce spectacle effrayant ? ...

H O R A.

Que cherchez-vous , Seigneur ? si vous voulez frémir , n'allez pas plus loin.

FORTINB. *jetant l'œil sur les morts.*

Quel ravage , grand Dieu ! quelle

A C T E V.

413

horrible boucherie !... O mort barbare , quelle fête pour toi !... Que d'illustres victimes étonnent mes regards , & me glacent le cœur !...

LES AMBAS.

Le tableau est épouvantable !... Hélas nous sommes arrivé trop tard ! nous venions apprendre au Roi , que ses ordres ont été ponctuellement exécutés , & que Rosencrantz , & Guildenstjerne , ne sont plus.

H O R A. à *Fortinbras*.

Seigneur , le désastre , & la confusion , régneront maintenant en ces lieux ! cependant l'humanité exige que l'Univers soit instruit des causes , d'un si tragique événement : l'innocent , à ses yeux , ne doit point être confondu avec le coupable !... Ordonnez donc , Seigneur , qu'on élève un théâtre , où tous ces corps soient placés , à la vue du Public ; & permettez , que je dévoile , à tous ceux qui l'ignorent , le principe , & la fin , de cette affreuse Scène !

F O R T I N B.

Nous brûlons tous d'en être instruits.... Que toute la Noblesse du Royaume y soit invitée ; & qu'on ne



perde pas un moment !... Je puis dire, pour moi , que c'est avec douleur ; que je me vois dans le cas d'hériter de cette Couronne , sur laquelle j'ai des droits très-anciens !

H O R A.

C'est aussi sur quoi j'ai à parler à l'assemblée , Seigneur , comme dépositaire de la dernière volonté du Prince Hamlet. Mais ne perdons point de tems , de crainte que le refroidissement du Peuple , ne donne lieu à d'autres caballes.

F O R T I N B.

Que quatre de mes plus braves Capitaines , portent le noble Hamlet sur le Théâtre ; & plutôt à Dieu qu'il eût pu y exercer les fonctions Royales ! que tous les honneurs Militaires lui soient rendus , sur son passage ; c'est le moins qu'on doive à ce héros !... Allons , prenez ce corps... Un si grand spectacle est digne du grand jour : tout le Peuple doit en être témoin ... Marchons ... Donnez l'ordre aux Soldats , pour les salves.

*Ils sortent tous en ordre , & forment une espèce de Convoi funèbre militaire.*

F I N.

MACBETH

*TRAGEDIE*

DE

SHAKESPEARE

54

perde pas un moment !... Je puis dire, pour moi , que c'est avec douleur ; que je me vois dans le cas d'hériter de cette Couronne , sur laquelle j'ai des droits très-anciens !

H O R A.

C'est aussi sur quoi j'ai à parler à l'assemblée , Seigneur , comme dépositaire de la dernière volonté du Prince Hamlet. Mais ne perdons point de tems , de crainte que le refroidissement du Peuple , ne donne lieu à d'autres caballes.

F O R T I N B.

Que quatre de mes plus braves Capitaines , portent le noble Hamlet sur le Théâtre ; & plût à Dieu qu'il eût pu y exercer les fonctions Royales ! que tous les honneurs Militaires lui soient rendus , sur son passage ; c'est le moins qu'on doive à ce héros !... Allons , prenez ce corps... Un si grand spectacle est digne du grand jour : tout le Peuple doit en être témoin ... Marchons ... Donnez l'ordre aux Soldats , pour les salves.

*Ils sortent tous en ordre , & forment une espèce de Convoi funèbre militaire.*

F I N.

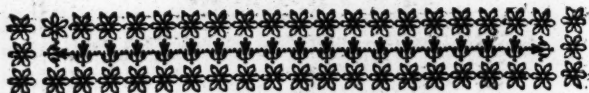
MACBETH

*TRAGEDIE*

DE

SHAKESPEARE

Sw



## PERSONNAGES.

DUNCAN, Roi d'Ecosse.

MALCOLME.

DONALBAIN.

MACBETH.

BANQUO.

LENOX.

MACDUF.

ROSSE.

MENTETH.

ANGUS.

CATHNESS.

FLEANCE, Fils de Banquo.

SEYWARD, Général de l'armée Angloise.

LE JEUNE SEYWARD, son Fils.

SEYTON, Officier de Macbeth.

LE FILS DE MACDUE.

UN MEDECIN.

LADY MACBETH.

LADY MACDUE.

SUIVANTES.

HECATE.

TROIS SORCIERES.

COURTISANS, OFFICIERS, SOLDATS, &c.

L'OMBRE DE BANQUO, & autres  
phantômes.

*La Scene est en Ecosse, la reserve de la fin  
du quatrième Acte, où elle est en Angleterre.*

*Ce sujet est tiré, d'Hector Boëtius & autres  
anciens Chroniqueurs Ecoſſois.*



## ACTE PREMIER.

---

### SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une vaste Plaine, couverte de bruyeres. Le Tonnerre gronde, & trois Sorcieres paroissent, à la lueur des éclairs.*



Quand nous reverrons-nous encore en ces lieux, (dit l'une) ? sera-ce en tems de pluie, de tonnerre ou d'éclairs ? Non, répond un autre : ce sera quand le tumulte sera apaisé ; quand la bataille sera perdue, ou gagnée. Eh bien, dit la troisième, la chose sera décidée, avant le coucher du Soleil. Je vais à la rencontre de Macbeth ; nous nous retrouverons ici.

Les deux autres répondent au cri d'un hibou, qui les appelle. Elles s'élèvent toutes trois, & disparaissent.



## SCENE II.

*Le Théâtre représente un Palais ,  
où l'on voit le Roi Duncan ,  
Malcolme , Donalbain , & Le-  
nox. Un Officier arrive , tout  
ensanglanté..*

## LE ROI.

**Q**uel est ce Capitaine ? L'état où  
je le vois, m'annonce qu'il peut  
nous dire des nouvelles de la révolte.

## MALCOLME.

C'est le brave Guerrier, qui a ex-  
posé sa vie, pour me garantir de la  
captivité ! ... Bon jour, cher ami ! ap-  
prends au Roi, en quel état tu as laissé  
les séditeux.

## L'OFFICIER.

La victoire a balancé aussi longtems  
entre les deux partis, qu'entre deux  
habiles nageurs, qui s'étant pris au  
corps, cherchent à se noyer l'un l'autre.  
L'impitoyable Macdonel ( à qui il  
ne manquoit plus que d'être traître à

son Roi , pour rassembler en lui tous les vices ) avoit reçu du secours des Isles Occidentales , de Kernes , & de Gallow-Glasses ; & l'aveugle fortune sembloit s'être attachée à ses étendarts. Mais son bonheur n'a pas duré long tems. Le grand Macbeth ( il a bien mérité ce titre ) le grand Macbeth , dis-je , supérieur à la fortune , n'employa rien pour arrêter son cours , qu'un cimetière fumant du sang des Rébelles. Guidé par la valeur , tout tremble à son aspect ! Il perce les Escadrons les plus épais ; il pénètre jusqu'au centre ; rien ne l'arrête que la présence de l'ennemi qu'il cherche. Il l'attaque , il le tue ; & la tête du perfide mise au bout d'une lance , annonce à tous les yeux la gloire du vainqueur , & la chute du vaincu !

LE ROI.

O brave , & vaillant cousin !

L'OFFICIER.

Mais , de même que la tempête & les orages s'élèvent du côté que le Soleil éclaire , de même une nouvelle source d'inquiétudes , a percé tout à coup dans l'endroit d'où nous l'attendions le moins ! Le croiras-tu , Roi d'Ecosse ? A

peine la valeur avoit fait triompher la justice ; à peine les Rébelles Insulaires étoient-ils en fuite , que nous nous vîmes attaqués , par les Norvégiens , dont l'armée étoit formidable : il a fallu recommencer un nouveau combat.

LE ROI.

Ciel ! Macbeth , & Banquo , ne furent-ils pas épouvantés ?

L'OFFICIER.

Pas plus que l'aigle , à la vûe du passereau. Leur courage , & leurs coups , en ont acquis de nouvelles forces ; & le sang ennemi a bien-tôt inondé le champ de bataille. Si l'idée de vos Généraux est de s'y baigner , ils peuvent... Mais , je m'affoiblis.... Mes playes demandent du secours...

LE ROI.

Tes blessures t'honorent autant que tes discours ; & tout respire , en toi , la gloire ! .... Allez \* avec lui : qu'on en ait soin.

*ROSSE , & ANGUS paroissent.*

Rosse dit au Roi , qu'il arrive de Fife , où Norvway , Général du Roi de Norvège , se-

\* Aux Gardes.

condé par le *Thane* \* de Cawdor a livré bataille à Macbeth, qui a remporté une victoire si complete, qu'on n'a permis aux vaincus d'enterrer leurs morts, qu'en payant dix mille écus aux vainqueurs. Enfin Suenon, Roi de Norvége, demande la paix.

Duncan, comblé de joie, dit, que le *Thane* de Cawdor n'abusera plus de la confiance de son Roi. Il ordonne son supplice, & il transporte sa dignité à Macbeth.

\* *Thane*, est un vieux mot Saxon, qui signifie Gouverneur, pour le Roi, d'un certain pays, ou territoire. Les Pairs d'Ecosse ont été appelés ainsi jusqu'à ce que le Roi Malcolme, fils de Duncan, créa les Comtes.

### SCENE III.

*Le Théâtre représente la même  
Plaine, qu'on a vûe à l'ouverture de la Pièce.*

LE tonnerre gronde; & les trois Sorcieres arrivent. Elles se rendent compte des maléfices qu'elles ont faits, depuis leur séparation. Leur conversation est interrompue par le bruit du tambour, qui se fait entendre... Elles se prennent toutes trois par les mains, qu'elles entrelacent, les unes dans les autres, en chantant une musique infernale, que l'orchestre accompagne, jusqu'à ce que le charme soit accompli.

## SCENE IV.

MACBETH, & BANQUO,  
*paroissent suivis par des Offi-  
ciers, & des Soldats.*

MACBETH.

**J** Amais journée ne fut plus terrible,  
& plus belle que celle-ci.

BANQUO.

Combien, dit-on, qu'il y a , d'ici à  
Foris? ... Mais que vois-je ? Quelles  
sont ces créatures , dont l'aspect étran-  
ge & sauvage , étonne mes regards?...  
Sans avoir rien d'humain , elles sont sur  
la terre ! Qu'est - ce donc ? ... Vivez-  
vous ? peut-on vous interroger ?.. Vous  
paraissez m'entendre ? Pourquoi ce  
doigt coupé sur vos lèvres livides ? ...  
On pourroit vous croire femmes , si  
vous ne portiez point de barbe ?.

MACBETH.

Parlez , si vous pouvez : qui êtes-  
vous ?.

A C T E • I.

425

I. SORCIERE.

Vive Macbeth , Thane de Glamis !

II. SORC.

Vive Macbeth , Thane de Cawdor !

III. SORC.

Vive Macbeth ; il sera Roi !

BANQUO , à *Macbeth*.

Seigneur , je vous vois interdit ? Des prédictions si favorables , ont-elles de quoi vous épouvanter ? ... Je vous conjure , \* au nom de la vérité même ! Parlez ! ... N'êtes-vous que des corps fantastiques ? ou êtes-vous , en effet , ce que vous paroissez être ? Vous annoncez de si grandes choses à mon illustre ami ; vos prédictions sont si flatteuses , qu'il en paroît transporté : Pourquoi ne me dites - vous rien ? Si vos yeux percent l'obscurité des tems , vous pouvez me parler : je ne crains pas plus votre haine , que je n'ambitionne votre amitié !

LES III. SORC.

Vive Banquo !

I. SORC.

Moins grand que Macbeth , & cependant plus grand !

\* Aux Sorcieres.



Moins heureux, & plus fortuné!

Il fera des Rois, sans jamais l'être!...  
Vive Macbeth, & Banquo!

Arrêtez un instant, Oracles imparfaits! expliquez-vous plus clairement... Je sçai, que par la mort de mon pere Sinel, je suis Thane de Glamis? Mais celui de Cawdor est vivant, je connois sa puissance? ... Quant à la couronne que vous me promettez, j'y vois encore moins d'apparence qu'à l'héritage de Cawdor... Dites-moi donc, qui vous inspire de pareilles prédictions? Et pourquoi vous nous arrêtez dans cette plaine aride, avec des prophéties aussi chimériques? ... Parlez, je vous l'ordonne! .... \*

Ciel! que sont-elles devenuës?

Elles se sont perdues dans l'air, comme notre haleine se perd dans le vent... Plût au Ciel, qu'elles fussent encore ici!

\* Les Sorcieres disparaissent..

A C T E I.

417

BANQUO.

Mais , cette vision a-t'elle quelque  
réalité ? & jouissons-nous bien de no-  
tre raison ?

MACBETH.

Vos enfans seront Rois !...

BANQUO.

Seigneur , vous le ferez.

MACBETH.

Et Thane de Cawdor , n'est-il pas  
vrai ?

BANQUO.

Je l'ai entendu de même. ... Mais ,  
qui est là ?

S C E N E V.

*Les mêmes Acteurs.* ROSSE, &

ANGUS.

Ils viennent , de la part du Roi complimen-  
ter Macbeth , sur la victoire qu'il a rem-  
portée, & lui annoncer que ce Monarque vient  
de le créer *Thane* de Cawdor.

Macbeth, & Banquo, sont d'autant plus fra-  
pés de cet événement, qu'ils savent que le  
*Thane* de Cawdor est vivant. Mais on leur ap-  
prend, qu'il étoit secrètement ligué avec les Ré-

belles , & qu'on travaille à lui faire son procès...

Macbeth, dit à part, me voilà *Thane* de Glamis , & de Cawdor ! le plus important , reste à faire ! ... Il s'adresse ensuite , en particulier , à Banquo. N'espérez-vous pas , lui dit-il , que vos enfans seront Rois ?

Banquo, est saisi d'étonnement. Mais il craint que l'enfer , sous une apparence de vérité , ne cherche à les entraîner dans le crime ! ... Il se retire dans le fond du Théâtre pour parler à Ross , & à Angus. Pendant ce tems Macbeth , fait ce monologue...

Les deux prophéties que je vois accomplies , ne semblent - t'elles pas me garantir l'heureux événement de la troisième ? ... Mais, les encouragemens surnaturels que j'ai reçus, sont-ils bons, ou mauvais ? ... S'ils sont mauvais, pourquoi le succès des deux premières prédictions a-t'il disposé mon ame à désirer l'accomplissement de la troisième ? ... S'ils sont bons, pourquoi me laissai-je entraîner , pourquoi suis-je prêt à succomber à une tentation, dont l'image épouvantable , fait dresser mes cheveux , & palpiter mon cœur ? Ce qui me fait trembler, ne consiste pourtant que dans mon imagination ; & ce meurtre, qui n'est encore commis qu'en

A C T E I. 429

idée , ébranle tellement mon ame , que  
je la sens glacée d'effroi ! ... Je ne suis  
pourtant pas encore coupable ! ...

BANQUO , à Angus , & Rosse..

Voyez l'agitation de mon collègue !

M A C B E T H , à part.

Ciel ! si je dois regner , j'attendrai la  
couronne , mais sans la rechercher...

Banquo avertit Macbeth , qu'on n'attend  
qu'après lui.

Macbeth , les prie de lui pardonner sa dis-  
traction. Ils se disposent à aller trouver le Roi.

Macbeth , prie Banquo , en sortant , de ré-  
fléchir sur la vision qu'ils ont eue , jusqu'à ce  
qu'ils puissent en conférer ensemble plus par-  
ticulièrement.

S C E N E V I.

*Le Théâtre représente un Palais. Le Roi  
paroît , avec Malcolme , Donalbain ,  
Lenox , & autres Officiers.*

LE Roi demande , si le Thane de Cawdor  
est exécuté ! Malcolme dit avoir vu un  
homme qui a été témoin de son supplice ; &  
que le Thane est mort en Héros repentant ,  
après avoir confessé son crime.

Rien n'est plus incertain ( répond le Roi )

que l'art de connoître les hommes ! celui-là  
avoit acquis toute ma confiance.

MACBETH, & BANQUO,  
*entrent avec Ross, & Angus.*

Brave, & digne Macbeth ! ( dit le Roi ) je  
commençois à m'accuser d'ingratitude. Vous  
marchez si rapidement dans la carrière de la  
gloire, que le vent même de la récompense ne  
peut vous atteindre !... Si vous méritiez moins,  
ma reconnoissance pourroit être proportion-  
née à ce que je vous dois : mais vous me for-  
cez à reconnoître, que mes obligations sont  
au-dessus de mon pouvoir !

Macbeth répond, qu'il est trop heureux  
d'avoir prouvé son zèle & sa fidélité. Le plai-  
sir d'avoir fait son devoir, est la plus chère  
récompense d'un sujet vertueux . . . . Le Roi se  
charge du soin d'augmenter sa fortune. Il en  
dit autant à Banquo ; & il les comble tous  
deux de caresses . . . . » Ma joie est si grande,  
» ajoute-t-il, que je cherche à la tempérer,  
» par quelque chose qui puisse m'inspirer une  
» idée de tristesse ! Tout ce qui a trait à la  
» mort a droit d'opérer cet effet. Ainsi écou-  
» tez-moi mes fils, & vous nobles Pairs de  
» ce Royaume ! Je nomme mon fils aîné,  
» Malcolme, pour mon successeur, & je le  
» crée dès-à-présent Prince de Cumberland...  
» Ceux qui ont mérité nos bienfaits seront  
» aussi récompensés par des titres, & des  
» dignités proportionnées à leurs services . . .

# A C T E I. 431

» Partons , pour Inverness : \* Je brûle de me  
» lier davantage à vous !...

Macbeth remercie le Roi , en lui disant  
qu'il va partir , pour prévenir sa femme de  
l'honneur que le Roi veut bien lui faire. Il  
s'arrête , en sortant , & dit à part. » Un Prin-  
» ce de Cumberland !... Cet obstacle fera ma  
» chute , si je balance à le franchir.

Il détruit mon espoir.... Astres cachez  
vos feux !

Gardez-vous d'éclairer mes projets téné-  
breux !

Il suffit de ma main pour servir mon  
courage ,

Dussent mes yeux frémir , en voyant son  
ouvrage !

\* Château de Macbeth.

## SCENE VIII.

*La Scene est dans un appartement du  
Château d'Inverness. LADY MAC-  
BETH , paroît seule, lisant une lettre.*

» J E les ai rencontré le jour même de la ba-  
» taille, & j'ai des preuves certaines qu'il y  
» a en elles quelque chose de plus qu'humain.



» Lorsque j'ai insisté, pour en sçavoir da-  
 » vantage, je les ai vû disparoitre comme une  
 » fumée. A peine étois-je revenu de ma sur-  
 » prise, lorsque j'appris que le Roi venoit de  
 » me nommer Thane de Cawdor, titre qu'el-  
 » les m'avoient donné en les abordant, en me  
 » promettant la Couronne pour l'avenir. J'ai  
 » crû, chere compagne de ma grandeur futu-  
 » re, devoir te faire part d'un événement qui  
 » te comblera de joie. Renferme-la dans ton  
 » cœur. Adieu.

Glamis, & Cawdor sont à toi !... Le  
 reste devient probable.... Je crains ce-  
 pendant, que ta probité ne t'empêche  
 de chercher les chemins qui peuvent  
 plutôt t'y conduire ! Tu as le cœur  
 grand, tu n'es pas sans ambition ; mais  
 cette ambition n'est pas soutenue par  
 cette dureté d'ame, contre laquelle  
 tout scrupule vient se briser.

Tu voudrois t'élever, sans faire de victi-  
 mes,

Tu voudrois tout gagner, mais sans fraude,  
 & sans crimes !

Tu désires Macbeth ! mais si tu veux jouir,  
 Il faudra que ton bras seconde ton desir.

A quoi servent les vœux dans une ame timide ?  
 La foiblesse projette, & la force décide !

Hâte-

# ACTE I. 433

Hâte-toi , cher époux , viens puiser dans mon sein ,

Tout ce qui manque au tien , pour un si grand dessein :

Ah , le danger n'est grand , qu'autant qu'il nous étonne ,

Et l'on doit tout oser , dès qu'on aspire au trône !

Un Messager vient avertir Lady Macbeth , que le Roi doit arriver le soir même , chez elle ; & que son mari va paroître. Elle est transportée de joie ; & après avoir donné ordre à ses gens d'avoir soin du Messager , elle continuë son Monologue.

Viens Duncan ! viens ! déjà la voix de ce corbeau ,

T'annonce ton destin , dans ce fatal château !

O vous , esprits pervers ! O vous , dont la vengeance ,

De l'ame des mortels a banni l'innocence !

Vous , que le crime implore , & que la vertu fuit ,

Ecoutez-moi , sortez de l'éternelle nuit !

De mon sexe timide , ôtez-moi la foiblesse ;

Ajoutez le courage , à l'ardeur qui me presse ;

Epaississez mon sang , endurcissez mon cœur ;

*II. Part.*

**I**

Insensible aux remords , qu'il en brave l'hor-  
reur ;

Et que l'éclat du trône occupe seul mon ame !  
Forte , par vous , montrez ce que peut une  
femme ;

Et pour quelque forfait , s'il vous manque du  
sang , \*

En me faisant regner , n'épargnez pas mon  
flanc !

Et toi , nuit que j'attens , à tes ombres fune-  
bres ,

Joins ce que les enfers ont d'épaisses ténèbres ;  
Dérobe à l'univers , aux cieux , même à mon  
bras ,

L'horreur d'un attentat , dont je ne frémis pas !

*Macbeth , paroît. Sa femme vole dans ses  
bras , en lui disant :*

C'est Glamis ! c'est Cawdor ! c'est lui ! c'est  
plus encore :

.... \* Come to my Woman's breasts ,

And Take my milk for gall , you murth'ring  
ministers !

Where-ever in your sightless substances  
You Wait on natur's mischief !

N. B. Je sens qu'il s'en faut bien que j'aye  
rendu toute la force de cette phrase. Mais pou-  
vois-je dire plus en François ?

A C T E I.

435

Ces titres , d'un beau jour , n'annoncent que  
l'aurore !

C'est un Roi que j'embrasse ! . . . Ah , cher  
époux ! mon cœur

Voit déjà , dans tes yeux , ta future gran-  
deur !

Conçois tout mon amour , par l'excès de ma  
joye !

MACBETH.

T'a-t-on dit , que Duncan ?...

LADY MACBETH.

Oui , le sort nous l'envoie !...  
Il manquoit ce bonheur , pour combler mes  
souhaits.

Esperes-t-il partir bientôt ?

MACBETH.

demain.

LADY MACBETH.

Jamais.

Sois ferme , cher Macbeth , commande à  
ton visage ;

De la pâle terreur écarte le nuage ,

Que la joye & l'honneur brillent seuls dans  
tes yeux ;

Laisse à mon bras le soin , de nous servir tous  
deux.

T ij

Sois l'innocente-fleur , qui pare le bocage :

Je serai le serpent , caché sous son feuillage !

Sois sûr de mon adresse , ainsi que de mes  
coups ;

Ose ; sois homme enfin , & le trône est à  
nous !

MACBETH.

Madame , un tel projet mérite qu'on y  
pense....

LADY MACBETH,

Un grand crime , doit-il consulter la pru-  
dence ?

Sa lenteur , trop souvent , nous en ôte le fruit !

Calme-toi seulement... Mais qu'entens-je ? ce  
bruit ,

Semble annoncer le Roi.... Va , songe à te  
contraindre ,

J'agirai mieux encor , que tu ne sçauras fein-  
dre !

## SCENE VIII.

*Le Théâtre représente la Porte du  
Château.*

**L**E Roi arrive , au flambeau , au son des  
hautbois. Il est accompagné de ses deux

# ACTE I. 437

filz , avec Banquo , Lenox , Macduff , Rosse ,  
Angus , & autres Courtisans.

Le Roi louë les dehors du Château , & sa  
situation , &c.

Lady Macbeth arrive. Cette Scene se passe  
en complimens faits & rendus , de la part du  
Roi , & de la Dame. Le Roi impatient de  
voir Macbeth , pour lequel il témoigne toute  
son amitié , prie sa femme , dont il prend la  
main , de le conduire dans le Château.

## SCENE IX.

*Le Théâtre représente un grand apparte-  
ment. On entend une symphonie ; &  
plusieurs domestiques portant des plats ,  
traversent le Théâtre : Ensuite MAC-  
BETH arrive , seul.*

**S** I l'ame , sans remords , pouvoit être inhu-  
maine ,

Si le crime après soi ne traînoit point sa peine ,

Si j'étois insensible à mon iniquité ,

Craindrois-je que le Ciel pût en être irrité ?

Mais , si dans la chaleur d'une ardeur insensée ,

Mon ame , d'un forfait a conçu la pensée ,

Et que mon cœur tremblant , s'y soumette à  
regret,



Ne suis-je pas déjà puni de mon forfait ? ..

Insatiable orgueil ! Pere de tous les crimes !

Je ne vois , sous tes pas , que d'effrayans  
abîmes !

Fuis ? .... Ciel , qu'allois-je faire ? Assassiner  
mon Roi !

Mon parent , mon ami , dans mon Château..  
chez moi ?

Dans un endroit sacré , qu'illustre sa pré-  
sence ?

Où je devrois périr en prenant sa défense ?

Un Héros vertueux , moins craint que ré-  
veré ,

Grand sans faste , vainqueur , & vainqueur  
adoré !

Qui , s'il n'eût été Roi , jadis par ma voix  
même ,

Eût été décoré de ce titre suprême ? ...

Malheureux ! quel espoir a donc pu t'éblouir ?

Qui commet un forfait , espère d'en jouir :

Mais toi , qu'esperois-tu ? quel étoit ton  
salaire ?

De ravir à l'Etat un Roi , bien moins qu'un  
pere !

De voir un peuple entier à ta perte animé ,  
Et d'être aussi haï , que Duncan fut aimé ! ..

# ACTE I.

439

Non, quoiqu'ambitieux, Macbeth est équitable,  
Il gémit de son crime : il en est moins cou-  
pable !

Et bientôt .... Mais on vient ?... Cachons notre  
douleur...

C'est ma femme , grand Dieu !

LADY MACBETH.

Que faites-vous , Seigneur ?

Pourquoi rêver ici , quand un Roi vous ap-  
pelle ?

Notre absence , à ses yeux , rend la feste  
moins belle.

Venez , la nuit s'écoule.

MACBETH, à part.

Il n'y faut plus penser ;

Non Duncan , tu vivras !... Cessez de me pres-  
ser ,

Madame ; si le Ciel me croit digne du trône ,

Ce n'est plus que de lui que j'attens la  
couronne.

LADY MACBETH,

Qu'entens-je ? quel obstacle a détruit ton  
espoir ? \*

Révois-tu ce matin ? t'éveilles-tu ce soir ?

\* ..... Was the hope drunk

Wherein you dress'd your self : hath it slept  
since?

T. iiij

Pourquoi flater mon cœur , d'une espérance  
vaine ?

T'aurois-je moins aimé , sans l'espoir d'être  
Reine ?

C'est toi qui le fait naître ! & quand je l'ai  
goûté ;

Quand le trône t'attend ; quand je t'y vois  
monté ;

Quand tu n'as qu'à vouloir , pour n'en ja-  
mais descendre :

Ton foible cœur balance , & n'ose l'entre-  
prendre ?....

Macbeth n'est-il donc fait , que pour former  
des vœux ?

S'il avoit mon courage , il pourroit être  
heureux !

MACBETH.

Peut-on l'être en effet , quand on l'est par un  
crime ?

LADY MACBETH.

Eteins donc , dans mon cœur , cette ardeur qui  
l'anime ,

Cette soif de regner , que toi seul excitas ,

Dont tu m'applaudirois , si tu ne tremblois pas !

Mais pourquoi trembles - tu ? quel obstacle  
t'arrête ?

Qui peut , de tes remords exciter la tempête à

# ACTE I.

441

Es-tu moins que tantôt , maître du sort du  
Roi ?

La nuit , le lieu , le bras , l'heure , tout est  
à toi !

Un instant te couronne , & cet instant te  
glace ?

Ah renonce à la gloire , ou reprends ton au-  
dace ;

Prouve-moi ta tendresse ; où ce funeste jour ,  
Te ravit à la fois , le Spectre , & mon amour !

Je périrai plutôt . . . .

MACBETH.

Arrête ; il faut te plaire ! . . . .

Mais Dieux ! si le succès alloit être con-  
traire ? . . . .

Si le Ciel indigné renversoit nos projets ? . . . .

LADY MACBETH.

Réponds-moi de ton cœur , je réponds du succès !

Elle , représente à son mari , combien il est  
aisé de se défaire du Roi , pendant son som-  
méil. Elle projette d'envoyer les deux Cham-  
bellans , au point de les mettre hors d'état de  
s'opposer à ses desseins ; elle prétend même ,  
les en faire croire coupables. Nous serons les  
premiers , dit-elle , à faire entendre nos cla-  
meurs , & à rejeter sur eux l'assassinat de leur  
maître &c. Macbeth , admire le courage , & le  
génie de sa femme. Il ajoute à son projet ,

T v

442

MACBETH,

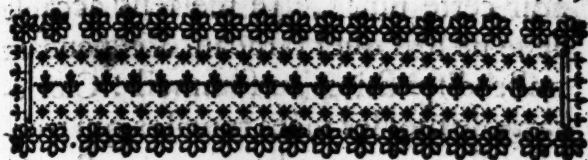
qu'il fera bon d'ensanglanter les poignards, & les mains des Chambellans... Je me sens, dit-il, entraîné malgré moi à commettre ce crime que je déteste ! Allons, cétons à mon destin ; & puisqu'il faut qu'il périsse,

Aux yeux les plus perçans, cachons notre noirceur ;

Songe, que le visage est le masque du cœur !

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

### SCÈNE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Salle du  
Château de Macbeth.*

BANQUO paroit, avec Fleance : on  
porte un flambeau devant lui.

BANQUO.

**L**A nuit est-elle avancée, mon fils ?  
FLEANCE.

La Lune s'est retirée : je ne sçai quel  
heure il est.

BANQUO.

Elle se couche à minuit.

FLEANCE.

Je crois, qu'il est plus tard, Sei-  
gneur.

BANQUO.

Prends mon épée... Le Ciel est bien

T vj



444

MACBETH;  
noir cette nuit !... Je me sens accablé  
de je ne sçai quel fardeau; & cependant  
nulle disposition au sommeil ! Ciel é-  
carte de moi les idées funestes, qui trou-  
blent le repos des hommes !... Rends-  
moi mon épée : \* qui est là ?

*Macbeth paroît , suivi d'un domestique  
portant un flambeau.*

MACBETH.

Ami !...

BANQUO.

Quoi , Seigneur , encore debout ?  
Le Roi est couché... vous lui avez fait  
faire une débauche ce soir ; & vos Of-  
ficiers doivent être contents de ses lar-  
geses. Vous avez vû, sans doute, le beau  
diamant , dont il a fait présent à son ai-  
mable hôtesse ? Il est charmé de son  
mérite.

MACBETH.

Il daigne se contenter de notre zèle.  
Ce Monarque eût été mieux traité , si  
nous n'avions pas été surpris.

BANQUO.

Tout a été au mieux... J'ai rêvé la  
nuit , dernière , à notre aventure. Nos

\* A Fléance.

A C T E II.

445

Magiciennés vous ont pourtant dit des  
verités !

M A C B E T H.

Je ne pensois plus à elles. Cependant,  
quand vous pourrez disposer d'une heu-  
re de loisir , je vous la demande , &  
nous en parlerons.

B A N Q U O.

Ce sera, quand vous voudrez.

M A C B E T H.

Si vous entrez dans mon idée , &  
que vous suiviez mon conseil, il pourra  
vous faire honneur.

B A N Q U O.

Dès que je ne risque point à l'alte-  
rer, en cherchant à en acquérir davan-  
tage , vous me trouverez prêt à tout.

M A C B E T H.

En attendant , je vous souhaite une  
bonne nuit.

B A N Q U O.

Recevez de moi le même souhait.



## S C E N E II.

MACBETH, ordonne à son Domestique, d'avertir sa Maîtresse de sonner un coup de cloche, dès que la boisson du soir \* sera prête.

MACBETH, seul.

Ciel, que vois-je ? ... Un poignard ! me trompez-vous, mes sens ? ..

Qui me l'offre, grand Dieu ? ... N'importe, je le prens ! ...

Il m'échape ! ... Quel est ce prodige terrible ?

Présent à mes regards, à ma main insensible,

Plus aigu, plus brillant, plus riche que le mien,

Mon œil le voit, l'approche, & je ne touche rien !

Fatale vision ! te croirois-je solide,

Sans les noires vapeurs d'un cerveau particide ! ...

Quoi je te vois encore ? Et quand tu fuis ma main,

\* Ancienne cérémonie Ecossoise, pour régaler son hôte. On lui portoit cette boisson, au lit.

Du crime cependant tu marques le chemin !  
Tu marches devant moi ? Ta pointe dégou-  
rante

Trace à mes yeux surpris une route san-  
glante !...

Puis-je en croire mes yeux ? Non ; ce songe  
trompeur ,

Doit ce qu'il a d'affreux au trouble de mon  
cœur :

Que le prodige étonne , & frappe le vulgaire !...  
Image de la mort , sommeil ! couvre la terre ;  
Accable tous les yeux de tes pavots épais ,  
Ton regne , de tous tems , fut celui des for-  
faits :

Favorise le mien ! Et vous , sombres retraites ,  
Que sous mes pas tremblans vos voutes soient  
muettes !

Par mon crime caché , tes murs sont enno-  
blis !

Par mon crime connu , tes murs sont avilis !...  
Mais il est tems d'agir . . . \* Cette voix qui  
m'appelle ,

Annonce de Duncan la Sentence mortelle :  
C'en est fait , il n'est plus !...

\* La Cloche sonne.

## SCENE III.

LADY MACBETH , *seule.*

J'Ai mis les Officiers du Roi dans un état à ne pas nuire à mes desseins. Mon courage s'accroît par leur foiblesse, & je vais triompher... Mais silence ! qu'entens-je ?... C'est la chouette, qui joint son cri funèbre au son de la cloche, qui vient d'annoncer le trépas de Duncan.... Macbeth est-il entré ?... Oui, je vois la porte entreouverte ; & grace à mes soins, le profond sommeil des Chambellans se fait entendre d'ici !...

*MACBETH paroît dans le fond du Théâtre.*

Qui est là ? ... Parle ! ...

LADY MACBETH , *à part.*

Je crains qu'ils ne se soient éveillés ! ... L'entreprise est manquée ! nous sommes perdus ! ... Ecoutons !.. Hélas, de la manière dont j'avois disposé leurs poignards, Macbeth a-t'il pu se trom-

per ? Dieux ! si les traits de Duncan ne m'avoient pas rappelé ceux de mon Pere, il mouroit de ma main ! ... Ah, cher époux ! ...

MACBETH.

Le crime est consommé ! ... N'as-tu rien entendu ?

LADY MACBETH.

Je n'ai rien oui, que les cris des oiseaux nocturnes... Mais n'as-tu point parlé, toi ?

MACBETH.

Quand ?

LADY MACBETH.

Tout à l'heure.

MACBETH.

Comme je descendois ?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Tais-toi ! ... qui couche dans cet appartement ?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, *regardant ses mains sanglantes.*

Spectacle affreux ! ...



# MACBETH, LADY MACBETH.

Quelle foiblesse ! ...

Macbeth fait le détail, du meurtre, à la femme. Il est déjà déchiré par ses remords, & il ne peut soutenir la vue de ses mains teintes du sang de son Roi. Lady Macbeth le rassure... Mais elle s'aperçoit, que le trouble de son mari lui a fait emporter les poignards des deux Chambellans. Elle lui en fait des reproches ; elle veut qu'il les reporte, & qu'il fouille leur lit de sang... Macbeth avoue qu'il est trop saisi, pour oser retourner dans ce fatal appartement. » Eh bien, j'irai moi (répond la femme.) Les hommes morts, & les hommes endormis, ne sont pas plus à craindre qu'en peinture ! &c.

» Macbeth, reste seul. Il entend fraper ; il en est effrayé. Qui suis-je maintenant ? » (dit-il) le moindre bruit me fait pâlir !... » Quelles mains, juste Ciel ! mes yeux ne peuvent plus tomber sur elles, sans horreur ! » Tout l'Océan peut-il en effacer les taches ? » Non, je le souillerois lui-même !...

Lady Macbeth, dit en rentrant : » Tiens, regarde mes mains ! regarde si je tremble !... » Que je rougis, de te voir un cœur si foible... Mais on frappe à la porte du Château. » Retirons-nous, dans notre appartement. » Un peu d'eau, va bien-tôt effacer les maldres traces de notre attentat... Que pourra-t'on nous dire alors ?... Ah ton courage, mon cher Macbeth, ne t'a pas servi jusqu'à la fin !... Mais les coups redoublent ! pre-

# ACTE II.

451

» nez vite votre robe de chambre, de peur  
» qu'on ne nous appelle, & que nous ne don-  
» nions lieu aux soupçons... Ah cessez de vous  
» abandonner ainsi à la noirceur de vos pen-  
» sées ! ... Plutôt que de connoître mon forfait  
» ( dit Macbeth ) plutôt au Ciel que je ne me  
» connusse pas moi-même !

## SCENE IV.

### LE PORTIER DU CHATEAU,

*seul.*

Cette Scene, est une de celles que Shakes-  
peare, avoit la complaisance de donner,  
dans les Pieces les plus frappantes, pour égayer  
le peuple, ou peut-être, pour lui laisser le tems  
de respirer. Mais le monologue d'un portier  
ivre, & fâché de ce qu'on l'éveille de trop  
bonne heure, n'auroit rien d'amusant pour  
nous.

Macduff, & Lenox, entrent enfin dans le  
Château. Ils demandent au portier, si Macbeth  
est levé ? Macbeth paroît. Il dit qu'il n'est pas  
encore jour chez le Roi. Macduff dit que le  
Roi lui a ordonné de l'éveiller, & qu'il craint  
d'avoir dormi trop tard. Macbeth s'offre à con-  
duire Macduff à l'appartement du Roi ; il le  
mene jusqu'à la porte.

Lenox, dit à Macbeth, que la nuit a été  
mauvaise. Les cheminées de la maison, où ils  
ont couché, ont été abbatues, par le vent ; on

crovoit entendre retentir les airs , des cris lamentables , & d'affreux hurlemens ; des sons aussi étranges que funébres , glaçoient tous les cœurs ; on prétend même , dit-il , que la terre en a été ébranlée !...

Macduf rentre en courant, & pénétré d'horreur. Il n'a pas la force de dire ce qu'il a vu !... Il presse Macbeth , & Lenox , d'entrer dans l'appartement du Roi , & de voir le plus horrible crime qui ait jamais été commis.... Il crie au meurtre ! à la trahison ! ... » Que l'on sonne l'allarme ( dit-il ) Banquo ! Donal- » hain ! Malcolme ! éveillez-vous ! sortez des » bras du frère de la mort , pour voir avec es- » froi la mort même ! ... \*

\* La Cloche sonne.

## S C E N E V.

**L**ady Macbeth arrive épouvantée. Elle demande la cause d'une allarme si terrible ?  
 » Ah , Madame ( répond Macduf ) ne m'in-  
 » terrogez pas ? Auriez-vous la force de m'en-  
 » tendre , si je parlois ? ... Non , je me ren-  
 » drois sans doute coupable de votre mort ,  
 » en répondant à votre demande !

Banquo paroît ; & Macduf lui dit , que le Roi est assassiné Lady Macbeth , feint autant de douleur , que de surprise. Banquo est si frappé de cette nouvelle , qu'il ne peut la croire ... Macbeth revient , avec Lenox , & Ross.

A C T E II. 453

» Que ne suis expiré (s'écrie-t-il) une heure  
» avant cet horrible malheur ! je serois mort  
» heureux ! Il déplore le sort du Roi , & le  
» sien propre.

Malcolme , & Donalbain paroissent. Le premier demande ce qui est arrivé ?

M A C B E T H.

Le plus grand des malheurs , le plus noir  
attentat ,

Notre perte , la tienne , & celle de l'Etat !

M A L C O L M E.

Je tremble , explique-toi ?...

M A C B E T H.

La source de ta vie ;

Et de notre bonheur , cher Malcolme , est tarie !

Ton pere est massacré !

M A L C O L M E.

Mon pere ? Ciel vengeur !...

Quel est le monstre ? Parle ? ...

L E N O X.

On l'ignore , Seigneur :

Mais si l'on peut juger , sur de frapans indices ,

Macbeth , de ce forfait , a puni les complices :

Leurs visages , leurs mains , & leurs poignards  
sanglans ,

Déposoient à la fois contre les Chambellans !

De rage, & de douleur, hélas, trop enivrée,  
Mon ame, à son transport ne s'est que trop  
livrée :

Ces tigres méritoient un sort plus rigoureux !..  
Mais le cœur parle seul, en ces momens af-  
freux ,

Et qui peut épargner l'assassin de son maître,  
Est plus qu'homme , ou plutôt n'est pas digne  
de l'être !

Macbeth continué à se justifier de la préci-  
pitation avec laquelle il s'est défait des Cham-  
bellans , en faisant une description de l'état  
dans lequel il a trouvé le Roi , percé de coups,  
& nageant dans son sang , &c.

Lady Macbeth , feint de s'évanouir , à ce  
récit. On la transporte dans son appartement.

» Pourquoi nous raisonnons-nous ? ( dit Mal-  
» colme à part , à Donalbain ) Hélas , notre  
» abbattement ne peut-il pas nous faire croire  
» coupable ? Eh , que pouvons-nous dire ici ,  
» ( répond Donalbain ) dans un lieu où notre  
» vie ne tient à rien ? Fuyons , cher frere ,  
» fuyons ! portons ailleurs des larmes , que  
» nous ne pouvons verser en sûreté , dans ce  
» fatal Château !..

Banquo , dit à l'Assemblée , qu'il est tems  
d'aller s'habiller , \* afin de revenir au plutôt  
dans la même salle , pour délibérer sur ce qu'il

\* Ils étoient tous arrivés à demi nus.

## A C T E II. 455

convient de faire dans une conjoncture aussi triste , qu'importante pour l'Etat.... » La  
 » terreur , & le doute nous agitent ( dit-il : )  
 » quant à moi , c'est Dieu seul que j'invo-  
 » que ; & je déclare la guerre au traître , quel  
 » qu'il soit ! » Le reste de l'Assemblée , &  
 Macbeth même , en disent autant.

Malcolme , & Donalbain , restés seuls , dé-  
 liberent de se sauver , le premier en Angle-  
 terre , & le second en Irlande. » Nous serons  
 » moins exposés aux complots des traîtres ,  
 » en nous séparant , ( dit Donalbain , ) ici no-  
 » tre perte est certaine , & le voile du zèle est  
 » celui de la mort ! Fuyons donc au plutôt  
 » ( dit Malcolme ) abandonnons tout , en at-  
 » tendant que ce mystère terrible soit éclairci.

## S C E N E VI.

ROSSE. UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

**O**Ui , je suis en état de parler de  
 ce qui s'est passé dans le monde ,  
 depuis soixante-dix ans. J'ai vû bien  
 des événemens de toute espece : mais  
 celui qui vient d'arriver , est si épou-  
 vantable , qu'il efface tous les autres !

R O S S E.

Ah . bon-homme ! vîtes - vous ja-



mais, comme aujourd'hui, le ciel annonce sa colere contre l'univers? Le soleil devroit luire; il devroit être jour; & la nuit semble s'épaissir sur notre horison !...

## LE VIEILLARD.

C'est un prodige qui n'est pas moins étrange, que celui dont nos cœurs frémissent !... Hélas, on a vû, Mardi dernier, un faucon abbatu, & déchiré par un misérable hibou !

## ROSSE.

Apprenez quelque chose d'aussi extraordinaire. Les chevaux du Roi, ceux qu'on estimoit le plus, sont devenus tout à coup féroces & indomptables !... On prétend même, qu'ils se sont mangé les uns les autres !...

MACDUF, *entre.*

## ROSSE.

**E**H bien, cher Macduf, le jour re-paroit-il ?

## MACDUF.

Hélas, non, Seigneur !

## ROSSE.

Connoît-on enfin l'auteur du crime ?

## MACDUF.

ACTE II.

457

MACDUF.

Ce sont ceux que Macbeth a tués.

ROSSE.

Ciel ! Que prétendoient-ils gagner ?

MACDUF.

Ils avoient été séduits par les deux fils du Roi : leur fuite , du moins , fait tomber sur eux des soupçons légitimes.

ROSSE.

Funeste ambition ! la nature impuissante ,  
Met donc un vain obstacle à ta soif dévorante ?...

Mais la couronne , en ce cas , pourroit bien regarder Macbeth ?...

MACDUF.

Il est déjà élu. Il vient de partir, pour  
Scone , où il doit être couronné. ....

ROSSE.

N'y venez-vous point ?

MACDUF.

Moi ? Non. Je vais à Fife.

ROSSE.

Pour moi , j'y vais.

MACDUF.

Je souhaite , que tout aille bien. *Az*

*Il. Part.*

*y*

458 MACBETH,  
dieu... puissions-nous ne pas regretter  
nos anciens habits !

ROSSE, *au Vieillard.*

Adieu, bon-homme !

LE VIEILLARD.

Hélas, adieu, Seigneur !... que du Ciel soit  
béné, \*

Qui détestant le mal, aime son ennemi !

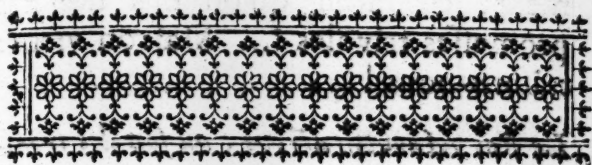
---

\* God's benison go With you, and With  
Those

That Would make good of bad, and friends  
of foes !

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente le Palais du Roi.*

BANQUO, *seul.*

Tous tes vœux sont remplis , Macbeth ! Thane de Glamis, Thane de Cawdor , Roi d'Ecosse , enfin : on t'a tenu tout ce qu'on t'a promis ; que manque-t'il à ta félicité : plaise au Ciel , que lui-même ait dirigé tes pas ! ... Cependant , le même Oracle t'interdit tout espoir de voir passer ton Sceptre à ta postérité : c'est de la mienne , que le destin promet à l'Ecosse une longue suite de Rois ! c'est de mon sang , qu'ils doivent naître ! ... Est-ce un crime à moi , de le croire ? ... Témoin de ce qu'on t'a prédit , & de son accomplisse-

ment, croirai-je qu'on m'a fait des promesses frivoles?... Mais on vient : taisons-nous !...

*Le Roi Macbeth arrive , au son des trompettes , avec sa femme , Lenox , Rossé , & plusieurs Courtisans.*

Il comble Banquo de marques d'amitié ; en l'invitant à un grand festin qu'il doit donner le soir. La Reine renchérit encore sur les caresses que son mari fait à Banquo , qui les assure tous deux de sa reconnoissance. Il promet de se rendre au souper , au retour d'une promenade , qu'il doit faire , dans l'après-dinée , avec son fils. On lui recommande expressément , de n'y pas manquer.

Macbeth lui apprend , que Malcolme , & Donalbain répandent de mauvais bruits , sur la mort de leur pere , en Angleterre , & en Irlande ; & qu'il convient de statuer le lendemain , dans le Conseil , sur le parti qu'il est à propos de prendre.... Il congédie ensuite toute sa suite , jusqu'à l'heure du souper , à la réserve d'un de ses Officiers qu'il retient...

## SCENE II.

MACBETH. L'OFFICIER.

**M**acbeth demande à l'Officier , si les gens qu'il a fait avertir sont arrivés. On lui

A C T E III. 46r

répond qu'ils sont à la porte du Palais. Il ordonne qu'on les amène devant lui...

MACBETH, *seul.*

Il ne suffit pas de régner ; il faut régner avec tranquillité. Je suis trop frappé, de ce qu'on a prédit à Banquo. Il porte en lui, le germe de ma crainte : il est assez coupable. L'austérité de son caractère, sa sagesse, sa valeur, offrent continuellement à mes yeux, le seul mortel dont l'être m'épouvante ! Ainsi qu'un autre Antoine, à l'aspect de César,

Mon génie étonné, tremble devant le sien ! \*

N'a-t'il pas osé quereller les Magiciennes, lorsqu'elles m'ont promis la Couronne ? &, pour le consoler, ne lui ont-elles pas prédit, qu'il seroit pere d'une longue suite de Rois ?... Qu'ont-elles donc fait en ma faveur ? elles ont mis sur ma tête une Couronne stérile, & dans ma main, un Sceptre infructueux, dont une postérité étrangère doit hériter... Ah, s'il en est ainsi,

---

..... \* And vnder him,

My genius is rebuk'd ; ...

V iij



c'est donc pour illustrer le sang de Banquo, que j'ai souillé le mien ? c'est donc pour lui, que j'ai osé assassiner mon Roi ? que j'ai perdu mon innocence, & mon repos ? ... Quoi les enfans de Banquo, seroient Rois ? .... Non, fort injurieux ! accable-moi plutôt, du poids de ta colère ! tu trouveras une ame, au-dessus de tes coups !

*L'Officier rentre, avec deux Assassins.*

Macbeth, dit à l'Officier, de veiller à la porte .... Il anime le ressentiment de ces deux misérables contre Banquo, en leur persuadant que c'est lui qui a, jadis, été la cause de leur ruine. Il profite des mouvemens de rage & d'indignation qu'ils laissent échaper, pour leur proposer le meurtre de ce Seigneur, qui est (dit-il) aussi son ennemi. Ils acceptent la proposition avec ardeur ; & Macbeth leur ordonne de se tenir prêts, pour le moment où il les fera avertir. » *Il faut*, ajoute-t'il, *que* » *Fleance, fils de Banquo, périsse avec son* » *pere : sans quoi nous aurions sa vengeance à* » *craindre* ... Allez vous préparer, mes amis : » je reviendrai bientôt vous trouver.

O Banquo ! si le Ciel est ton plus doux espoir, Je cherche à le remplir : tu le verras ce soir.

## S C E N E III.

LADY MACBETH. UN OFFICIER.

Elle lui demande, s'il est vrai que Banquo soit en campagne. Il répond que oui, mais qu'il doit revenir le soir même. Elle lui ordonne, d'avertir le Roi, qu'elle a à lui parler.

LADY MACBETH, seule.

L'homme parvient en vain, à l'objet de ses vœux :

S'il jouit en tremblant, il ne peut être heureux ;

Et je préférerois le sort de ma victime,  
Au malheur de gémir des suites de mon crime !

*MACBETH entre : sa femme continue.*

Quoi, Seigneur, toujours seul, à vous-même livré,

En proie à vos ennuis, de remords entouré ?  
Je cherche en vain Macbeth ; à peine son visage,

De ce qu'il fut jadis, me retrace l'image !

Ah, Seigneur, écarter un fatal souvenir :

Insensible au passé, n'attendez l'avenir :

V iij

Qu'en goûtant le présent : dans les maux sans remède ,

Un foible cœur succombe , un grand cœur se possède.

## MACBETH.

Les monstres abbatus , ne sont pas toujours morts ! \*

Les membres dispersés , réunis à leur corps ,  
Peuvent rendre au serpent une nouvelle vie ;  
Et qui l'attend le moins éprouve sa furie !..  
Mais plutôt que de craindre un malheur incertain ,

Par de nouveaux forfaits enchaînons le destin :  
Le repos des bons Rois , sur l'équité se fonde ;  
Et celui des Tyrans , sur le malheur du monde :  
Plus heureux de périr , que de craindre la mort .

Leur inhumanité doit assurer leur sort ...  
Si l'horreur de mon crime empoisonne ma vie ,  
Le croirois - tu Duncan ? c'est ton sort que j'envie !

\* We have scotch'd the snake , not kill'd it..  
Shéll close , and be her self ; wilst our poor malice  
Remains in danger of her former Tooth ! &c;

Couché dans le tombeau, tu ne redoutes rien :  
Ton destin t'est connu, quand j'ignore le  
mien :

Tes malheurs sont passés, les miens viennent  
de naître !

Désormais, à l'abri des embûches d'un traître,  
Tu reposes en paix ! tandis que sous mes  
pieds,

L'enfer s'ouvre sans cesse à mes yeux effrayés !

Lady Macbeth prie le Roi, d'écarter ces  
idées funestes, & de se préparer à recevoir  
plus gaîment les Seigneurs qu'il a invités à  
souper. Macbeth promet de se contraindre.

Il exhorte même sa femme, à faire beau-  
coup d'accueil à Banquo... Il lui fait entendre  
qu'il médite un grand dessein, & que la  
nuit ne se passera pas, sans qu'il soit  
exécuté. Elle l'interroge en vain, pour sça-  
voir de quoi il s'agit. Macbeth lui répond ten-  
drement, qu'il ne veut pas la rendre complice  
de son projet, en lui en faisant part. » Viens,  
» suis-moi (dit-il) tu m'applaudiras demain...  
» qu'il te fuffise de sçavoir,

Qu'un grand crime jamais ne demeure impuni,  
Si par d'autres forfaits il n'est bientôt suivi !

---



---

## S C E N E IV.

*Le Théâtre représente un Parc, au  
bout duquel on apperçoit le  
le Palais de Macbeth.*

**L** Es trois Assassins, que Macbeth a gagnés, se mettent en embuscade, pour attendre Banquo, & Fléance, qui ne tardent guères à arriver au flambeau. Banquo est attaqué le premier; & ce malheureux pere, en tombant percé de coups, crie à son fils de se sauver!... Fléance fuit; & les Assassins se retirent, pour aller rendre compte à Macbeth de leur expédition.

---



---

## S C E N E V.

*Le Théâtre représente une Salle  
préparée, pour un banquet Royal.  
Macbeth, & sa femme arrivent,  
suivis de toute la Cour.*

**M** Acbeth ordonne aux Seigneurs, de se placer suivant leur rang. Quant à lui, il ne veut point de place distinguée, de celle

des autres convives. Il laisse cet honneur à la Reine.

Tandis que les Courtisans se placent , en laissant un siège au milieu , pour Macbeth , il apperçoit un des Assassins (à la porte de la salle) dont le visage est ensanglanté.

Cet homme parle bas au Roi , & lui apprend que Banquo est mort , mais que Fleance s'est sauvé. Macbeth n'est qu'à demi satisfait. Il craint que Fleance ne venge un jour son pere. l'Assassin se retire , avec ordre de venir trouver Macbeth le lendemain . . . La Reine invite son mari à prendre place à table. En cet instant , l'ombre , de Banquo ( qui est invisible aux convives ) s'élève du fond du Théâtre , & s'assit dans la place réservée par le Roi , qui est d'abord étonné de voir la table pleine. Il en fait des reproches aux Courtisans , qui s'excusent , en lui montrant le siège où est assis Banquo , & qui leur paroît vacant. . . Macbeth , en jettant les yeux de ce côté , est saisi d'horreur. Il apostrophe le Spectre.

Détourne tes regards , fantôme épouvantable !

De ton trépas sanglant , je ne suis point coupable !

Les Seigneurs , croyant le Roi malade , veulent se lever. La Reine les en empêche , en leur disant que Macbeth est souvent attaqué de cette incommodité , qu'il a depuis l'enfance , & qui n'a rien de dangereux. Elle



les prie de n'y point faire attention, de crainte  
de chagriner le Roi.... Elle s'adresse ensuite à  
Macbeth, qu'elle tire à part,

LA REINE.

Etes-vous homme ? .... O Ciel, que faites-  
vous Seigneur ?

MACBETH.

Si je le suis ? .... Hélas, quel autre sans  
terreur,

Sur ce Spectre effrayant pourroit porter la  
vue ?

LA REINE.

Ah, calmez les transports de votre ame é-  
perdue,

Cher Macbeth ! ces poignards, ces phantô-  
mes affreux,

Qu'un fatal souvenir rend présens à vos  
yeux ;

Ces songes, dont l'image en votre ame est  
empreinte,

Comme du préjugé, sont enfans de la  
crainte !

La foiblesse du cœur, les grossit à l'esprit ;

La raison les étouffe, & l'erreur les nour-  
rit ! ....

Pour ce moment, du moins, tâchez de vous  
contraindre,

Que craignez-vous, enfin ?...

M A C B E T H.

Vois, si j'ai lieu de craindre ?  
Regarde, vois Banquo ! vois son corps dé-  
chiré !

Vois ce Spectre sanglant, pâle & défi-  
guré !...

Quoi, tu ne frémis point ? .... regarde ! il  
nous menace :

Tiens, le voilà ! .... \* Que vois-je ? il occu-  
poit ma place,

Ciel ! Il est disparu ? mais quoi, qu'ai-je  
donc fait,

Pour forcer la nature à venger mon for-  
fait ?

L'univers, avant moi, n'eut-il point d'ho-  
micide ? ....

Victimes des fureurs d'une main parricide,

Vit-on jamais les morts sortis de leurs tom-  
beaux,

De leur lâche assassin devenir les bou-  
reaux ? ....

Quel prodige !...

L A R E I N E.

Seigneur, daignez donc prendre place.

Songez, qu'on vous attend.

\* L'Ombre dispaçoit.

Hélas , faites-moi grace ! \*

Un Roi , comme un autre homme , a des  
maux à souffrir :

Si vous plaignez les miens , amis , c'est les  
guérir !

Déjà votre présence en affoiblit l'atteinte ;

Et la joie en ces lieux doit étouffer la plainte :

Qu'elle y regne toujours !... Mais quoi donc ,  
parmi vous ,

Je ne vois point Banquo ? ... Dieu , qu'il  
m'eût été doux ,

De posséder ici ! . . . . \*\* Spectre terrible  
arrête !

Porte , dans le tombeau , ton odieuse tête !

Détourne de mes yeux tes regards me-  
naçans !...

Tu ne dois mon effroi , qu'à l'erreur de mes  
sens !...

La Reine fait son possible , pour que les  
Courtisans ne s'inquiètent point des transports  
du Roi. Macbeth furieux , continue à parler au  
phantôme..

Tu peux m'épouvanter , mais tu ne peux m'a-  
battre ::

\* Aux Courtisans. ...

\*\* L'Ombre reparoît. ...

A C T E III. 471

J'ose te regarder ; j'oserois te combattre,

Si la valeur pouvoit décider notre sort !...

Quitte , si tu le peux , l'appareil de la mort ;

D'un monstre furieux emprunte la figure :

Ou redeviens vivant , pour venger ton injure ;

Je ne te craindrai point .... Tu te tais ? Fais : va-t'en ,

La terre te reclame , & le tombeau t'attend ! .... \*

Les Courtisans effrayés de l'état violent du Roi , quittent la table ... Macbeth , revenu à lui-même , veut les reteñir. Il essuie des reproches , de la part de la Reine. Il en est surpris. Quoi , dit-il ,

Ce Phantôme , à vos yeux , n'a donc rien de terrible ?

N'est-ce donc qu'à moi seul qu'il s'est rendu visible ?

Quand tout frémit en moi , vous ne ressentez rien !

Porteriez-vous des cœurs plus fermes que le mien ? ....

\* L'Ombre disparoit ;

Les courtisans assurent Macbeth qu'ils n'ont rien vu ; & la Reine les prie de se retirer , pour prévenir les questions qu'ils pourroient faire à son mari... Le trouble de Macbeth continuë , après le départ des Seigneurs. Il demande quelle heure il est. Il est inquiet, de ce que Macduf ne s'est pas trouvé à son festin. Tous les Seigneurs Ecoissois lui sont suspects , & il n'en est pas un dans la maison duquel il n'ait un domestique affidé... Le résultat de ses fureurs , est d'aller consulter les Magiciennes , sur sa destinée. Les moyens les plus criminels ne lui couteront plus rien , pour se maintenir sur le thrône. Son désespoir ne connoît plus de bornes... La Reine l'engage enfin , à venir prendre quelques heures de repos.

## SCENE VI.

*La Scene change , & représente une Plaine aride. Le Tonnerre gronde ; & l'on voit arriver , à la lueur des éclairs , les trois Sorcieres , qui précèdent Hécate.*

**H**Ecate se plaint, de ce qu'à son insçu, elles ont entraîné Macbeth dans le crime , par leurs prédictions énigmatiques. Elle est d'autant plus sensible à ce manque de respect , que ce n'est que par elle que les Sorcieres ont appris à faire le mal. Pour réparer cette

### A C T E III. 473

faute , dont elles sont déjà punies par l'ingratitude de Macbeth , Hécate leur ordonne , de se trouver dès le matin avec tout leur attirail magique , à la source de l'Acheron , où elle les attendra , pour les aider à instruire Macbeth ( qui doit s'y rendre ) de sa destinée. Elle les quitte , pour aller employer le reste de la nuit , à faire tomber sur la terre les plus pernicieuses influences de la Lune , au moyen desquelles , elle se promet de faire marcher Macbeth de crime en crime , en le flattant d'un espoir d'impunité , qui enfin causera sa perte . . . .

Une Musique extraordinaire se fait entendre ; & plusieurs voix appellent Hécate , en chantant. Elle s'envole dans les airs ; & les Sorciers vont se préparer pour son retour.

### S C E N E VII.

*Le Théâtre représente un Appartement.*

LENOX paroît , avec un autre Seigneur.

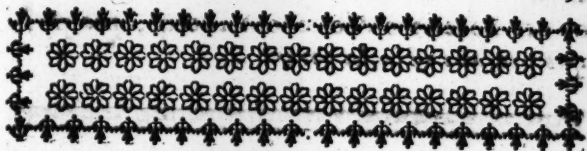
**L**Enox rappelle à son ami , toutes les circonstances , qui peuvent faire croire Macbeth coupable de la mort de Duncan , & de Banquo. Il gémit de leur destinée ; & il plaint le malheur des fils du Roi défunt , & de Fleance. Cependant il est dangereux ( dit-il )



de laisser éclater ses soupçons, de crainte d'irriter le Tyran , qui vient de disgracier Macduf , uniquement parce que ce Seigneur ne s'étoit pas trouvé au banquet Royal .... L'ami de Lenox lui apprend , que Malcolme & Donalbain se sont retirés en Angleterre , sous la protection du Roi Edouard, où ils sont en sûreté ; & que Macduf est allé les joindre, pour engager ce Monarque à donner des troupes aux deux Princes , avec lesquelles ils puissent affranchir l'Ecosse de la tyrannie de l'Usurpateur..... Ils déplorent tous deux le funeste état de leur patrie , en priant le Ciel de favoriser l'entreprise de Macduf, contre lequel Macbeth est furieux.

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Caverne obscure , au milieu de laquelle on voit une chaudiere bouillante. Les trois Sorcieres entrent , au bruit du Tonnerre.*

**E**lles tournent mystérieusement autour de la chaudiere , dans laquelle elles jettent , l'une après l'autre , toutes les drogues , & les ingrédiens nécessaires pour la composition de leur *charme*. L'appareil de cette cérémonie magique , est rendu encore plus terrible , par une musique assortie au sujet , & dont les sons lugubres , entremêlés périodiquement par des coups de tonnerre , ont de quoi jeter la terreur dans l'ame de la plupart des assistans.

Hécate arrive , suivie de trois autres Sorcieres. Elle applaudit à l'ouvrage des trois premières. Toutes se rangent en rond , autour de la chaudiere. Elles achevent , par leurs incantations , & par leurs danses , de donner le dernier degré de perfection au *charme* , lorsqu'u-

ne des Sorcieres s'écrie tout à coup , *que quelque profane est à la porte ! ...*

## SCENE II.

MACBETH, *entre.*

**I**L conjure les Sorcieres ( dans les termes de l'Art ) de répondre aux demandes , qu'il a à leur faire. Les Sorcieres y consentent. Elles lui donnent même l'option , d'apprendre son sort par leur bouche , ou par celle de leurs maîtres. Macbeth leur dit , de les appeler. Elles obéissent. Après une courte conjuration , la caverne achève de s'obscurcir ; & ce n'est qu'à la lueur des éclairs qu'on apperçoit une tête armée d'un casque , qui s'élève du fond du Théâtre... Macbeth l'interroge. Mais les Sorcieres le font taire , en lui disant que le phantôme a déjà pénétré sa pensée... Il appelle trois fois Macbeth , d'une voix tonnante ; & après lui avoir dit , *de se garder de Macdus , Thane de Fife* , il disparoît.

Le Roi veut en sçavoir davantage. On voit paroître un enfant ensanglanté. Il appelle Macbeth , comme a fait l'autre. » *Sois sanguinaire* ( dit-il ) *& barbare , à ton gré ! méprise tout pouvoir humain. Nul mortel , né de femme , ne peut nuire à Macbeth ! \**

Le Tyran charmé de cet Oracle , s'écrie d'a-

\* L'Enfant disparoît,

### A C T E III. 477

bord , que Macduf peut vivre , & qu'il ne le craint plus. .. » Cependant ( ajoute-t'il ) celui » qui peut avoir une double garantie de sa » félicité , auroit tort de la négliger. Il périra , » le traître ! & je pourrai dormir , en dépit du » tonnerre.

Un bruit terrible , accompagné d'éclairs , annonce une troisième apparition. C'est un enfant couronné , tenant un arbre dans sa main... Il promet à Macbeth , l'impunité de tous ses crimes , & la victoire sur tous ses ennemis , *jusqu'au moment où la forêt de Birnam ira se joindre à la montagne de Dunsinane.*

Macbeth est transporté de joie , à cause de l'impossibilité apparente d'avoir à craindre un pareil événement. Il ne désire plus que de savoir , si en effet la postérité de Banquo doit régner un jour en Ecosse... Les Sorcieres le prient de se contenter de ce qu'il a entendu , & de n'en pas demander davantage. La fatale chaudiere dispaçoit même tout à coup... Mais le Roi insiste , en maudissant les Sorcieres , si elles refusent de satisfaire sa curiosité sur ce dernier objet. On entend alors un bruit souterrain , & des fanfares de hautbois. Les Sorcieres chantent toutes ensemble , à trois reprises , *qu'il voye ! ...*

Sans la redouter , servons sa fureur :

Qui prétend trop voir , voit souvent sa peine ;

Venez , paroissez , déchirez son cœur ;

Et disparoissez , comme une ombre vaine !

*Huit Rois paroissent , à la file l'un de l'autre , & traversent le Théâtre. L'Ombre de Banquo , qui ferme la marche , tient un verre , qu'il porte aux yeux de Macbeth.*

La fureur du Tyran augmente , par degré , à mesure qu'il voit passer tous ces Monarques. Elle dégénere en rage , lorsqu'il apperçoit encore une longue suite de Rois , dans le verre que Banquo lui présente . . . \* Il tombe enfin dans une espece d'accablement.

Les Sorcieres font jouer une symphonie , & dansent autour de lui , pour le réveiller ; ensuite tout disparoit. Le Roi qui se trouve seul , se sauve avec horreur de ce lieu funeste... Il rencontre Lenox , à qui il demande , s'il n'a rien vû. Lenox , après l'avoir assuré que non , lui apprend que Macduf s'est sauvé en Angleterre. Macbeth se reproche à lui-même , de n'avoir pas fait périr ce Seigneur , dès le premier soupçon qu'il a conçu contre lui. Il se propose de suivre , à l'avenir , tous les premiers mouvemens de son cœur , & de n'épargner personne. Il veut surprendre le Château de Fife , appartenant à Macduf , & faire passer toute sa famille au fil de l'épée.

---

\* *Shakespeare ( dit M. Theobald ) a trouvé le moyen de faire ici sa cour d'autant plus ingénieusement au Roi Jacques Premier ( qui venoit de réunir sur sa tête les deux Couronnes d'Angleterre & d'Ecosse ) que la Maison de Stuart prétend descendre en ligne directe de Banquo.*

## SCENE III.

*Le Théâtre représente le Château  
de Macduf.*

**L**ady Macduf, paroît avec son fils. Elle se plaint à Rosse, de ce que son mari l'a abandonnée, ainsi que sa famille, à la merci du Tyran. Rosse tâche d'excuser son parent, dont la fuite étoit nécessaire; & de consoler son épouse. Il dit à Lady Macduf, de prendre des précautions contre la fureur de Macbeth, à laquelle il s'expose lui-même, par l'avis qu'il est venu lui donner, & il prend congé d'elle.

Lady Macduf, s'amuse à dialoguer avec son fils, qui est un enfant, & à se plaindre de la fuite de son mari.

Un Messager vient l'avertir, à la hâte, de songer à sa sûreté, & à celle des siens. Elle est saisie d'effroi, & ne sçait quel parti prendre. Les Satellites de Macbeth arrivent. Ils tuent le fils, & la mère se sauve.





## SCENE IV.

*Le Théâtre représente le Palais du  
Roi d'Angleterre.*

MALCOLME. MACDUF.

MALCOLME.

**N**ON Macduf, si tu veux partager mes  
douleurs,

Cherchons l'obscurité : c'est l'azile des pleurs !

MACDUF.

Cherchons plutôt, Seigneur, à sauver la pa-  
trie,

Votre âme, par ses maux, n'est que trop at-  
tendrie :

Mais ce n'est point des pleurs qui peuvent la  
guérir ;

Il faut du sang, il faut la venger, ou périr !

Ah, si vous connoissiez quel est l'état hor-  
rible !...

MALCOLME.

S'il m'étoit inconnu, j'y serois moins sensible ;

N'augmente point ma peine, en doutant de  
mon cœur !

Peut-être que bien-tôt... Mais cet usurpateur,

Ce

ACTE IV. 481

Ce tyran , dont le nom fait frémir la nature ,  
Offrit jadis aux yeux la vertu la plus pure ?  
Ne l'as-tu point servi ? Ne m'a-t'il point  
trompé ?

Que t'a-t'il fait ? ... D'où vient , qu'à sa perte  
occupé ,

Tu quittes aujourd'hui tes enfans , & ta femme ,  
Tes honneurs , & tes biens ? ... Viens-tu son-  
der mon âme ? ...

Jadis , il fut des Dieux que le sang honoroit ...  
Et Macbeth ...

MACDUF.

Juste Ciel ! quoi , Malcolme croiroit ? ...

MALCOLME.

Non ; j'ai peine à penser , que Macduf soit un  
traître :

Mais on craint le Sujet , quand on craint tout  
du Maître !

Souvent de la vertu , le crime prend la voix ;  
Et l'ennemi du Ciel , fut un Ange autrefois !

MACDUF.

Ah , ce fatal soupçon détruit mon espérance !

MALCOLME.

Ton Etat , & le mien , fondent ma défiance.

Je n'ai rien à donner ! tu tiens tout de ton  
Roi ;

II. Part.

X

Quel seroit ton espoir , en t'attachant à moi ?  
 L'excès de la vertu , la rend souvent suspecte ;  
 Et je le crains toujours , quoique je le respecte.

## MACDUF.

Triste Ecoffe ! gémis ! n'attens plus de ven-  
 geurs ,  
 Puisqu'on est crû perfide en plaignant tes mal-  
 heurs !

'Adieu , Prince ; j'excuse un soupçon qui m'of-  
 fense :

C'est ainsi que Macduf , prouve son innocence ;  
 Si vous étiez heureux .... si vous n'étiez mon  
 Roi ?...

## MALCOLME.

Arrête : je rougis , de soupçonner ta foi :  
 Quiconque a du courage , est rarement per-  
 fide .

Et ton Prince applaudit au transport qui te  
 guide :

Ileût déjà fait plus , s'il le partageoit moins !  
 Il aime son pays , ces pleurs t'en sont témoins !  
 Rien n'auroit arrêté son courroux légitime ,  
 Et dès longtems , Macberh eût été sa victime :  
 L'Angleterre , à mes vœux , joignoit dix mille  
 bras !...

Mais , pourquoi de leur joug affranchir mes  
 Etats ?

ACTE IV. 48

Pourquoi chasser du trône un tyran qu'on  
abhorre ,

Pour y placer un Roi plus détestable encore ?

MACDUF.

Qu'entens-je ? ... Quel est-il ?

MALCOLME.

Tu le vois !

MACDUC.

Juste Ciel ! ..

MALCOLME.

Oui, des humains, en moi, vois le plus  
criminel ! \*

Pour prix de ta vertu, lis enfin dans une ame,  
Que n'éteignait jamais une innocente flamme,  
Qui du crime, en naissant, a succé le poison,  
Docile à l'imposture, & sourde à la raison,  
Que blesse l'équité, que l'injustice flate,  
Insensible aux remords, avec plaisir ingrate,  
Sanguinaire par choix, bravant l'iniquité,

---

\* Cette conférence de Malcolm, avec Mac-  
duf, est tirée des anciennes Chroniques d'E-  
cosse. Shakespeare n'y a presque rien changé.  
J'ai été forcé, de l'abrégé beaucoup, & d'y  
faire des changemens, dans les détails, écueils  
toujours funestes aux Traducteurs !

Il dans le crime seul cherchant la volupté ;  
Tel est Malcolm !

MACDUF.

Ciel !

MALCOLME.

Si depuis mon enfance ,  
L'Ecosse , des vertus vit en moi l'apparence ,  
C'est un crime de plus ; & ce voile trompeur ,  
De mon âme , à ses yeux , déroboit la noir-  
ceur :

J'attendois , que la mort d'un trop vertueux  
pere ,  
Ouvrît à mes forfaits une libre carrière !

MACDUF.

Quoi , Seigneur , se peut-il ?... Mais non ,  
n'esperez pas ,  
Que je soupçonne en vous des sentimens si  
bas !...

J'ignore vos desseins ; mais quels qu'ils puis-  
sent être ,

Dans le fils de mon Roi , je vois toujours mon  
maître ;

Et , détournant les yeux de cet affreux por-  
trait ,

Mon cœur , en gémissant , n'est pas moins son  
sujet .

A C T E IV. 485

Oui, vous pourriez encor vous peindre plus  
coupable,

Seigneur, sans m'interdire un espoir favo-  
rable :

Qui connoît ses défauts, n'est jamais sans  
vertus ;

Mais vous les avouez, & je ne les crains plus !

Venez, Prince ! venez, l'Ecosse vous appelle !

Ma voix, de sa douleur, est l'organe fidelle :

Qui peut venger un pere, & rendre un peuple  
heureux,

Aux yeux de l'univers est assez vertueux !

M A L C O L M E.

Tu me flattes, Macduf ! & toi-même peut-  
être ?

Pour la dernière fois, apprens à me con-  
noître.

Mon cœur, à ses remords, n'a rien à repro-  
cher :

Si je pouvois rougir, je scaurois me cacher ;

Ma voix, du repentir, ignore le langage.

Animé par la haine, ou guidé par la rage,

Fléau de l'innocence, & de l'humanité,

Je cède à mon penchant, & j'en fais vanité !

Si Macbeth m'égaloit, si de meurtres avide



486 **MACBETH,**

Son cœur , comme le mien , respiroit l'ho-  
micide ,

S'il étonnoit mes yeux , par de nouveaux for-  
faits :

Alors , moins pénétré des maux de ses sujets ,  
Qu'envieux de son sort , & jaloux de sa gloire ,  
J'irois à ce tyran disputer la victoire ;  
Et Malcolme vainqueur , ne se croiroit heu-  
reux ,

Qu'après s'être rendu cent fois plus odieux !

**MACDUF.**

Malheureuse patrie ! ... Ah , Seigneur ! ...

**MALCOLME.**

Si ton zele ,

Croit que Malcolme encor soit un Roi digne  
d'elle ,

Tu peux parler , Macduf ? ... Mais , d'où naît  
ton effroi ?

Dans le fils de Duncan , ne vois-tu plus ton  
Roi ?

**MACDUF.**

Qui ? ... Toi , barbare ? ... Ciel !

**MALCOLME.**

Acheve , ose poursuivre :

Sais-je indigne du trône ?

# A C T E IV.

487

## M A C D U F.

Et même encore de vivre!...

Si ton nom, si ton sang ne retenoit ma main?..

## M A L C O L M E.

C'est où je t'attendois! ... Viens, je t'ouvre  
mon sein!

Respectable sujet d'un trop malheureux maître,

Pardonne si mon cœur a pu te méconnoître!

Pardonne mes soupçons: je voulois t'éprouver.

Je cherchois un ami: je viens de le trouver!

Malcolme assure Macduf de toute sa confiance. Il n'a osé la lui donner, qu'après cette épreuve, parce que Macbeth lui a déjà envoyé plusieurs Emissaires, qui ont tenté de l'attirer hors de l'Angleterre, pour le livrer au pouvoir du tyran. Le jeune Prince deteste l'idée même des crimes, & des sentimens qu'il s'est imputé: c'est le premier mensonge qu'il se soit jamais permis; mais il a cru pouvoir faire ce sacrifice, au soin de sa sûreté. Il apprend enfin, à Macduf, que le Roi d'Angleterre lui donne dix mille hommes, sous les ordres du vieux Seyward, pour aller combattre l'usurpateur.... Macduf est si surpris de tout ce qu'il vient d'entendre, qu'il a peine à se remettre de son trouble.

## SCENE V.

*Les mêmes Acteurs.* UN MEDECIN.

**L**E Médecin, leur apprend, que le saint Roi Edouard va sortir, & que la porte du Palais est environnée de malades qui n'espèrent d'autre guérison de leurs maux, que de l'attouchement miraculeux de ce pieux Monarque. Cette nouvelle étonne Macduf. Malcolme lui fait le détail d'une maladie épidémique, qui ravageoit alors l'Angleterre, & contre laquelle tous les secours humains étoient infructueux. Les seules prières du Roi Edouard en ont arrêté les progrès, & le peuple court en foule au-devant de ce Monarque, qui les guérit sur le champ.

## SCENE VI.

MALCOLME. MACDUF. ROSSE!

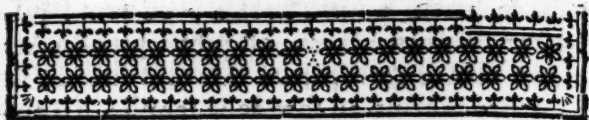
**C**E dernier, arrive d'Ecosse. Il fait un tableau touchant des calamités de ce Royaume, & des cruautés de Macbeth. Macduf demande, avec empressement, des nouvelles de son épouse & de ses enfans. Rosse cherche à éluder cette question, en les présen-

# ACTE IV. 489

fant de partir pour l'Ecosse , où tout , jusqu'aux femmes mêmes , est prêt à prendre les armes contre l'usurpateur. Macduf insiste , & veut être instruit du sort de sa famille. Il apprend enfin , que son château a été surpris , & que sa femme , & ses enfans ont été inhumainement massacrés. Macduf est pénétré d'horreur , & n'a pas la force de se plaindre... Malcolme tente de le consoler . . . » Hélas , » ( répond Macduf ) vous n'avez point d'en- » fans ! . . .

Macduf , après avoir laissé échapper les regrets les plus tendres , ne songe plus qu'à la vengeance. Il jure la mort du tyran . . . » Al- » lons trouver le Roi Edouard ( dit Malcol- » me , ) notre armée est prête ; partons , &c.





## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

UN MEDECIN. UNE SUIVANTE  
DE LA REINE.

**L**A Suivante apprend au Médecin de la Reine , qui est malade , que cette Princesse se lève toutes les nuits , depuis que Macbeth est parti pour l'Armée ; qu'elle s'habille , qu'elle passe dans son cabinet , où elle écrit , & cache des lettres , le tout sans cependant s'éveiller de son sommeil. Le Médecin étonné , interroge la Suivante , & lui demande si toutes ces démarches de la Reine , ne sont accompagnées d'aucuns discours ... Dans ce moment , la Reine paroît , en deshabillé , avec un flambeau à la main , & endormie. Son agitation est extrême : il semble par ses gestes , qu'elle se lave les mains ; & la Suivante apprend au Médecin que c'est l'occupation ordinaire de la malade , pendant son sommeil. La Reine parle , & le desordre de ses discours , prouve celui qui régné dans son ame. Ce sont des regrets , des remords , & des reproches à son mari d'être trop effrayé des suites d'un

A C T E V. 491

crime inconnu. Elle en dit bientôt assez, pour instruire le Médecin, & la Suivante, de tout ce qu'elle croit n'être connu que de Macbeth, & d'elle-même; & après quelques soupirs mêlés de larmes, elle retourne dans son appartement. Le Médecin épouventé recommande à la Suivante, de ne pas perdre sa maîtresse de vue. Il fait de profondes réflexions, sur une pareille maladie, dont il avoue que la guérison est au-dessus de sa capacité. Il congédie la Suivante en l'exhortant à la discrétion; & il sort en se la recommandant à lui-même.

S C E N E II.

*Le Théâtre représente un Camp, &  
une Forêt dans l'éloignement.*

MENTETH. CATHNESS. ANGUS.  
LENOX. SOLDATS, &c.

**C**Es Seigneurs apprennent au Spectateur, par leur conversation, que c'est l'armée Angloise commandée par Malcolme, Seyward, & Macduf, dont on apperçoit le Camp, au bord de la Forêt de Birnam. Ils ont abandonné le parti du Tyran, pour aller offrir leur bras à Malcome, qu'ils regardent comme leur seul légitime Souverain: tandis que Macbeth abandonné, & furieux vient de se ren-



fermer dans la ville de Dunfinane, qu'il fait fortifier. Lenox les invite à ne pas perdre de tems, & à marcher au plutôt vers l'armée de Malcome.

## SCENE III.

*Le Théâtre représente la Ville de Dunfinane.*

MACBETH. UN MEDECIN. *Plusieurs Courtisans & Messagers.*

**M**acbeth transporté de rage, ne veut plus entendre les rapports qu'on vient lui faire, de la défection des Seigneurs Ecoissois. Son cœur est inaccessible à la crainte, jusqu'à ce qu'on vienne lui dire que la forest de Birnam s'avance vers Dunfinane. » Et quand je verrois ce » prodige (ajoute-t'il) » qu'aurois-je à craindre encore ?

Qui ? Malcolme ? Un enfant troubleroit-il mon âme ?

Et fut-il un héros, n'est-il pas né de femme ? ...

Lâches Thanes, fuyez, trahissez votre Roi  
Seul contre tous, Macbeth ne connoît point  
l'effroi !

# ACTE V:

495

Le tyran s'empporte contre un nouveau Messager , qui lui apprend que les Anglois s'avancent , au nombre de dix mille hommes ; & il le chasse. Cependant son intrepidité diminue , & fait place à quelques mouvemens de terreur.

Je cache en vain les maux dont mon âme est atteinte ;

Macbeth a trop vécu , dès qu'il connoît la crainte !...

Qu'on appelle Seyton... Dans le crime endormi ,

J'étois un Roi puissant ! je n'ai pas un ami !

Un mortel vertueux , du moins , dans sa vieillesse ,

D'une épouse , d'un fils , éprouve la tendresse :

L'honneur , qui le guida , le rend cher à leurs yeux ;

S'il vécut sans éclat , du moins il meurt heureux !

Mais moi , funeste objet d'une horreur légitime ,

Je lis dans tous les yeux , & la haine , & mon crime !

Seyton entre. Macbeth lui demande , si tout ce qu'on lui a dit , de l'armée Angloise , est véritable. Dès que Seyton lui a dit qu'oui , Macbeth demande son armure. Il ordonne aux Officiers , de rassembler la Cavalerie , de faire

des courses dans le pays , & de faire pendre tous ceux qui paroîtront effrayés , ou suspects.

Il interroge ensuite le Medecin , sur la maladie de la Reine. Le Medecin lui dit , qu'elle est plus malade d'esprit que de corps... » N'as-tu pas quelque antidote ( répond Macbeth ) qui puisse purger l'imagination , des idées noires qui l'offusquent , & qui accablent le cœur par des souvenirs dont il gémit ? ... Le malade , en ce cas , doit se guérir lui-même ( dit le Medecin. )

Macbeth l'insulte. Il se fait armer , en continuant la conversation avec le Medecin , & en donnant des marques du trouble de son esprit.

## SCENE IV.

*Le Théâtre représente la Forêt de  
Byrnam.*

MALCOLME. SEYWARD. MAC-  
DUF. Le jeune SEYWARD.  
MENTETH. CATHNESS. AN-  
GUS. SOLDATS.

L'Armée passe , au travers de la forêt. Malcolme ordonne aux soldats , de couper chacun une branche d'arbre , & de la porter devant eux. » Cela cachera ( dit-il ) notre petit

# ACTE V.

495

» nombre aux ennemis , & mettra les espions  
 » en défaut. Seyward dit, que l'usurpateur s'est  
 déterminé à soutenir le siege de Dunfinane. » Il  
 » a raison ( répond Malcolmne : ) s'il avoit vou-  
 » lu combattre en plaine , il auroit risqué d'être  
 » abandonné par ses troupes , qui ne lui obéis-  
 » sent que par force. Macdus dit , qu'il faut  
 laisser l'événement au sort , en mettant en usa-  
 ge tout ce que l'Art militaire peut suggérer ,  
 pour le rendre heureux. L'armée traverse le  
 Théâtre , & marche à Dunfinane.

## SCENE V.

*Le Théâtre représente la Ville de  
 Dunfinane.*

MACBETH. SEYTON. SOLDATS.

*Tambours & Trompettes.*

**M**Acbeth fait planter son étendart sur la  
 muraille. Il a confiance dans la force de  
 la Ville , & du Château. Il se propose de faire  
 périr l'armée de Malcolmne, par la famine, puis-  
 que la désertion de ses soldats le met hors d'é-  
 tat de livrer bataille.

On entend les cris de plusieurs femmes. Sey-  
 ton en est épouvanté. » J'ai vu le tems ( dit  
 » Macbeth ) que j'étois aussi timide que toi :  
 » mais mon ame s'est tellement endurcie, que  
 » les idées les plus sanglantes , & les visions les

» plus terribles , ne peuvent l'ébranler . . .  
 » Qu'on sçache , cependant , la cause de ces  
 » cris.

On lui annonce, que la Reine vient de mourir.  
 Macbeth dit, qu'elle auroit dû attendre, pour  
 mourir, qu'on eût le loisir de la regretter. Il  
 moralise sur la vie humaine, qu'il compare à  
 un flambeau peu durable, à une ombre ambu-  
 lante; & enfin, à un pauvre Comédien, qui  
 après s'être enorgueilli pendant quelques heu-  
 res sur le Théâtre ( charmé de la richesse de ses  
 habits ) est abandonné de tout le monde, dès  
 qu'il n'a plus rien à dire, &c.

Un Messager lui apprend, en tremblant, qu'il  
 croit voir la forest de Birnam s'approcher de  
 la Ville. Macbeth, l'accuse d'imposture, & le  
 maltraite. Le Messager insiste, & dit au Roi,  
 qu'il peut se convaincre, par ses propres yeux,  
 de la réalité de ce prodige.

Macbeth jure qu'il le fera pendre, s'il lui  
 en impose. Il est pourtant frappé de cette nou-  
 velle, & il craint que l'Oracle des Sorcieres,  
 ne renferme quelque sens caché, qu'il ne peut  
 pénétrer... Il ordonne qu'on prenne les armes,  
 & qu'on sorte de la ville. » Si ce que je crains  
 » est vrai ( dit-il. ) il n'est point question de  
 » fuir, & encore moins de rester dans la ville.

La clarté du soleil commence à me déplaire,  
 Il offusque mes yeux, du feu de sa lumiere;  
 Et content de mon sort, je mourrois sans  
 effroi,  
 Si la Terre, & les Cieux, périssent avec  
 moi !

Il fait sonner l'allarme dans la Ville, & il  
 fort désespéré.

SCENE VI.

*On voit l'Armée Angloise devant  
 la Ville de Dunfinane.*

MALCOLME. SEYWARD. MAC-  
 DUF, & des Soldats portant des  
 branches d'arbres.

**M**alcolme fait faire alte, & ordonne à  
 ses Soldats, de se montrer à découvert.  
 Il charge Seyward, & son fils de la première  
 attaque, en se réservant d'agir ailleurs avec  
 Macduf. Seyward part, en encourageant ses  
 Troupes, qui le suivent avec ardeur. Malcol-  
 come, & Macduf sortent de l'autre côté,  
 en criant, que la trompette sonne, que le tam-  
 bour se fasse entendre, & que ces bruyans fou-  
 riers de la mort, portent l'éfroi dans l'armée de  
 nos ennemis!

On entend un grand bruit de guerre. Mac-  
 beth paroît seul. » Je voudrois fuir en vain  
 » ( dit-il ) je me sens arrêté ici, comme un  
 » ours attaché à un poteau, qu'on fait com-  
 » battre malgré lui !... Où est celui, qui n'est  
 » point né de femme ? qu'il vienne ! c'est lui  
 » seul que je crains !



LE J<sup>e</sup>. SEYWARD, *entre.*

Quel est ton nom ?

MACB.

Il te ferois frémir.

LE J<sup>e</sup>. SEYWARD.

Non, dût l'Enfer n'en point avoir  
de plus formidable, parle !

MACB.

Tu vois Macbeth.

LE J<sup>e</sup>. SEYWARD.

Ciel!... En effet l'Enfer n'eut jamais  
de nom plus odieux !

MACB.

Ni de plus redoutable, pour toi.

LE J<sup>e</sup>. SEYWARD.

Tu vas voir le contraire, Tyran !  
la preuve en est dans mon épée.

*Ils combattent, Macbeth est vainqueur.*

» Tu étois né de femme ( dit-il ) & tes  
» pareils, ne peuvent rien sur moi. Il sort.

MACDUF, *entre.*

Quel bruit viens - je d'entendre ?  
Est-ce toi, Macbeth ? parois tyran ! pour  
appaîser les manes irrités de mes en-  
fans, & de ma femme, c'est de ma  
main qu'il faut que tu périsses ! Mon  
bras dédaigne de se souiller dans le sang  
des malheureux soldats que tu forces

de te suivre. C'est toi seul que je cherche , ton sang détestable doit seul rougir aujourd'hui mon épée ! Tu devrois être ici ? .... Le bruit que j'ai entendu , sembloit t'annoncer .... Fortune , fais que je le trouve ! c'est l'unique faveur , que Macduf te demande !

Il sort. Malcolm , & Seyward , paroissent. Le Château est rendu. Tout est contre l'usurpateur. La bataille est presque gagnée. Les soldats de Macbeth , ont épargné Malcolm dans le combat. Seyward invite ce Prince à entrer dans le Château.

## S C E N E VII.

MACBETH. MACDUF.

MACBETH.

**Q**uoique tout soit perdu , qu'ai-je besoin de jouer ici le Héros Romain ? Vivons plutôt pour immoler encore quelques ennemis dignes de ma fureur.

MACDUF.

Viens , monstre ! Je t'en offre un.

MACBETH;

MACBETH.

Tu es le seul , que j'ai évité de rencontrer . . . Va-t'en. Mon ame n'est déjà que trop surechargée du sang des tiens !

MACDUF.

Je suis muet pour toi. Ce glaive seul doit te répondre , exécration homicide ! défens-toi . . . \*

MACBETH.

Tu vois , que tes coups sont perdus ! cesse malheureux. Ne me forces point à te tuer. Je suis aussi invulnérable , que l'air ; & nul mortel , né de femme , ne peut avec succès attenter à ma vie.

MACDUF.

Qu'entens-je ? . . . Eh bien , le charme cesse , & tu vas périr ! Macduf n'est point né de femme. C'est par violence qu'il fut tiré du sein de sa mere : elle étoit morte.

MACBETH.

Ah , périsse la langue , qui m'a dé-

\* Ils se battent.

ACTE V. 301

où ! malheur à ceux , qui ajouteront  
foi à ces oracles perfides ! ils sont vrais  
pour l'oreille , & faux pour notre es-  
poir ! non , ç'en est fait ; je ne combat-  
trai point contre toi.

MACDUF.

Rends -toi donc , scelerat ! vis ,  
pour être montré au peuple , comme  
un animal féroce ; & qu'on lise sur la  
porte de ton cachot, *c'est ici qu'on voit le  
Tyran !*

MACBETH.

Ce suplice est pour moi plus affreux  
que la mort ! Non. Quoique j'aie vû  
marcher la forest de Birnam , quoi-  
que tu prétendes n'être pas né de  
femme , mon courage subsiste encore..  
Viens , Macduf ! ose m'attaquer ! que  
celui des deux qui demandera grâce ,  
soit indigne de l'obtenir. \*

\* Ils sortent en combattant.



## SCENE VIII.

&amp; derniere.

*On entend battre la retraite. Un instant après, Malcolme, Seyward, Rosse, & plusieurs Thanes arrivent, au bruit des fanfarres.*

**M**Alcolme a remporté une pleine victoire. Il est cependant inquiet de ne pas voir Macduf, ni le Jeune Seyward. Rosse leur apprend, que ce dernier a été tué. Le vieux Seyward, reçoit cette nouvelle, en héros. Il demande seulement, en quel endroit du corps son fils a été blessé ? & dès qu'il sçait, que c'est au front, » eussai-je cent fils (dit-il) s'ils » périssent ainsi, leur mort me seroit chère !

Macduf arrive, avec la tête de Macbeth à la main. Il salue Malcolme, en qualité de Roi d'Ecosse. Tous les Seigneurs en font de même, au bruit des tambours & des trompettes. Malcolme les remercie. Il change le nom de Thane, en celui de Comte. Il ordonne que tous les exilés soient rapellés, que les prisons soient ouvertes, & que tous les maux qu'a fait le Tyran soient réparés. Il invite enfin tous les Seigneurs à venir à Scone, pour son couronnement.

*Fin du Tome second,*

### *Errata du Tome II.*

Page 35. ligne 3. des pleurs garantes , *lisez*  
garants.

P. 70. lig. 4. je tremble en moi-même , *effacez*  
en.

P. 83. lig. 11. ta l'acheté , *lis*. ta lâcheté.

P. 90. lig. 1. Lord Scalés , *lis*. Scales.

P. 106. lig. 7. playes renfermées , *lis*. refer-  
mées.

P. 166. lig. 12. r'apelle , *lis*. rapelle.

P. 277. lig. 18. Eh de quoi ? *lis*. Eh de qui ?

D'Hamlet , au Titre , *lis*. Hamlet.

Aux Personnages , Rosenerantz , *lis*. Rosen-  
crantz.

P. 302. lig. 4. conjecture , *lis*. conjoncture.

P. 303. lig. 7. monosyllables , *lis*. monosyllabes.

P. 313. lig. 1. ni de l'uns. *lis*. ni des uns.

P. 320. lig. 14. par mon épée , *lis*. sur mon  
épée.

P. 329. lig. 23. qui rougis , *lis*. qui rougit.

P. 330. lig. 18. s'il est coupable , *lis*. s'il est  
coupable.

P. 341. lig. 8. au flambeau , *lis*. aux flambeaux.

P. 353. lig. 11. pour oser me paler , *lis*. parler.

P. 376. lig. 15. soyez tranquile , *lis*. soyez  
tranquille,

P. 395. lig. 14. répond Hamlet , *lis*. répond  
Laertes.

P. 436. lig. pénultième. Le Roi arrive , au  
flambeau , *lis*. aux flambeaux.

P. 447. vers 12. & 13. es murs , *lis*. vos murs.

P. 460. lig. 18. il comédie ensuite , *effacez* en-  
suite.



P. 467. fig. 16. par le Roi, *lis.* pour le Roi.

P. 473. lig. 17. les forciers, *lis.* les forcieres.

P. 487. vers premier, & même encore, *lior*  
encor.

97 lig. 12. dans l'armée nos ennemis,

97 lig. 12. dans l'armée